N° 316 — Tome LXXXVI 16 Août 1910

MERCVRE DE FRANCE

Vingt et unième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



EDMOND BARTHÈLEMY, PATERNE BERRICHON, R. DE BURY,
RICCIOTTO CANUDO, MARCEL COULON, HENRY-D. DAVRAY,
ERNEST GAUBERT, JULES DE GAULTIER, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, H.-A. JUNOD, P.-G. LA CHESNAIS,
FRANCIS LATOUCHE, PHILÉAS LEBESGUE, HENRI MALO, CHARLES MERKI,
RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, ALBERT SCHINZ, E. SÉMÉNOFF,
JOSÉ THÉRY, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMX

SOMMAIRE

No 316 — 16 AOUT 1910

Paterne Berrichon	*Sur les origines et l'enfance d'Arthur Rimbaud*	577
André Rouveyre	*Visages : XLVII. Abel Lefranc.*	591
Albert Schinz	*Edouard H. Harriman, le Napoléon des chemins de fer*	592
Francis Latouche	*Poésies*	609
Marcel Coulon	*Les Assises de Remy de Gourmont (Déterminisme et Idéalisme)* (IV-VI, fin)	617
Henri Malo	*L'Ile des Démons (La Reine de Navarre et Alcofribas)*	639
H.-A. Junod	*A l'Ecole de la Circoncision*, nouvelle sud-africaine (VII-VIII, fin)	646

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Le Règne de la police. Espagne. Observation de fourmis*	675
Rachilde	*Les Romans*	677
Jean de Gourmont	*Littérature*	682
Edmond Barthélemy	*Histoire*	687
Jules de Gaultier	*Philosophie*	693
A. van Gennep	*Ethnographie, Folklore*	697
Charles Merki	*Archéologie. Voyages*	700
José Théry	*Questions juridiques*	706
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	711
R. de Bury	*Les Journaux*	716
Ernest Gaubert	*Les Théâtres*	720
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	723
Ricciotto Canudo	*Lettres italiennes*	727
Philéas Lebesgue	*Lettres portugaises*	733
E. Séménoff	*Lettres russes*	737
P.-G. La Chesnais	*Lettres scandinaves*	742
Mercvre	*Publications récentes*	746
—	*Echos*	747

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé. — (Paris-VIe)

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Publiées sous la direction de

HENRI ALBERT

Ouvrage couronné par l'Académie Française
Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction Publique

EN VENTE

AGES CHOISIES, publiées par Henri Albert, avec une préface. Portrait de Frédéric Nietzsche, gravé sur bois par Julien Tinayre, 1 fort vol. in-18. 3.50

ORIGINE DE LA TRAGÉDIE ou *Hellénisme et Pessimisme*, raduit par Jean Marnold et Jacques Morland. Un vol. in-18.......... 3.50

ONSIDÉRATIONS INACTUELLES (*David Strauss*, *Les Études historiques*), traduit par Henri Albert. Un volume in-18........ 3.50

UMAIN. TROP HUMAIN (1re partie), traduit par A.-M. Desrous-eaux. Un volume in-18........ 3.50

E VOYAGEUR ET SON OMBRE (Humain, trop humain, e partie), traduit par Henri Albert. Un volume in-18........ 3.50

JRORE (*Réflexions sur les Préjugés moraux*), traduit par Henri Albert, In volume in-18........ 3.50

E GAI SAVOIR (*La Gaya scienza*), traduit par Henri Albert, In volume in-18........ 3.50

NSI PARLAIT ZARATHOUSTRA, traduit par Henri Albert. n volume in-18........ 3.50

.R DELA LE BIEN ET LE MAL, *Prélude d'une philosophie e l'avenir*, traduit par Henri Albert. Un volume in-18........ 3.50

. GÉNÉALOGIE DE LA MORALE, traduit par Henri lbert. Un volume in-18........ 3.50

CRÉPUSCULE DES IDOLES. Le cas Wagner, Nietz-che contre Wagner, L'Antechrist, traduit par Henri Albert. Un vol. -18........ 3.50

VOLONTÉ DE PUISSANCE, Essai d'une transmutation de utes les valeurs, traduit par Henri Albert. Deux volumes in-18........ 7.00

CE HOMO suivi des POÉSIES, traduit par Henri Albert.... 3.50

SOUS PRESSE

NSIDÉRATIONS INACTUELLES (2e série)........ 1 vol.

SUR LES ORIGINES ET L'ENFANCE D'ARTHUR RIMBAUD

—

I

De même que Victor Hugo, de même que Gérard de Nerval, de même que Paul Verlaine, Arthur Rimbaud est fils de militaire. On sait qu'il est né à Charleville (Ardennes) le 20 octobre 1854, chez son grand-père maternel, Nicolas Cuif. Voici, d'après des documents inédits, des notes nouvelles sur son atavisme, son hérédité et son éducation.

Son père, le capitaine Frédéric Rimbaud, de l'arme de l'infanterie, était né à Dôle (Jura), le 8 octobre 1814, de Didier Rimbaud, natif de Dijon, et de Catherine Taillandier, dôloise. Didier Rimbaud étant né en 1785, de Jean Rimbaud et de Marguerite Brot, et Catherine Taillandier étant née en 1786, de Jean Taillandier et de Jacquette Pacouvet, il nous a été impossible — les registres d'état-civil d'avant la Révolution n'ont pas été conservés ou ne comportent pas la somme de renseignements nécessaires — de poursuivre davantage nos investigations dans cette ascendance et de vérifier si, comme à plusieurs reprises on l'a prétendu, le nom de Rimbaud rejoint, dans la nuit généalogique, le nom patronymique des comtes d'Orange. Nous l'admettrons toutefois : parce que ce fut vaguement de tradition dans la famille et qu'Arthur lui-même semble bien avoir été obsédé de cet atavisme féodal lorsque, dubitativement, dans *la Saison en Enfer*, il dit :

Je me rappelle l'histoire de France, fille aînée de l'Eglise. J'aurais fait, manant, le voyage de Terre-Sainte ; j'ai dans la tête des routes

dans les plaines souabes, des vues de Byzance, des remparts de Solyme : le culte de Marie, l'attendrissement du crucifié s'éveillent en moi parmi mille féeries profanes... Plus tard, reître, j'aurais bivaqué sous les nuits d'Allemagne.

Néanmoins, à l'aspect seul des noms d'alliance, on juge que les Rimbaud, bourguignons-francs-comtois, humbles artisans, n'avaient guère le souci, par leurs mariages, de conserver pur le sang de Croisés provençaux coulant en leurs veines.

Il paraîtrait aussi que deux frères aînés de Frédéric Rimbaud, insurgés, auraient trouvé la mort aux émeutes de 1830. Cela est possible ; mais nous n'avons pas cru devoir, le fait en soi étant de minime importance héréditaire, en rechercher sérieusement la vérification.

Pour ce qui concerne l'ascendance paternelle, nous nous bornerons donc à la description aussi exacte que possible du capitaine Rimbaud. En 1832, il s'engagea comme soldat au 46e régiment d'infanterie de Ligne ; il avait dix-huit ans. Son instruction première étant plutôt sommaire, c'est à force de travail qu'il parvint relativement vite — le pays se trouvait en période de paix — à gagner ses grades. En 1840, il était sergent-major au 3e bataillon de chasseurs à pied ; en 1841, il était sous-lieutenant au 8e bataillon de la même arme, et, en 1842, il partait pour l'Afrique. C'est, on le voit, au titre d'officier qu'il fit, sous Bugeaud, Mac-Mahon et Bazaine, avec son bataillon devenu le 8e bataillon des chasseurs d'Orléans, la conquête de l'Algérie. Puis, employé aux bureaux arabes, il devint, en raison de sa connaissance approfondie de la langue indigène, un entendu et méticuleux colonisateur. Rentré en France en 1850, il fut nommé, le 3 mars 1852, capitaine au 47e régiment de Ligne, alors en garnison à Givet. Peu après, nous le voyons à Mézières commander une compagnie de ce même régiment ; et, en 1853, le 8 février, il se marie à Charleville avec Vitalie Cuif. Il est décoré de la Légion d'honneur en 1854 ; en 1855, il part faire la campagne de Crimée. Son fils Arthur venait de naître.

Il participa aussi à la campagne d'Italie. Après, il revint en France avec son régiment occuper des garnisons diverses, jusqu'à ce que, ses droits à la retraite étant acquis, il les fît valoir et allât, tout seul, se reposer de ses pérégrinations à Dijon, pays d'origine de son père, où il devait mourir le 16 novembre 1878.

Très cocardier, en 1870 on eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre que son âge — il avait 56 ans — et ses infirmités empêchaient son admission à l'armée partant faire la guerre au Prussien et de laquelle, fût-ce à titre de simple soldat, il voulait absolument faire partie.

Le capitaine Rimbaud était un homme de taille moyenne, blond, au front haut, aux yeux bleus, au nez court et légèrement retroussé, à la bouche charnue, portant, à la mode de ce temps-là, la moustache et l'impériale. Il avait le caractère mobile, indolent et violent tour à tour. Est-ce aux bureaux arabes qu'il avait contracté son humeur peu paternelle et qui se démontrait surtout en présence des derniers-nés ? Toujours est-il que sa femme, chaque fois qu'un enfant allait lui naître, quittait momentanément le foyer conjugal pour aller réfugier sa maternité auprès de son père, Nicolas Cuif. Et ceci explique comment Arthur, de même que son frère et deux de ses sœurs, naquit chez son aïeul, lequel, alors rentier, demeurait au premier étage de l'immeuble portant le numéro 12 de la rue Napoléon, à présent rue Thiers, à Charleville. Une plaque commémorative de cette naissance se voit, à l'heure actuelle, sur la façade du dit immeuble.

Vitalie Cuif, épouse de Frédéric Rimbaud, descendait d'une notable famille de propriétaires-agriculteurs de la région de Vouziers (Ardennes). Elle était née à Roche, commune de Chuffilly, canton d'Attigny, le 10 mars 1825, de Jean-Nicolas Cuif et de Marie-Louise-Félicité Fay. De temps immémorial, les Cuif ont habité Roche ; et ils y furent, successivement, laboureurs. En sorte que leur généalogie est claire et serait facile à remonter. Mais à quoi bon ? Contentons-nous de constater qu'ils sont de purs ardennais et que d'ailleurs, soit sous leur nom patronymique, soit sous des noms d'alliance, ils rayonnent de tous côtés dans l'arrondissement de Vouziers et celui de Rethel.

La maison familiale, occupée de père en fils par l'aîné des Cuif jusqu'au frère de Vitalie, mort célibataire en 1856, a été rebâtie en 1791 par Jean-Baptiste Cuif, qui était à ce moment-là fermier du seigneur de Roche et qui avait, en 1789 et 1790, acheté cette maison aux héritiers de messire Louis Le Seur, prêtre licencié ès-lois, chanoine de l'église collégiale de

Saint-Pierre de Mézières-sur-Meuse, baron de Nanteuil-sur-Aisne, seigneur de Murtin et autres lieux. Ce Jean-Baptiste Cuif était le bisaïeul de Mme Rimbaud. Et, en même temps que laboureur, il fut, devant l'Eternel, un audacieux constructeur. On lui doit la configuration actuelle du château de Roche, une bonne part des maisons du hameau, ainsi que la construction, en 1803, sur un prieuré, de l'importante ferme de Fontenille, située entre Roche et Voncq, et acquise par lui de trafiquants des biens nationaux. C'est donc en connaissance de cause qu'Arthur, dans *la Saison en Enfer*, évoque l'origine « gauloise » et « paysanne » de ses ancêtres et les dit redevables de tout à la déclaration des Droits de l'homme.

Quoique, des chartes conservées par la famille, il ressorte que les Cuif étaient munis d'une certaine instruction, on trouverait dans cette forte et active race de terriens, grand chasseurs, peu d'intellectuels, au sens donné aujourd'hui à ce mot. Notons pourtant que le professeur Augustin Gilbert, l'un des princes actuels de la science médicale, a pour ancêtre commun avec Arthur Rimbaud le Jean-Baptiste Cuif dont il vient d'être question. Au demeurant, la fidélité à la terre était de tradition dans cette famille ; et Vitalie Cuif, encore qu'il en paraisse autrement par son mariage, avait hérité de cette vertu.

C'était une femme de taille au-dessus de la moyenne, aux cheveux châtain-foncé, au teint discrètement basané, au front large, aux yeux gris-bleu, au nez bien fait, à la bouche mince. Maigre, les mains longues et noueuses, elle avait l'allure fière et énergique ; et son caractère volontaire marchait avec une irréductible fermeté à l'accomplissement de ce qu'elle considérait comme son devoir, sans souci d'aucune sorte du qu'en dira-t-on si malveillant et souvent si préjudiciable dans les petites villes et les campagnes. Elle aimait la solitude. Son éducation avait été relativement soignée ; et il faut dire que, sous son enveloppe rigide, elle cachait de singulières et profondes délicatesses d'âme. De tempérament très nerveux, pendant son enfance elle avait eu des accès de somnambulisme. Jusqu'à sa mort, survenue le 1er août 1907, elle demeura très catholique, d'un catholicisme fervent, rigoureux et mystique à la fois. Son énergie foncière, même à la dernière minute, ne faiblit point. Elle possédait une assez belle faculté

d'écrire. Sa fille conserve d'elle des lettres d'une grammaire parfaite, d'un style précis et grave, acerbe parfois, avec un choix d'expressions qu'on ne trouve pas toujours chez les écrivains professionnels.

Il est bien évident qu'une femme de cette hauteur devait éprouver des froissements au contact moral de l'ancien chef du bureau arabe de Sebdou. De son côté, le capitaine Rimbaud, habitué de commander à des humanités inférieures, n'eut peut-être pas envers sa femme tous les égards et l'attention qu'elle méritait. Ils étaient l'un et l'autre irritables. Des conflits nécessairement éclatèrent, dont la cause principale gisait dans une opposition absolue de vues au sujet des enfants, que M. Rimbaud, maladivement, ne pouvait supporter et que Mme Rimbaud, chrétiennement, entendait garder près d'elle pour surveiller leur éducation. Joignons à cela les déplacements fréquents, campagnes, changements de garnison, à quoi les militaires de ce temps étaient assujettis; et l'on comprendra aisément qu'à la longue, dans ces conditions, le ménage devait se désagréger.

La séparation se fit d'elle-même, pour ainsi dire, amiable, tout naturellement. M. Rimbaud reprit sa vie d'officier célibataire en des garnisons successives, et Mme Rimbaud, avec ses enfants, dont le cinquième allait naître, se fixa décidément à Charleville. C'était en 1860. Nicolas Cuif était mort depuis deux ans.

Arthur Rimbaud se trouvait dans sa sixième année.

II

Avant de suivre cette famille privée de son chef dans les changements successifs d'habitation à Charleville, rétrospectivement nous allons dire quelques particularités assez significatives de la petite enfance de notre poète.

A l'heure même de sa naissance, on venait de lui dispenser les soins premiers dus aux nouveau-nés : le médecin-accoucheur constata avec étonnement qu'il avait déjà les yeux grands ouverts. Et, comme la garde-malade chargée de l'emmaillotter l'avait posé sur un coussin à terre, pour aller chercher quelque détail du maillot, on le vit, avec non moins de

stupéfaction, descendre de son coussin et se diriger à quatre pattes, en riant, vers la porte de l'appartement donnant sur le palier.

Sa mère étant tombée malade des suites de l'accouchement, il fut mis en nourrice à Gespunsart, sur la frontière belge, dans une famille de cloutiers. Ces braves gens, en vue du petit Arthur, avaient été pourvus d'une copieuse layette.

Un jour que, rétablie, Mme Rimbaud était allée à l'improviste visiter son bébé, elle demeura surprise et indignée de le trouver nu, rieur et jouant tout seul dans un coffre à sel, tandis que son frère de lait, mollement couché dans le berceau destiné au nourrisson, se prélassait emmi la belle layette. Elle fit naturellement de vifs reproches à la nourrice. Mais celle-ci protesta et démontra que tel était bien le plaisir de l'enfant, d'ainsi s'ébattre sans oripeaux dans la fruste et rude boîte.

Mme Rimbaud n'en rentra pas moins inquiète à Charleville. Et, comme son mari venait d'être embarqué pour l'Orient, elle se mit en mesure de garder auprès d'elle ses deux fils, dont l'aîné, Frédéric, était aussi en nourrice à Saint-Pierre-sur-Vence, près de Mézières. Elle se sentait heureuse de pouvoir enfin remplir tous ses devoirs maternels, dans la maison de son père, non moins heureux qu'elle de caresser et d'aduler ses petits-enfants.

Dès l'âge de huit mois, Arthur, plus précoce infiniment que son aîné d'un an, marchait sans aide aucune, délibérément.

Au retour de Crimée et d'Italie, le capitaine Rimbaud était venu rejoindre sa famille ; et l'on avait mené ensemble, à Paris, à Grenoble, à Strasbourg, la vie de garnison jusqu'au moment où Mme Rimbaud, étant de nouveau sur le point d'accoucher, dut, avec ses petits garçons, reprendre le chemin de Charleville.

Le rez-de-chaussée de la rue Napoléon (rue Thiers) était occupé à cette époque, et l'est encore aujourd'hui, par une boutique de librairie. Une fois, Arthur — il allait avoir quatre ans — grimpé sur le soubassement de cette boutique, se trouvait en contemplation devant les images d'Epinal étalées aux vitres et représentant des aventures de voyage. Le libraire, derrière

son comptoir, observait depuis un moment cette tête d'angelot, aux divins yeux bleus écarquillés d'extase. Intéressé, il ouvrit sa porte, sans qu'au bruit l'enfant se dérangeât, et vint lui demander doucement ce qui le passionnait à ce point. Arthur, déjà farouche, ne bougea ni ne répondit d'abord ; et ce n'est qu'après bien des affectueuses instances qu'il désigna les images. Le libraire offre de les lui vendre. Le petit garçon, fébrile, à défaut de sous, propose en paiement la petite sœur que venait de lui donner sa maman.

Il va sans dire que le bon marchand, touché jusqu'aux larmes de l'intensité de ce désir, lui donna les choses sans exiger le nantissement.

III

Donc, résolue à se fixer à demeure dans Charleville, où les ressources d'éducation et d'instruction sont infiniment plus grandes qu'à la campagne, Mme Rimbaud, qui, l'an 1860, n'avait plus en cette cité le refuge du foyer paternel, descendit à l'hôtel du Lion d'Argent et se mit aussitôt en quête d'un logis suffisant pour elle et sa progéniture.

Malheureusement, on était encore loin de la Saint-Jean, époque coutumière en Ardennes des déménagements. Elle dut se contenter d'une partie de maison, par hasard libre, dans la vieille rue Bourbon, hantée du populaire.

Cette installation de fortune, provisoire dans l'esprit de la mère de famille, devait, à cause des usages carolopolitains de location, se prolonger plus qu'elle n'eût voulu. L'austérité de Mme Rimbaud, sa fierté, le sentiment profond de ses responsabilités d'éducatrice ne s'accommodaient point de la promiscuité avec ce monde ouvrier où la marmaille, négligée et souvent livrée à elle-même, s'ébat trop librement dans les escaliers, dans les cours et dans la rue. C'est que, sous des dehors froids et autoritaires, cette maîtresse femme cachait une vigilante amativité. Elle était très laborieuse; très économe pour elle-même ; et, comme, sans être ce qu'on appelle riche, elle jouissait d'une certaine aisance, cela lui permettait de pourvoir largement aux besoins et au soin de ses enfants et de garder un certain décorum, sans recourir trop aux services d'une domesticité dont la présence lui était suspecte moralement et peu agréable.

Nous avons dit qu'Arthur allait avoir six ans. Son frère approchait de sept ans; Vitalie, la seconde de ses sœurs (la première était morte en nourrice), avait deux ans; Isabelle devait naître en juin de cette année 1860. On comprendra qu'élever ce petit monde vers la perfection visée et le garer des contingences fâcheuses n'était pas, pour une femme seule, tâche facile. Il y fallait même, avouons-le, employer quelque héroïsme, au moment surtout où cette mère allaita elle-même sa dernière née et étant donné que les petits garçons montraient déjà, chacun à sa façon, leur inclination pour l'indépendance.

Deux lustres plus tard, en 1871, Arthur Rimbaud récupérera les souvenirs du séjour dans la rue Bourbon. Ses seize ans viennent d'assister à l'agonie de la Commune. Son âme est pleine du spectacle tumultueusement tragique de cette insurrection ouvrière; son esprit bouillonne dans un rêve de fraternité universelle; son cœur se fond de sympathie pour le peuple. Il recherche dans son passé les signes précurseurs de la démocratique tempête d'amour et de révolte qui le secoue tout en ce moment, et il les précise par cette eau-forte si fouillée :

LES POÈTES DE SEPT ANS

Et la Mère, fermant le livre du devoir,
S'en allait satisfaite et très fière, sans voir,
Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminences,
L'âme de son enfant livrée aux répugnances.

Tout le jour, il suait d'obéissance ; très
Intelligent ; pourtant des tics noirs, quelques traits
Semblaient prouver en lui d'âcres hypocrisies.
Dans l'ombre des couloirs aux tentures moisies,
En passant il tirait la langue, les deux poings
A l'aine, et dans ses yeux fermés voyait des points.
Une porte s'ouvrait sur le soir : à la lampe
On le voyait là-haut, qui râlait sur la rampe,
Sous un golfe de jour pendant du toit. L'été
Surtout, vaincu, stupide, il était entêté
A se renfermer dans la fraîcheur des latrines.
Il pensait là, tranquille et livrant ses narines.
Quand, lavé des odeurs du jour, le jardinet,
Derrière la maison, en hiver s'illunait,
Gisant au pied d'un mur, enterré dans la marne
Et pour des visions écrasant son œil darne,

Il écoutait grouiller les galeux espaliers.
Pitié ! Ces enfants seuls étaient ses familiers
Qui, chétifs, fronts nus, œil déteignant sur la joue,
Cachant de maigres doigts jaunes et noirs de boue
Sous des habits puant la foire et tout vieillots,
Conversaient avec la douceur des idiots.
Et si, l'ayant surpris à des pitiés immondes,
Sa mère s'effrayait, les tendresses profondes
De l'enfant se jetaient sur cet étonnement.
C'était bon. Elle avait le bleu regard — qui ment !

A sept ans, il faisait des romans sur la vie
Du grand désert où luit la Liberté ravie,
Forêts, soleils, rives, savanes ! — Il s'aidait
De journaux illustrés où, rouge, il regardait
Des espagnoles rire et des italiennes.
Quand venait, l'œil brun, folle, en robe d'indiennes,
Huit ans, la fille des ouvriers d'à côté,
La petite brutale, et qu'elle avait sauté,
Dans un coin, sur son dos, en secouant ses tresses,
Et qu'il était sous elle, il lui mordait les fesses,
Car elle ne portait jamais de pantalons ;
Et, par elle meurtri des poings et des talons,
Remportait les saveurs de sa peau dans sa chambre.

Il craignait les blafards dimanches de décembre,
Où, pommadé, sur un guéridon d'acajou,
Il lisait une Bible à la tranche vert-chou.
Des rêves l'oppressaient, chaque nuit, dans l'alcôve.
Il n'aimait pas Dieu, mais les hommes qu'au soir fauve,
Noirs, en blouse, il voyait rentrer dans le faubourg
Où les crieurs, en trois roulements de tambour,
Font autour des édits rire et gronder les foules.
Il rêvait la prairie amoureuse, où des houles
Lumineuses, parfums sains, pubescences d'or,
Font leur remuement calme et prennent leur essor !

Et comme il savourait surtout les sombres choses,
Quand, dans la chambre nue aux persiennes closes,
Haute et bleue, âcrement prise d'humidité,
Il lisait son roman sans cesse médité,
Plein de lourds ciels ocreux et de forêts noyées,
De fleurs de chair au bois sidéral déployées,
Vertige, écroulements, déroutes et piété,
— Tandis que se faisait la rumeur du quartier,
En bas, — seul, et couché sur des pièces de toile
Ecrue et pressentant violemment la voile !

En 1862, on quitta enfin la rue Bourbon et on alla demeurer Cours d'Orléans, « sous les allées », le quartier le plus

aéré et le mieux fréquenté de la ville. Arthur et son frère venaient d'entrer comme externes à l'institution Rossat, établissement libre d'instruction primaire et secondaire où ils devaient recevoir les premières notions du latin. Leur mère leur avait déjà appris à lire et à écrire.

Dans la première édition de la *Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, nous avons cité le commencement d'une espèce de roman, trouvé dans un des cahiers de l'écolier, parmi des exercices latins et des pensums. Chose étrange : ce gamin, qui allait devenir sous peu un humaniste brillant, un historien curieux et un homme d'action fiévreuse, y invective, en des termes imprécatoires assez comiques, le grec, le latin, l'histoire ancienne, en même temps qu'il déverse son mépris sur les professions ouvertes par les examens universitaires. Faut-il voir dans ce puéril mouvement d'âme un dégoût prématuré de ce pour quoi il allait tant se passionner ? Assurément non. Nous pensons qu'il faut en déduire plutôt l'aversion pour les examens, aversion qu'il eut toujours et qui semblerait un composé de farouche timidité, de pudeur d'esprit et d'une peur aussi que ses réponses aux examinateurs ne correspondissent point au préjugé requis par les questions.

Parmi les lectures qui occupaient les loisirs d'Arthur à cette époque, nous citerons d'abord la Bible à la tranche vert-chou, dont il est question dans *les Poètes de Sept ans*. C'est un exemplaire relié de la traduction en français sur la Vulgate, par Le Maistre de Sacy, de l'ancien et du nouveau Testament, édition L. Hachette, Paris, 1841. Nous avons en mains ce volume. On sent qu'il a été lu et relu; au cours des pages, on voit, écrit au crayon de la main du futur illuminé, des repères et des notes en latin et en grec juvéniles. Les livres de cette Bible qui, par l'usure des feuillets, semblent avoir été le plus compulsés sont, outre la Genèse : le Lévitique, le Cantique des Cantiques, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, les Evangiles et l'Apocalypse de saint Jean.

Les autres lectures auxquelles l'élève de l'institution Rossat paraît s'être attaché sont, parmi les prix remportés : l'*Histoire descriptive et pittoresque de Saint-Domingue*, par M. de Marlès ; *les Beautés du spectacle de la Nature*, par l'abbé Pluche ; *le Robertson de la jeunesse*, sans nom d'auteur ; les *Robinsons français ou la Nouvelle-Calédonie*, par J. Morlent,

tous ouvrages édités par la maison Mame. Ajoutons-y un in-18 de 500 pages, roman de Fenimore Cooper ou de Gustave Aymard, illustré par Gustave Doré et ayant pour titre : *l'Habitation du Désert*, volume que nous avons retrouvé sans couverture, disloqué, usé, patiné par une lecture très instante, très fréquente, et nous aurons, avec les réglementaires livres de classe, la somme à peu près de la substance dont se nourrissait avidement la jeune intelligence d'Arthur Rimbaud, entre sa septième et sa dixième année. Avons-nous dit que Mme Rimbaud était alors abonnée à *l'Univers illustré?*

Physiquement, Arthur était alors un garçonnet plutôt frêle, au visage ovale, pâle avec des roseurs. Le front, « plein d'éminences », se développait haut et large ; ses yeux, les yeux « si extraordinairement beaux à l'iris bleu-clair entouré d'un anneau plus foncé couleur de pervenche », que nous a décrits M. Ernest Delahaye, semblaient déjà continuellement regarder dans son propre cerveau. L'impression générale qu'il donnait était celle d'un enfant bien sage, bien timide, rougissant pour un rien et retenant cependant l'attention par ce qu'il émanait déjà de mystérieuse intelligence.

IV

C'est exactement après les vacances de Pâques de 1865 qu'Arthur Rimbaud fut, avec son frère, mis en septième au collège de Charleville. En octobre suivant, il était en sixième. Dans le courant de l'année 1866, année de sa très fervente première communion, il cause à ses professeurs, disent MM. Jean Bourguignon et Charles Houin, « un premier étonnement par la réduction spontanée d'un résumé d'histoire ancienne qui révélait une netteté et une maturité d'esprit surprenantes ». Aussi, est-il dispensé des cours de cinquième et, dès le début de l'année scolaire 1866-67, entre-t-il en quatrième.

Nous avons dit en 1898, dans notre première biographie de Rimbaud, l'aisance et la rapidité avec lesquelles ses études se poursuivirent ; nous avons relaté la désinvolture qu'il employait à s'assimiler, comme en se jouant, les littératures grecque, latine et française. Le souvenir demeure, et restera encore longtemps dans les Ardennes, de sa prodigieuse facilité et des triomphes scolaires qu'il remporta et fit remporter à son col-

lège. Aujourd'hui, nous allons raconter, d'après un témoin oculaire qui croit devoir garder l'anonymat, la façon dont, en 1869, il obtint le premier prix de vers latins au Concours académique. Il faut dire tout d'abord qu'Arthur, bien qu'âgé seulement de quatorze ans et élève de seconde, avait été admis à concourir avec les rhétoriciens.

Ce jour-là, dès cinq heures et demie du matin, les concurrents se trouvaient réunis dans une des salles de classe du collège. Ils attendaient, non sans anxiété, que sonnât six heures, moment de l'ouverture du concours. Le professeur de physique, peu latiniste, était chargé de la surveillance. Dans des conciliabules à mi-voix, fièvreusement on cherchait à deviner le sujet. Un des potaches opina que ce sujet allait être : l'*Exposition universelle!* Les jeunes imaginations gardaient une impression non refroidie de la grande foire de 1867-1868.

— L'exposition! s'écria Arthur Rimbaud, sortant de sa taciturnité et se levant, comme en colère. Ah! par exemple, elle serait vraiment trop mauvaise, cette blague-là!

Six heures sonnaient. M. Desdouets, le principal du collège, entra dans la classe. Il portait à la main le pli fatidique, dont il ne devait rompre le cachet qu'en présence des concurrents. Il monta en chaire, ouvrit le pli et, soudain, parut s'assombrir. A ce moment, dit le témoin, on aurait entendu voler une mouche.

— Messieurs, se résigna à émettre le principal, voici le sujet... Je dicte :... *Abd-el-Kader*... Et comme, soucieux, il repliait le papier et descendait de la chaire, l'un des rhétoriciens fit observer :

— Mais ce n'est que le titre cela! Et le canevas?

— Messieurs, il n'y a pas de canevas...

Telle fut la réponse. Tout le monde, y compris le professeur de physique, demeurait bouche bée. Quand le principal fut sorti :

— Nous sommes trahis! cria Rimbaud. Et il retomba dans un mutisme absolu. Les camarades, désespérés, récriminèrent alors amèrement. C'est en vain que le surveillant les exhortait, en leur remontrant que si le sujet était difficile pour eux, il l'était également pour les rhétoriciens des collèges rivaux. Ni leur amour-propre piqué, ni leurs efforts pour traiter ce

sujet n'arrivaient à un résultat quelconque. Arthur, toujours immobile et muet, paraissait dormir. Tous les regards obliquaient vers lui, soupçonné seul capable de sauver, dans la circonstance, l'honneur du collège de Charleville.

A neuf heures, M. Desdouets revint dans la classe. Il voit les collégiens se mordre les ongles et stérilement s'évertuer. Son regard se pose alors sur Rimbaud. Celui-ci est, décrit le témoin, réduit à l'état de fakir.

— Quoi, Arthur! insinue le principal, est-ce que la muse...

Il n'a pas fini sa phrase que l'enfant, secouant sa torpeur, lève les épaules et profère pour toute réponse :

— J'ai faim !

L'ironie n'était pas mal. Pourtant M. Desdouets ne la saisit point ; il murmure :

— Le pauvre enfant ! Je parie qu'il est à jeun ! Allez donc, enjoint-il à l'un des jeunes gens, prévenir le concierge qu'il ait à apporter immédiatement à déjeuner.

Bientôt le vieux portier arrivait avec un panier, dont il tirait des provisions. Arthur, froidement, y fit aussitôt un large honneur. Tout en mangeant, il ne laissait pas d'être narquois. La dernière bouchée avalée, après un bref simulacre de recueillement, il prend sa plume, s'incline sur son papier et, dédaignant de consulter son Gradus, sans désemparer, il aligne des vers latins.

A midi, il avait remis sa composition au surveillant. Celui-ci lui faisait bien observer qu'il était impossible que ce travail fût achevé. Rimbaud soutint qu'il avait fini et bien fini.

Lorsque le principal, à cinq heures, vint pour recueillir les compositions, le professeur de physique, en remettant celle d'Arthur, eut une réflexion de désespoir. Mais M. Desdouets, qui n'ignorait pas son jeune élève, prend son binocle, examine les quatre-vingts vers de la composition. Un sourire de satisfaction éclaire bientôt sa figure. Il n'a pas plutôt terminé sa lecture qu'il s'écrie, radieux :

— Nous aurons le prix ! Nous l'aurons, j'en suis certain !...

Et il se met à lire triomphalement, à haute voix, le travail du poète. Ici, nous laissons la parole au témoin en question, qui fut d'ailleurs l'un des concurrents :

Rimbaud faisait en vers bien frappés et bien sonores le portrait

de l'Emir. Il débutait par un beau distique qui reparaissait après chaque strophe de douze vers et servait de refrain. Je m'en souviendrai toute ma vie, de ce distique, et je ne résiste pas au plaisir de le transcrire ici :

Nascitur Arabiis ingens in collibus infans,
Et dixit levis aura : nepos est ille Jugurthæ.

Et l'on revivait avec le poète cette époque où le fameux Numide tenait en échec les armes et la politique romaine ; on le voyait aux prises avec Marius, vaincu ensuite par ce grand capitaine et enfin indignement trahi, livré par Bocchus. On assistait à ses derniers moments dans le Tullianum et l'on maudissait avec lui la fortune de Rome. Mais le sujet grandissait avec l'évocation de cette autre figure non moins remarquable, celle d'Abd-el-Kader. Combien son sort était différent ! L'émir luttait lui aussi pour l'indépendance de son pays et il luttait jusqu'au moment où, acculé avec sa smala, il pouvait encore effrayer son vainqueur. Il se rendait pourtant à un Français sans peur comme sans reproche, mais il éprouvait bientôt que l'on ne voulait point être en retour de générosités avec lui. Et ce parallèle entre Rome et Lutèce était toujours admirablement interrompu par ce refrain :

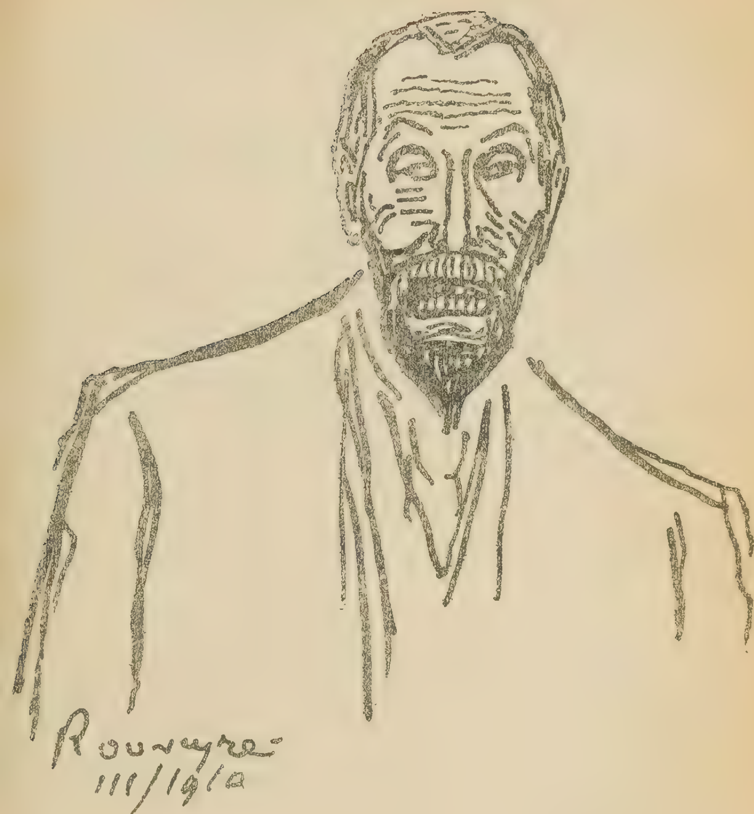
Nascitur Arabiis ingens in collibus infans,
Et dixit levis aura : nepos est ille Jugurthæ.

Notre classe, cela va sans dire, eut le premier prix de vers latins au concours académique.

Les Etrennes des Orphelins, premiers vers français connus d'Arthur Rimbaud, sont exactement de cette époque. Il les composa dans le courant de l'année 1869, et ils furent publiés dans la *Revue pour Tous* le 2 janvier 1870. L'âme qu'ils reflètent est d'une tendresse exquise, parmi des sensations délicates et candides. Ils sont évidemment le fruit direct d'une éducation bien chrétienne dans une atmosphère familiale de soins attentifs. Aussi, jusque là faut-il voir en Rimbaud, non un gamin fantastique et un écolier buissonnier, comme l'a dit Verlaine, mais bien un jeune garçon faisant, sous tous rapports, moral, intellectuel et physique, la joie et l'orgueil de sa mère et de ses maîtres, l'honneur du collège de Charleville.

Son caractère se modifiera singulièrement en 1870.

PATERNE BERRICHON.



ABEL LEFRANC

ÉDOUARD H. HARRIMAN
LE « NAPOLÉON DES CHEMINS DE FER »

Sous prétexte de science ou d'histoire, mais plus souvent pour satisfaire la curiosité puérile d'un public superficiel, nous nous livrons à des recherches indiscrètes, et de plus en plus nombreuses, sur la vie de certaines catégories d'hommes illustres, poètes, artistes, penseurs. Ces divulgations ne sont pas toujours heureuses. En révélant les petits côtés des grands inspirateurs qui sont nos maîtres, elles démunissent ceux-ci du prestige qui leur est nécessaire pour exercer complètement leur action sur nous. Il devrait être entendu que ces génies ont leurs faiblesses ; mais il est psychologiquement faux que, sous le nom de littérature et d'art, on nous les dévoile sans cesse ; comme il serait faux si, sous prétexte de pédagogie, on instruisait les enfants des espiègleries de leurs parents au temps où ils allaient en classe, et des travers de leurs maîtres d'école.

Les circonstances sont tout autres lorsqu'il s'agit de gens d'affaires ayant atteint à la célébrité, de cette catégorie d'individualités remarquables que l'opinion est lente à reconnaître, et même que, pour le moment, elle se montre plus disposée à traiter de criminels que de grands hommes.

Une des plus intéressantes de ces personnalités, M. Edouard Harriman, surnommé par ses compatriotes le « Napoléon des chemins de fer », mort récemment (le 9 septembre 1909), fournit une occasion excellente pour réagir contre un préjugé populaire, aussi ridicule qu'odieux. M. Harriman est un type bien « représentatif » de sa classe ; et quoique sa grandeur ne repose pas sur ce qu'il offre de commun avec le reste des hommes, — pas plus que ce n'est le cas des poètes et des artistes que nous évoquions — nous insisterons sur son humanité. Et, ce faisant, nous ne nous contredirons point : car si les poètes, artistes et penseurs, se trouvent diminués en quelque sorte à nos yeux par la présence de cet élément humain, les

grands manieurs d'affaires seraient au contraire amoindris, si cet élément humain n'existait plus.

§

M. Harriman a passé toute sa vie dans les environs immédiats de New-York, ou dans la ville même. Il est né (le 25 février 1848) à Hempstead, un village de Long-Island, la grande île qui longe la côte au nord-est de New-York. Son père était Orlando Harriman, un ministre épiscopal, qui élevait fort péniblement, sans salaire fixe, une nombreuse famille (il eut six enfants) ; il amassait quelques dollars au hasard des circonstances en fonctionnant comme substitut, de droite et de gauche. En 1855 il se transporta à New-Jersey, de l'autre côté de New-York, toujours végétant ; et ce ne fut que quatre ans plus tard, en 1859, qu'il obtint un poste régulier avec la somme dérisoire de 200 dollars d'appointement par an ; c'était à West Hoboken, un faubourg de New-Jersey. Après sept ans et demi, la paroisse devait à son pasteur 374 dollars; celui-ci accepta 250 dollars pour arranger son troupeau. La noire misère dura encore quelques années, puis M. Harriman fit un petit héritage qui sauva la situation.

Edouard avait, comme ses frères et sœurs, reçu quelques éléments d'instruction dans l'école de paroisse. Au moment de l'héritage, il avait 14 ans, et il entra comme commis chez un courtier à New-York, ne montrant du reste aucune disposition particulière pour les chiffres. On nous dit qu'il était gai et sociable. Nous n'insistons pas sur une forte volonté qu'on aurait observée chez lui, et qui peut être une simple générosité de biographe peu soucieux de trahir son ignorance. Sa carrière de financier commence à 21 ans ; il établit pour son propre compte une maison d'agents d'affaires : « E. H. Harriman et Compagnie » ; et peu après il acheta un siège à la bourse de New-York. On ignore comment il se procura l'argent ; il est probable qu'il n'avait pas absolument perdu ses sept années d'apprentissage ; il est probable encore qu'il sut profiter de la crise financière de 1870 pour acheter à bon compte des valeurs et les revendre quand le ciel fut redevenu serein ; ce qui manquait encore il put l'emprunter (1).

(1) On a du reste, me semble-t-il, exagéré cette difficulté, probablement en pensant aux sommes qu'un candidat est obligé de payer de nos jours quand il veut un siège à la bourse. Les quelques chiffres suivants montreront qu'en 1871

Son attention avait tôt été attirée par les spéculations sur les chemins de fer, alors encore dans un état assez amorphe. Il avait pu observer de près quelques grands coups de finance des Gould, des Vanderbilt, des Fisk, des Drew. Et ce sera précisément sa supériorité à lui, disons-le d'emblée, de voir en quoi consistait la fragilité des opérations des propriétaires de grandes et nouvelles lignes à cette époque, et de comprendre que le succès ne serait définiment assuré et solide qu'au jour où l'élément du hasard, de l'accidentel et de l'artificiel serait écarté. Par exemple : on connaît le fameux coup de Jay Gould contre Drew. Chacun possédait une ligne de chemin de fer qui pouvait servir à transporter le bétail venant du Canada ; chacun ambitionnait de monopoliser cette grosse affaire et essayait d'éliminer son concurrent; il y eut une « guerre de tarifs »; l'un baissait les prix de transport pour enlever la clientèle à l'autre, l'autre baissait à son tour et davantage pour les reprendre; le premier baissait de nouveau; et ainsi de suite. Depuis longtemps tous deux perdaient de grosses sommes, mais s'obstinaient à ne pas céder, décidés à aller jusqu'au bout; c'est alors que Jay Gould eut son idée d'acheter des quantités de bétail et de les faire passer par la ligne de son rival, augmentant ainsi considérablement les pertes de celui-ci tout en faisant, avec son commerce improvisé de bœufs, une affaire excellente, puisqu'il économisait les frais si importants de la transportation. Cette manœuvre habile décida de la victoire; son concurrent fut forcé d'abandonner la partie. M. Harriman, donc, comprit que ce n'étaient pas là proprement des affaires de chemin de fer, mais de la spéculation pure et simple ; en d'autres termes il comprit que la victoire de Gould n'était pas celle d'un administrateur de chemin de fer sur un homme de même métier, mais d'un homme rusé quelconque sur un autre. Supposé que Gould eût possédé la ligne de son adversaire, et son adversaire la sienne, Gould eût triomphé tout aussi bien. Or, cette victoire de hasard et de ruse ne pouvait jamais être qu'aléatoire; la victoire finale, vraie, devait rester à celui qui aurait le meilleur chemin de fer. C'est très simple; mais c'est l'œuf de Colomb! M. Harriman essaya

il en devait être autrement : en 1903 on payait 80.000 dollars ; en 1901, 66 000 ; en 1883, 37.000 ; en 1881, 20.000 ; en 1879, 9.000. Ce sont les chiffres que nous avons pu trouver ; en remontant encore plus haut, on arriverait à une plus petite somme encore.

d'abord son système sur une échelle fort modeste. Il acheta une petite ligne de rien du tout, quelque 34 milles de long, allant de Sodus Bay à Ontario Beach, sur le lac Ontario, et qui venait de faire banqueroute. Personne ne se souciait de reprendre l'affaire ; on allait l'abandonner tout à fait. M. Harriman l'acquit pour un morceau de pain ; il fit les réparations nécessaires, introduisit les nouvelles méthodes d'exploitation, de nouvelles machines, bref l'établit sur un pied solide. Bientôt elle paya des dividendes, et la grande compagnie de chemin de fer de Pensylvanie fut heureuse de l'acheter pour l'absorber dans son immense réseau. Quant à M. Harriman, il avait acquis la conviction que la ligne qui réussit est la ligne modèle.

Mais il devait attendre encore bien des années avant de pouvoir donner sa mesure; et il sut attendre sans s'impatienter et vouloir forcer les événements. Il continua à vouer ses forces à son bureau d'agence à Wall Street ; il était assez bon manieur d'argent pour accumuler peu à peu une bonne fortune. La décade de 1870 à 1880 fut particulièrement favorable pour des hommes qui avaient du flair; constantes ruptures d'équilibre dans le monde de la finance, paniques après paniques. Tranquillement, M. Harriman achetait bas, revendait haut, gardant ce qui était bon. Pourtant il dut parfois trouver cette besogne bien monotone pour un homme de son tempérament. En 1883 il y eut une occasion de se rapprocher du but; il avait été choisi comme un des directeurs de la ligne de l'*Illinois Central*. Son ami, le célèbre milliardaire Stuyvesant Fish, fut élu 2e vice-président la même année. En 1887, M. Fish devint président et M. Harriman fut élu à la vice-présidence. C'était un poste d'observation important, et même l'occasion d'acquérir quelques précieuses expériences; mais tandis que lui, M. Harriman, se sentait toujours prêt, les événements favorables persistaient à ne pas se produire. Des crises financières il y en avait toujours de temps en temps, mais il fallait une crise où quelque grande ligne fût pour ainsi dire mise en vente. Enfin en 1896, lors de la grande panique qui précéda l'élection de Mc Kinley, plusieurs importantes compagnies furent acculées à la déroute, entre autres celles du *Northern Pacific* et du *Union Pacific*. Dans le cas de cette dernière, la débâcle fut complète ; elle représentait environ 1.800

milles de Ogden à Omaha; les conditions semblaient si absolument désespérées que M. Pierpont Morgan seul avait les reins assez solides, pensait-on, pour sauver la situation; de fait, celui-ci se décida à former un syndicat pour rassembler des fonds et essayer de remettre à flot l'entreprise. Après quelques mois, il abandonna tout, dégoûté.

C'est alors que M. Harriman sortit de l'ombre. Sûr de lui-même, fort de sa seule petite expérience avec la minuscule ligne de 34 milles à Sodus Bay, il attaquait le problème de l'*Union Pacific*, le redoutable morceau de 1800 milles. Il forma à son tour un syndicat et obtint l'appui financier de la grande banque Kuhn, Lœb and C°. Il avait comme partenaires deux membres de la famille Vanderbilt, deux Gould, deux représentants d'un groupe de financiers de Boston qui avaient engouffré des millions dans le *Union Pacific*, et quelques financiers indépendants. Le syndicat paya 58 millions comptant au gouvernement, et 27 millions aux détenteurs des premières hypothèques. Le premier janvier 1899, M. Harriman pouvait commencer les opérations sur *sa* ligne. Il acheta encore, au nom du syndicat, des obligations d'une compagnie de charbon pour la valeur de 3.300.000 dollars, et un groupe de lignes secondaires attenantes à l'*Union Pacific*, appelées en bloc les lignes du *Kansas-Pacific*, pour 6.303.000 dollars. Et ce fut tout; cela représentait un peu plus de cent millions de dollars. Depuis ce moment, les financiers qui avaient eu foi en M. Harriman non seulement n'eurent plus rien à débourser, mais trois ans après la première transaction ils étaient rentrés en possession de chaque sou qu'ils avaient avancé, et ils n'eurent guère plus rien d'autre à faire qu'à encaisser des dividendes. Et le réseau Harriman s'étendit sans cesse, jusqu'à occuper plus d'un tiers des chemins de fer des Etats-Unis et du Mexique.

Comment cela fut-il accompli ? Trois facteurs essentiels furent en jeu. Le premier, le plus important, signalé déjà, celui qui fait la grandeur d'Harriman au point de vue moral — nous osons employer ce terme : — il partit avec le but net devant lui de faire de ses lignes des entreprises qui devaient prospérer par leur propre valeur ; rien ne devait être laissé au hasard ou à l'accidentel ; ses lignes seraient bonnes, et le public s'en servirait parce qu'elles étaient bonnes. C'est le

politique de la probité tout simplement, et si elle se trouva être aussi la plus habile, ce n'est pas la faute de M. Harriman.

Le second facteur est l'esprit d'organisation admirable qui permit à M. Harriman de réaliser l'idéal qu'il s'était proposé. D'abord il fit régner un ordre scrupuleux, réduisant les dépenses et faisant cesser absolument ce gaspillage énorme qui est encore en honneur un peu partout dans le Nouveau Monde et qui frappe et choque tant l'Européen économe. Puis il se procurait le meilleur matériel possible, suggérant lui-même des perfectionnements ; il voulait ses voies fortement construites ; il coupait les contours ; il aplanissait les pentes ; bref, transformant des lignes construites à la hâte par des financiers qui ne voulaient que faire de l'argent rapidement, en entreprises permanentes, il remplaça le mot d'ordre « assez bon pour que cela aille », par « assez bon pour que cela dure ». A sa mort *l'Union Pacific* était devenue le centre d'un groupe de lignes de 5.403 milles.

Le troisième facteur est le sens des affaires. M. Harriman, tout en payant ses dividendes, acquérait sans cesse de nouvelles lignes sans bourse délier : il offrait aux partenaires de compagnies en mauvaise posture (et il n'en manquait pas) d'échanger leurs actions, qui ne rendaient plus rien, contre des actions de l'*Union Pacific*, ou d'autres lignes du « réseau Harriman » qui payaient des dividendes sérieux. Il n'essuyait pas de refus. Alors il organisait les lignes ainsi « rachetées » comme les précédentes, les rendait exploitables et « payantes » sans avoir recours pour cela à aucune espèce de spéculation.

On a accusé souvent M. Harriman d'avoir agi déloyalement. Il ne peut être question d'aller dans les détails de ses affaires et manipulations d'argent ; cela n'intéresserait que des spécialistes. Qu'il suffise d'ajouter un mot encore sur ses méthodes. Les reproches lancés contre lui reviennent à ceci : il ne payait pas ce qu'elles valaient les propriétés et les entreprises qu'il rachetait. Et, d'autre part, il vendait sur ses propriétés à lui des obligations ou des actions, pour des sommes beaucoup au-dessus de leur valeur réelle ; c'est ce qu'on appelle mettre de l'eau dans ses valeurs (*watering stock*).

En ce qui concerne le premier chef d'accusation, il nous semble qu'on doit se souvenir qu'une propriété, quand on

parle finance, n'a de valeur que selon ses dividendes ; par conséquent, pour ceux à qui elle ne rapporte rien, elle vaut zéro ; pour celui-là seulement qui sait comment lui faire rapporter quelque chose, elle peut avoir beaucoup de valeur. En termes concrets : pour les possesseurs des lignes rachetées, ces lignes ne valaient rien ; pour M. Harriman, elles valaient beaucoup. Or, où les adversaires de M. Harriman nous semblent injustes, c'est en exigeant de lui qu'il estime ces lignes à la valeur qu'elles peuvent avoir *pour lui*, et qu'il les paye ce prix-là à ceux pour qui elles ne valent *rien du tout*. Personne n'a jamais fait des affaires ainsi. M. Harriman a payé un prix moyen entre les deux extrêmes, et, strictement parlant, tout ce qu'il payait au-dessus de zéro était encore bénéfice pour ceux pour qui ces propriétés valaient, nous le répétons, au moment du rachat, zéro. Plus encore : si M. Harriman avait pris la ligne pour rien du tout, et eût simplement payé des dividendes aux anciens propriétaires, il y aurait encore eu gain pour ceux-ci... Il semble bizarre donc qu'il se trouve des gens qui protestent contre un homme qui, en échange de ce qui ne vaut rien, offre quelque chose.

En ce qui concerne le second chef d'accusation, — que M. Harriman estime la valeur de ses propriétés trop haut, et vend trop cher ses actions et en vend trop, — il nous semble qu'il faut raisonner de même, mais en sens inverse. Les propriétés valent ce que M. Harriman leur fait produire, — et pour les autres qui ne pourraient rien leur faire produire, elles valent seulement pour autant que M. Harriman s'en occupe. Si lui consent à prendre des partenaires, tout ce qu'il leur donne en échange du capital qu'ils payent est bénéfice pour eux. Nous disons encore : il ne faut pas apprécier une propriété au point de vue abstrait ; mais elle vaut tant à tel moment, tant à tel autre ; elle vaut des sommes énormes quand M. Harriman la possède, et rien quand c'est un autre. Ainsi M. Harriman peut à peine — étant donné le système de la propriété — « mettre trop d'eau » dans ses valeurs. Notons du reste que M. Harriman a fait ses affaires avec des financiers, et non avec des gens innocents, des ouvriers ou de petits marchands, qu'il pouvait aisément tromper. Ces hommes n'avaient pas besoin de vendre s'ils ne voulaient point. Ils ont accepté cependant ; et on ne voit pas comment ici encore on pourrait

blâmer M. Harriman d'avoir payé peu pour ce qui ne valait rien, ou à peu près. Un mot encore : M. Harriman aurait pu payer davantage au début, et servir de plus petits dividendes — le résultat final aurait été le même. Mais en soi — moralement, si l'on veut, — le système d'acheter à bas prix et de payer de plus forts dividendes est plus juste ; car après tout M. Harriman prend sur soi un risque ; les vendeurs pas.

En résumé : M. Harriman n'est coupable que parce qu'il a réussi ; ceux qui avant lui avaient essayé et avaient échoué, nous les appelons des victimes — n'est-ce pas amusant ?

A l'époque de la mort de M. Harriman, le 9 septembre 1909, son réseau comprenait dix grandes lignes — entre autres l'*UnionPacific*(5.403 milles), le *Southern Pacific*(9.191 milles), l'*Illinois Central* (5.698 milles), le *Baltimore and Ohio* (4.030 milles), l'*Atchinson* (8.844 milles), le *New-York central* (12.262 milles), le *Saint-Paul* (6.961), — avec les nombreux embranchements se rattachant à chacune d'elles, en tout 54.300 milles de voies ferrées (1), représentant un capital de 3. 557.784. 159 dollars et des recettes annuelles de 685.02.7115 dollars, avec bénéfice net de 244.633.846 dollars. — Nous parlons ici des lignes « directement contrôlées » par M. Harriman ; on doit monter au double (environ 100.000 milles), si l'on compte les lignes où, par voie indirecte, sa volonté faisait loi. En outre, dans tout cela, nous n'avons rien dit des lignes de navigation qu'on appelle « lignes d'Harriman ». Un voyageur pourrait partir de New-York et aller jusqu'à Hong-Kong sans quitter des bateaux dépendant du Napoléon des chemins de fer ; et il pourrait faire le voyage de retour par une autre route de la même manière,ou presque, sans quitter les paquebots Harriman.

§

Un homme de l'envergure de M. Harriman est, de par les circonstances déjà, porté à jouer à l'autocrate. Le « napoléonisme » de M. Harriman lui a été souvent imputé à crime, peut-être pas toujours avec raison. Voici quelques exemples qui montrent comment il se comportait vis-à-vis de ses associés.

(1) A titre de comparaison, nous rappelons que la distance de New-York à San-Francisco est d'environ 3.000 milles ; le réseau Harriman réprésente environ 18 fois cela.

Lorsqu'il s'était chargé du relèvement de l'*Union Pacific*, achetée, on s'en souvient, pour un peu plus de 100 millions, il avait commencé par remettre la ligne sur pied d'une façon provisoire ; mais ces opérations préliminaires devaient seulement montrer à ses associés qu'il savait son métier de *rail road manager*, et capter leur confiance. Une fois que les dividendes commencèrent à rentrer, il sortit son grand projet, reconstruire la ligne entièrement. Il fallait 20 millions de dollons pour commencer. M. Harriman fit faire un vaste plan du parcours de la voie principale, montrant chaque contour, chaque courbe, et les pentes mille par mille ; puis il fit coller dans chaque endroit où il proposait de reconstruire des chiffres précis du redressement désirable de la courbe, du degré de pente à éliminer ; il calcula le coût de chaque changement, combien d'économie ils représentaient, et le profit net que chacun représentait. Lorsque ce travail fut terminé, il réunit son comité et discuta en détail toutes ces modifications, brisant l'opposition point par point... et c'est ainsi qu'il obtint le crédit demandé pour ce fait d'arme, l'admiration du monde des chemins de fer de l'Amérique. Est-ce de l'autocratisme ? Nous l'appellerions plutôt du travail acharné, consciencieux, au service d'une intelligence qui voit loin.

D'autre part, quand il fallait, M. Harriman savait être autocrate, c'est-à-dire que son autocratisme revenait à ceci : quand il y a le temps nécessaire pour discuter, il discute ; quand le temps manque, il passe. Pendant la reconstruction de l'*Union Pacific* dont nous venons de parler, une année s'annonçait d'une grande fertilité, et la moisson promettait d'être extrêmement abondante. M. Harriman part par train spécial, se rend compte de la situation, et, sans attendre son retour, télégraphie de son wagon même d'exploration une commande formidable de matériel roulant. Ses associés, voyant que la ligne avait autant d'affaires sur les bras qu'elle pouvait en désirer, et assez de marchandise à transporter pour réaliser de fort honnêtes bénéfices, voulurent s'y opposer. M. Harriman répliqua par télégraphe : « Je ne puis attendre pour discuter la question. Les affaires sont là. Nous devons être prêts. » La prédiction se réalisa et les profits de la ligne firent un bond énorme. — M. Harriman a-t-il eu tort d'imposer son opinion ? Evidemment non. A quoi sert-il donc d'avoir un esprit supérieur, si c'est pour le

soumettre à celui de ses inférieurs ? Si Napoléon n'avait pas l'approbation de ses généraux pour un plan de bataille, qu'est-ce qui était naturel : que Napoléon cédât à ses généraux ? Poser la question, c'est la résoudre.

Citons deux exemples encore. En 1901, au sein de la direction de l'*Illinois Central*, dont M. Harriman était vice-président, et dont son ami M. Fish était président, il y eut conflit d'autorité entre les forces de M. Pierpont Morgan, auxquelles s'était rallié M. Fish, et les forces de M. Harriman. Ce dernier fit triompher son opinion en enlevant la présidence à M. Fish et se l'adjugeant à lui-même. On lui a reproché d'avoir violé ici le code social de l'amitié. Mais la question est justement jusqu'où notre sentimentalité doit aller et jusqu'où notre raison impersonnelle. Il y avait lutte sur le terrain des affaires. M. Harriman est vainqueur, on le blâme ; si M. Fish eût été vainqueur, on eût blâmé M. Fish — alors ?

Notre dernier exemple n'a rien à voir directement avec les chemins de fer. M. Harriman voulait avoir son mot à dire dans les affaires de la grande compagnie d'assurance *l'Equitable ;* — tout financier est intéressé à ces sociétés qui ont à leur disposition des capitaux sans fin. Or, lors du grand scandale des sociétés d'assurance, en 1905, le vice-président de *l'Equitable*, M. Hyde, fut finalement obligé, on s'en souvient, de se démettre de ses fonctions ; il possédait de feu son père le nombre d'actions nécessaire pour contrôler les affaires de la compagnie. Thomas F. Ryan acheta en bloc ces valeurs pour une somme énorme. M. Harriman décida qu'il lui fallait la moitié de ces actions et il écrivit à M. Ryan en ces termes : « Je veux prendre la moitié de vos actions — je ne sais combien cela coûtera, et cela m'est égal — pourvu que vous consentiez à la nomination de deux membres directeurs qui seront indépendants. » C'est cavalier, certes. Cependant ne nous exagérons pas la portée de ces manifestations d'autocratisme. Dans la vie sociale et dans les affaires, bien plus que dans la vie privée, elles portent en elles-mêmes leur ratification ou leur condamnation. Un autocrate qui ne vaut rien, tombe. S'il vaut quelque chose (nous entendons même moralement), il réussit. On ne risque pas trop de se remettre entre les mains d'un Harriman.

§

Si on l'avait favorisé au lieu de l'empêcher, M. Harriman aurait accompli davantage encore, et — osons-nous le dire sans choquer les nombreux adversaires des *Trusts* ? — si M. Harriman fût devenu le maître de tous les chemins de fer des Etats-Unis, il aurait eu le temps, avant sa mort, d'en réorganiser davantage; et tout le monde en eût bénéficié. Le public se plaint des chemins de fer ; et il ne voit pas qu'en cessant de crier contre M. Harriman, il aurait pu cesser aussi de crier contre les chemins de fer.

Deux forces se sont opposées à la réalisation de ces grands projets : la rivalité des James Hill et J. Pierpont-Morgan, et la politique myope de M. Roosevelt.

Le grand nom dans les chemins de fer immédiatement avant M. Harriman était celui de M. James Hill, lequel était l'associé financier de M. Morgan. Or, du jour où M. Harriman avait réussi brillamment là où les Morgan-Hill avaient échoué (réorganisation de l'*Union Pacific*), la jalousie, étant donnée la nature humaine, devait faire son œuvre et jouer son rôle dans le monde des chemins de fer. Il est évident que, ayant acquis l'*Union Pacific*, puis le *Southern Pacific*, M. Harriman aurait bien voulu mettre la main encore sur le *Northern Pacific*, qui était aux mains de Hill et Morgan. Il ne fit rien pour précipiter la réalisation de ce projet; mais le jour vint où on le provoqua. Il était en négociation pour le rachat du *Burlington Railroad*, lorsque M. Morgan réussit à le lui souffler pour le rattacher au *Northern Pacific*. M. Harriman releva le défi, et il essaya tout simplement de prendre le *Northern Pacific* pour obtenir le *Burlington*. Ce fut le signal d'une lutte entre les deux titans qui causa la panique de 1901. M. Harriman avait échangé avec le groupe Hill-Morgan des actions de l'*Union Pacific* contre des actions du *Northern Pacific* ; or, la cour suprême venait de déclarer illégales les cautions données par le *Northern Pacific* ; se fondant sur ce jugement, M. Harriman demanda la restitution de ses actions de l'*Union Pacific*. Cependant les tribunaux ne lui donnèrent que partiellement satisfaction ; et pour le moment il abandonna ses plans. La mort l'empêcha de les reprendre.

Le second grand obstacle que rencontra M. Harriman à ses projets fut la politique du président Roosevelt. Au moment

des dénonciations furibardes de ce dernier contre les capitalistes et les *trusts*, M. Harriman occupait justement le centre de la scène ; il reçut les coups les plus violents ; il était un des grands hommes de l'Amérique que M. Roosevelt proposait si intelligemment de mettre en prison. Grâce à ses discours de démagogue, M. Roosevelt fit généralement croire au monde qu'il avait vaincu. Sa victoire ne fut pas si éclatante cependant et voici pourquoi : en 1904, à la veille des élections présidentielles (*M. Roosevelt, candidat*), on fut pendant quelque temps inquiet pour le parti républicain dans l'état de New-York. En cette conjoncture, M. Harriman était allé à Washington pour conférer avec M. Roosevelt, et le résultat de cette conférence avait été que M. Harriman s'était chargé de réunir un nouveau fonds de campagne de 200.000 dollars pour assurer l'élection républicaine. En 1907, lorsque M. Roosevelt devint si fanatique dans la dénonciation des capitalistes de Wall Street, M. Harriman lui fit suggérer discrètement de modérer son attitude en tenant compte du service rendu. La presse eut vent de la chose, et naturellement rendit public cet épisode désagréable pour le président. Que pouvait faire celui-ci ? Il ne démentit rien, mais réclama bruyamment, dans une lettre attaquant le « Harrimanisme », sa liberté d'action. Cependant, *en fait*, M. Roosevelt se souvint ; M. Harriman n'en demandait pas davantage (1).

Quoi d'étonnant que M. Harriman n'eût pas beaucoup de respect pour la politique ? On rapporte qu'en 1906, alors qu'une fois de plus on venait lui demander une souscription au fond de campagne du parti de M. Roosevelt, il refusa en disant : « Si j'en ai besoin, je pourrai toujours acheter les députés, qu'ils soient démocrates ou républicains ! » Il était en outre convaincu, et eut à l'occasion le courage de le faire sentir, que la loi se mêlait trop des affaires privées des gens comme lui. C'est le sens du mot vraiment cornélien qu'il prononça un jour en plein tribunal. C'était lors de l'enquête dirigée contre la

(1) Entre autres une enquête à propos d'une affaire récente (*Rock Island*) de Harriman fut abandonnée ; et depuis ce moment M. Roosevelt se calma ; la grave panique menaçait déjà. M. Harriman craignait une enquête, non pas tant, pensons-nous, qu'il eût mauvaise conscience ; mais parce qu'une enquête entreprise dans des conditions pareilles, lorsque le pays tout entier était dans un état de fermentation intense contre les financiers, ne pouvait être impartiale. Il *fallait* satisfaire les demandes du peuple, que les prévenus fussent coupables ou non ; la justice n'avait plus rien à voir dans l'affaire.

compagnie de l'*Equitable* (nous en avons parlé), lorsqu'il avait écrit à M. Ryan : « Je veux prendre la moitié de vos actions... » etc., M. Ryan déclara que M. Harriman l'avait menacé, en cas de refus, d'employer son influence personnelle contre ses affaires à lui, M. Ryan ; plus que cela, que M. Harriman aurait même menacé d'exercer une pression politique pour faire voter des lois hostiles aux compaguies d'assurances. Interrogé s'il était vrai qu'il eût proféré ces menaces, M. Harriman répondit tranquillement : *Pas encore!* — On a interprété le mot contre M. Harriman, il est bien pire pour les élus du peuple.

§

A côté de l'homme d'affaires, il y a l'homme privé, et nous devons en parler au moins brièvement pour détruire la légende qu'un grand esprit du côté de la finance est nécessairement petit du côté du cœur. Disons d'avance que M. Harriman n'est point une exception parmi les hommes de son espèce en Amérique. Sans doute il en est qui peuvent être accaparés par des soucis d'argent à tel point qu'ils ne puissent toujours satisfaire comme ils le voudraient leur nature sentimentale — en est-il autrement des poètes, des artistes, des savants? — mais il n'en résulterait toujours pas encore qu'ils n'aient aucun besoin de ce côté-là (1). Il y a au contraire une foule d'indications qu'ils en ont, et que l'intelligence seule n'est pas belle en eux.

M. Harriman se maria jeune, en 1878, avec la fille d'un banquier de Rochester (Etat de New-Jork), et de tous points cette union de 36 ans fut bénie ; sa vie de famille fut exemplaire. Il eut six enfants, dont cinq sont en vie, trois filles et deux garçons. Il vouait une affection particulière à l'aînée de ses filles qui, de son côté, montrait pour ses affaires un profond intérêt. Sa joie, aux heures de récréation, consistait à s'occuper de son magnifique *home* de Arden, sur les bords de l'Hudson ; il y avait déjà consacré une fortune — deux millions et demi de dollars — et il ne cessait de faire des plans pour l'embellir. Il parcourait volontiers à pied les environs et s'était fait aimer de tous ; nous en avons une quantité de témoignages. Le pasteur du village d'Arden a fait, après la mort de son illustre paroissien, des révélations touchantes sur la simplicité et

(1) Nous ne parlons pas du cas — qui se rencontre — où l'intéressé a de profonds besoins du cœur, mais où d'autres membres de sa famille n'en auraient point.

la bonté de M. Harriman. Il arriva que celui-ci téléphona cinq fois en un seul jour, depuis Arden et depuis New-York, pour s'informer de la santé de la femme malade d'un de ses ouvriers. Une bonne d'enfant, en quittant les Harriman, avait exprimé le désir d'être enterrée dans le cimetière ombragé d'Arden ; quand elle mourut, M. Harriman, veilla personnellement au transport de son corps et à l'inhumation dans l'endroit qu'elle avait choisi. Le jour de la mort de M. Harriman, le chef mécanicien du domaine devait se marier ; à lui seul de tous les ouvriers on ne fit point part immédiatement de la fatale nouvelle; on attendit après la cérémonie religieuse ; on ne voulait pas que le deuil des maîtres empêchât le bonheur des domestiques ; si ce n'est pas M. Harriman lui-même qui a donné l'ordre d'agir ainsi, cela montre en tous cas l'esprit qui régnait dans cette maison.

La plupart de ses actes de bienfaisance cependant concernent les enfants. On peut dire que l'amour des petits était une vraie marotte pour lui, comme son beau *home*. Dans son enfance il avait été privé de tous les plaisirs que peut donner la fortune; il n'en fut pas aigri, mais s'en souvint toujours, et ce qu'il n'avait pas goûté, il désirait le procurer à d'autres autant que cela dépendait de lui. Un seul trait — raconté récemment par son pasteur — en dit long sur ce soi-disant homme de fer : un certain Noël il lui revint qu'un garçonnet qui avait depuis longtemps figuré sur la liste de ceux pour qui il représentait saint Nicolas avait été par mégarde oublié, et que le petit avait le cœur gros. M. Harriman partit seul, par la neige, et fit à pied 4 milles pour aller personnellement réparer l'oubli.

Dès l'âge de 28 ans il avait, en collaboration avec d'autres jeunes gens, surtout des étudiants, fondé un *Club de garçons* dans le East-Side, le quartier pauvre de New-York. Il fut pendant de longues années président de ce club, et ne cessa jamais d'en être l'âme. C'est un grand bâtiment de six étages, au coin de Tompkins Square et de la 10e rue, avec salles de lectures, salles de jeu, salles de gymnastique, salles de bains, en tout 30 ou 40 salles où 8 à 10.000 garçons et jeunes gens (de 8 à 22 ans) *s'amusent*. On n'y prêche pas, on n'y donne pas de cours, on n'y réforme pas — on s'y amuse. Ce n'est pas du reste qu'on empêche les membres de s'instruire ; ils ont formé des clubs d'histoire naturelle, des clubs de dis-

cussion, ils ont un orchestre complet, deux corps de tambours ; une fois l'an ils représentent une opérette où tous les rôles sont tenus par des garçons; quelques-uns font de la photographie ; et naturellement ils ont des équipes de *foot-ball*, et de *base-ball*. Les journaux ne parlent pas du *Boy-Club* de M. Harriman, comme des universités de M. Rockefeller et des bibliothèques de M. Carnegie, ou des galeries de tableaux de M. Pierpont Morgan, ce n'est pas pour cela la moins belle des œuvres de ce colosse de la finance.

M. Harriman a toujours évité la publicité; il a été plus jaloux qu'aucun de ses collègues de ses droits d'homme privé. Ce qu'il a fait, il l'a fait sans bruit. Il a pratiqué cette vertu jusqu'après sa mort. Pour empêcher les discussions scandaleuses qui se renouvellent dans la presse à propos de chaque testament de financier en vue, il a, en une centaine de mots, légué tout à sa femme. Celle-ci, nous n'en doutons pas, en usera dans l'esprit de M. Harriman; si même elle ne tient pas de lui des instructions secrètes (1).

Toute sa vie M. Harriman a donné l'exemple d'une piété sans ostentation. Seule la mauvaise santé des dernières années de sa vie put l'empêcher d'assister quelquefois au culte. Il encourageait autour de lui la fréquentation du temple, et ceci aussi d'une façon digne et sans patois de Chanaan. On a publié, à l'occasion de sa mort, la petite circulaire suivante qu'il avait envoyée à tous les ouvriers travaillant dans son domaine, lors de l'installation d'un nouveau pasteur, en 1895. Le style nous paraît révélateur de l'homme tout entier, c'est pourquoi nous la citons :

Aux hommes résidant à Arden : — Le manque d'intérêt de votre part est découragement pour ceux qui s'occupent à vous procurer les avantages d'un service divin.

Les chrétiens de beau temps (2) sont aussi inutiles dans une communauté que le seraient des ouvriers de beau temps, ou des laitiers de beau temps, ou des fermiers, des charpentiers, des maréchaux des employés de chemins de fer où n'importe quels « hommes de beau temps ».

Il me semble que votre responsabilité en cette question n'est pas

(1) Elle a déjà offert à l'Etat de New-York une très grande partie de sa propriété d'Arden pour en faire un parc public.

(2) Expression américaine : *ceux qui vont à l'église seulement quand il fait beau temps*.

limitée à vous-mêmes, mais s'étend à ceux sur lesquels s'exerce votre influence.

L'occasion est offerte à vos enfants de recevoir une instruction religieuse à l'école du dimanche, et l'église est là pour vos femmes et vos familles.

C'est une faveur que vous ne conférez à personne qu'à vous-mêmes si vous profitez de ce qui vous est offert.

J'espère que dès dimanche prochain vous manifesterez plus d'intérêt en étant présents au culte.

Fidèlement à vous.

E.-H. HARRIMAN.

Arden, Comté d'Orange, le 13 oct. 1895.

En ce qui concerne les goûts de M. Harriman pour ce qu'on est convenu d'appeler la culture, nous ne savons rien (1). Mais

(1) Puisque nous prenons M. Harriman comme un représentant du financier américain, et que les faits nous manquent pour dire ce qu'il fut dans le domaine de la culture, on nous permettra d'y suppléer par ailleurs en peu de mots et d'invoquer quelques souvenirs personnels.

Le jour même de la mort de M. Harriman, nous nous trouvions, à Newport, l'hôte de la famille d'un de ces génies constructeurs de la grandeur industrielle et commerciale de l'Amérique; c'était un type aussi et bien représentatif; on l'appelait (il mourut l'hiver dernier) le « roi du fer », pour le distinguer de Carnegie, « le roi de l'acier ». Homme d'une énergie étonnante, et volontaire en raison de l'usage incessant qu'il avait dû faire de sa volonté pour réussir — comme un athlète devient plus fort en exerçant ses muscles — il avait pensé que l'esprit était aussi souple et malléable que le fer qu'il fondait dans ses hauts fourneaux et tordait dans ses usines ; il pensait qu'il suffisait de vouloir posséder un esprit ouvert aux humanités et que quelques heures soustraites aux affaires suffisaient pour l'acquérir. En cela il se trompait, mais l'ambition qu'il avait de ce côté-là était extraordinaire ; et il appréciait et il enviait chez les autres le sens développé du beau et de l'intellectuel. Les quelques fois que nous le vîmes, il tenait toujours à nous adresser quelques mots de français — la langue des gens cultivés; — il aimait à citer les grands noms de notre littérature et à les discuter. Il avait acquis aussi une certaine familiarité avec les classiques, et s'il les citait ce n'était point tant par vanité que pour vous assurer qu'il saurait vous apprécier si vous en parliez avec lui, simple maître de forges. Entre autres, il avait lu Plutarque et nous nous souvenons qu'un jour il nous expliquait avec sérénité que la supériorité de la civilisation grecque venait de ce qu'on faisait lire Plutarque à tous les petits Grecs ; il eût voulu introduire Plutarque dans les écoles américaines, où l'enfance lui paraissait devenir trop frivole.

Sa superbe propriété, perchée sur des rocs sauvages à l'extrémité de Jamestown, et offrant une vue admirable sur le célèbre havre de Newport, révélait un homme à qui ne manquait certes pas le sens du beau et du grand. Il avait aménagé lui-même cette terre, comme M. Harriman son domaine d'Arden. On suivait partout les traces de ses origines quakers, la simplicité, mais tempérée par un luxe austère et de bon sens. Il y avait bien aussi par-ci par-là quelques indications d'un esprit que le succès a rendu un peu vain — mais combien peu! — telle une muraille formidable et parfaitement inutile tout autour de la propriété, et à l'entrée un portique avec le nom en lettres d'or flamboyantes.

Rien de plus caractéristique que son cabinet de travail, et les tableaux qu'il y avait rassemblés : nous nous rappelons une très grande gravure de Napoléon sur le Bellérophon (Napoléon l'idole des Américains), puis une carte de Newport et Jamestown ; puis quelques intéressantes gravures et eaux-fortes; enfin, tout à côté d'une belle tête de vieillard, une image quelconque, violemment coloriée, un jeune

ce fait ne prouve point qu'il en ait été dépourvu. Il a pu être aussi réservé en ceci qu'en toute autre chose. Malgré qu'on en ait dit, les grands manieurs d'affaires ont fort souvent manifesté de sincères aspirations, et parfois des goûts sérieux dans les domaines de l'art et de la littérature. C'est aux hommes de second ordre qu'il faut aller pour chercher cette complète destitution de toute espèce de sens pour les choses de l'esprit et du cœur. A nos yeux, l'Isidore Lechat de M. Octave Mirbeau est psychologiquement une erreur. Un homme d'un puissant esprit, et à cause de ce puissant esprit même, ne peut pas être borné à ce point; et quant à cette incommensurable vanité si sotte, elle n'est possible que chez une intelligence médiocre. En tous cas les milliardaires américains (je ne parle pas de leurs fils, car ceci est une autre question) démentent absolument le « réalisme de l'auteur de *les Affaires sont les affaires* ».

ALBERT SCHINZ.

homme qui regarde amoureusement une jeune fille... Combien était touchant ce tableau-là, probablement celui que le maître de céans comprenait le mieux dans cette chambre. Il lui donnait une place modeste; il avait conscience, tout au fond, que l'art était ailleurs, et que d'autres tableaux devaient occuper la place d'honneur. Il y avait là toute l'histoire d'une âme, inconsciemment et naïvement racontée. Depuis ce jour nous avons respecté cet homme davantage encore que nous ne l'avions fait jusque-là; car nous avions entrevu l'existence de toute une vie intérieure, candide et simple, dissimulée par une sorte de pudeur charmante, chez ce robuste « roi du fer ».

POÉSIES

—

LISBONNE

Lisbonne langoureuse au sommet des collines
Sous l'implacable azur d'un ciel incandescent
Vers le fleuve pâmé par étages descend,
Majestueuse et blanche en sa grâce latine.

Hélas ! le temps n'est plus des cortèges puissants
Qui s'en allaient jadis par les routes marines,
Et les Eldorados des cartes enfantines
Ont trahi tour à tour les rêves incessants !

Cependant, nonchalante en la douceur des palmes,
Lisbonne entend le flot mourir aux grèves calmes
Et, songeant à sa gloire aux siècles éblouis,

Scrute indéfiniment l'embouchure du Tage
Comme si grandissaient, prestigieux mirage !
Des caravelles d'or à l'horizon bleui.

DIMANCHES

Londonien Dimanche, ô Mort hebdomadaire !
Lorsque monte sans fin des murs et des pavés
L'Ennui cher au Seigneur en ces îles austères,
Londonien Dimanche, eût-on jamais rêvé
Ta protestante odeur et mes pas solitaires !

Que ferai-je sinon, grimpant quelque omnibus,
Paradoxe narquois pour ma mélancolie,
M'en aller doucement par l'asphalte inconnu
Entre une « miss » fadasse et d'autres pas jolies,
Mais dévotes, c'est sûr, et pâles d'oremus ?

Car c'est le vide affreux, morne, agoraphobique
A l'infini des rues, des jardins et des parcs,
Où les enfants si blonds de leurs bonds mirifiques
Comme hier n'égaient plus le vagabond épars
Que je suis à l'affût des beautés séraphiques.

Mais seule une fillette au détour du trottoir
Dégrade devant moi les gloires rutilantes
Et l'or mat des toisons dans la brume du soir,
Une frêle fillette, et ce symbole tente
Pour ce Londre entrevu tel un grand désespoir.

Et résumant ainsi l'âme dominicale,
Rare gemme de spleen et d'ennui décisif,
Par les droites allées de façades égales
Je m'en reviens scrutant d'un œil introspectif
Le mystère agaçant des « windows » sépulcrales !

DÉDICACE

Pour vous qui devant moi résurgîtes pensive
Le fin galbe défunt des sveltes Tanagras
D'une fragilité perverse et que nul bras
N'oserait presque étreindre, ô fillette expressive ;

Pour vous dont le col par à jamais s'illustra
Du poids de vos cheveux ; pour votre bouche vive,
Délice abstrait où gît l'Enigme involutive
Que, pourpre fleur, le Destin là remémora ;

Pour m'être penché sur vos beaux yeux de mystère,
Calmes sources dont l'eau jamais ne désaltère ;
En offrande au fluide envol de vos doigts fins,

Puisque le miel roux des Poèmes vivaces
Sut délecter votre âme aux allées du Jardin,
Recevez-en, ma Belle, ainsi la dédicace.

FUMÉE D'OPIUM

Je la connus dans un décor oriental :
C'était au cinquième une vaste mansarde
Où s'achetait aux lueurs des lampes blafardes
L'ivresse qui vous fait une âme de cristal.

Elle était souriante, mignonne et si fraîche,
Dans l'épaisse fumée des pipes de bambou
Que je conçus pour elle un amour des plus fous :
Son petit cœur chinois avait un goût de pêche !

Ah ! je la vois encore en l'âcre paradis !
C'était un ciel tendu de kakémonos roses
Où l'opium sournois, artisan des névroses,
Fumait sur le néant de nos sens abolis.

Dans l'ombre se tissaient d'énigmatiques toiles
Sur les nattes jonchées de nos corps étendus :
La lampe seule au fond de ce brouillard confus
Scintillait à nos yeux comme l'unique étoile.

Nos doigts jouaient parmi d'étranges instruments
Sur le plateau de Chine où se trouvaient, pour chaque
Fumeur, l'aiguille d'or et les boîtes de laque.
Un « boy » vif cuisinait le délice fervent.

Notre hôte en robe bleue égratignée de monstres,
Exhumant le savoir des cendres du passé,
Nous expliquait les dicts du sage Con-fou-tsé,
Notre hôte en robe bleue égratignée de monstres !...

La vapeur exotique en volutes d'azur
Déroulant son arôme au-dessus de nos têtes
Inaugurait alors l'inexprimable fête
Pour nos cœurs emportés vers un vertige sûr.

Tel de nous, moins ardent à respirer les cimes,
Dédaigneux de l'ivresse aux songes souriants,
Seul rêveur éveillé d'un factice Orient,
Nous déclamait des vers, ô décadence ultime !

Puis l'on n'entendait plus que des soupirs égaux,
Et des râles parfois, et des paroles vagues......
Des doigts nus d'inconnus déchaînant une vague
Musicale au cœur mort de l'antique piano.

Mais toujours l'opium grésillait sur la lampe
Vacillante, et nos cœurs se stupéfiaient tous,
Car l'âme des pavots de pourpre était en nous,
Scandant l'heure infinie au rythme de nos tempes !

. . . .

Elle sur moi penchée avec de grands yeux doux
Contractés en l'effroi de la subtile orgie
Recherchait vainement ma pauvre âme partie
Vers de troubles ailleurs au gré d'un cœur jaloux.

Et soudain saisissant une pipe ancienne
Dont le jade survit à mille mandarins,
Elle y mit, pour noyer son futile chagrin,
Sa bouche vive et ronde aux moues parisiennes.

Débauche d'enfant ivre au complexe délire !
Je sentais contre moi la preste pâmoison
D'un souple corps nerveux et mince de garçon
Avec les baisers fous dont sa gorge soupire.

Et j'étreignais ma proie emmi les fiers pavots,
Interrogeant sans fin le beau visage pâle
Tel un pur lis neigeux qu'a courbé la rafale
Au champ des merveilleux calices triomphaux !

. . . .

Et toujours l'opium grésillait sur la lampe
Vacillante. . . . .

EXTASE

J'ai bu l'âcre élixir des stupéfactions
Pour oublier mon mal et d'une bouche amère,
Mais le dédain toujours procédant des grammaires
J'ai, dans mes doigts gemmés de coruscations,

Cachant l'intellectuel masque sous les boucles
Cursives dont s'adorne un sourire d'amant,
Projeté mon désir sur la couche où se ment
L'éternel désespoir illustré d'escarboucles!

Tel, ange suscité par l'Hydrate puissant,
J'incurverai mon vol par les cieux pleins d'étoiles
Vers la région béante où persiste sans voiles
L'Infini concentrique, informe et rugissant.

Ah! l'adorable et doux sommeil riche en extases
Dans le néant parfait d'une sainte Hypostase!

REGRET

Par delà les mers et bien loin sous d'autres cieux,
Elle dort en un cimetière merveilleux
Qu'un fluvial saphir encercle d'un fil bleu.

Parmi des chants d'oiseaux sa puérile tombe
S'orne d'un rosier sauvage duquel incombe
Le parfum d'affirmer que ma douleur ne tombe.

Car en mon cœur la ténacité de l'orgueil,
Comme la glaise d'or qui retient ce cercueil,
Retient âpre toujours l'escient d'un grand deuil.

La mort n'eut pas pitié des beaux yeux de lumière!
J'imagine parfois au fond du cimetière
Ses petits os rangés dans la profonde terre.

Ses petits os! mais quoi de l'enfantine chair,
Du pur ventre tiède et des tendres seins clairs,
Des jambes et des bras, tout ce qui me fut cher?

Ah! puisse ma douleur, malgré l'avis des sages,
Supposer que là-bas, sur les rives du Tage,
Sa blanche âme s'essore au plus épais feuillage!

DANSEUSE

O radieux péché de ta toison d'or fauve
Qu'irrite la senteur des parfums violents
Dans l'air moite où ton corps suscite ce relent
D'amour sauvage et fort aux soirs d'Espagne mauves!

Fillette aux seins dardés vers mon désir râlant
Pour l'offertoire exquis d'une possible alcôve,
Qui refusant ce don me laisse la vie sauve
Et se dérobe impure avec un geste lent!

Ta danse qui s'épuise en folle frénésie,
Ta sanglante belle bouche jamais saisie,
Fruit convoité pour y mordre à mon gré subtil,

En tes mains la strideur des sèches castagnettes,
Ah! j'aurais tant voulu cette charnelle fête
Pour mon cœur obsédé de baisers volatils!

HYLAS

Robuste enfant d'Hellas aux longs cheveux bouclés
Sous quoi rêvent lointains ses yeux de violettes,
Hylas au tendre corps qu'en l'Argô des conquêtes
Sur l'héroïque proue étreignait Héraklès,

Hylas nonchalamment aux fontaines muettes
Penché pour puiser l'eau dans l'amphore de grès
Parmi l'or du couchant sous le ciel empourpré
Tente de sa beauté les Naiades secrètes.

« Hylas! Hylas! tu nous blesses d'ardent désir!
« Nous te voulons au sein des grottes de saphir!
« Tu sauras notre bouche au fond de la fontaine! »

Et les filles de l'eau se saisissent d'Hylas
Dont le grand cri jeté vers l'horizon là-bas
Fait retentir en vain la nostalgique plaine!

CHANSON D'AUTOMNE

L'Automne revenue entonne sa chanson,
Chanson mélancolique
Des feuilles et du vent sur les rythmes que font
D'invisibles musiques.

Les désirs abolis se rouillent en mon cœur
Comme les feuilles mortes
Par les grands bois mouillés parcourus de clameurs
Au vent qui les emporte.

Comme une femme belle aux yeux pleins de regrets
Parmi l'ombre fantasque,
L'automne dévoilant son visage secret
Se mire dans les vasques.

C'est la douceur étrange, angélique du soir,
Des choses qui déclinent :
L'Automne au crépuscule est un mol encensoir
Et nos rêves s'inclinent.

Tous les désirs sont morts avec l'Eté brûlant
Et les heures de flamme ;
Voici les souvenirs qui s'avancent dolents
Par les sentiers de l'âme.

L'Automne revenue entonne sa chanson,
Chanson mélancolique
Des feuilles et du vent sur les rythmes que font
D'invisibles musiques.

FRANCIS LATOUCHE.

LES ASSISES DE REMY DE GOURMONT

(DÉTERMINISME ET IDÉALISME)

(*Suite*[1])

—

IV

Sixtine, dont la conception est donc ancienne, paraît en 1890. C'est l'heure, à quelques minutes près, où des magazines honnêtes, calvinistes au besoin : *Revue bleue*, la *Bibliothèque de Lausanne*, *les Annales*, la *Revue de l'Enseignement des Jeunes filles*, *le Semeur*, où il fardait, j'imagine, assez hypocritement sa dangereuse franchise, Remy de Gourmont enflammé d'un feu longtemps contenu se porte au tout premier rang des lettres belligérantes. Image assez exacte de cette « Revue Spéculative » dans les bureaux de laquelle nous voyons Hubert d'Entragues évoluer, le *Mercure de France* se fonde. Dans ses colonnes et dans toutes les jeunes revues : *l'Ermitage*, *la Revue Blanche*, *Ecrits pour l'Art*, *les Entretiens*, notre esthète vient mettre au service du symbolisme sa métaphysique d'élection.

Non que je considère Gourmont comme l'introducteur dans le symbolisme de l'idée que le monde est représentation. La chose n'est plus à faire. C'est sur l'idéalisme le plus subjectif et le plus transcendantal que le Symbolisme a été fondé. Il est le lien qui, dès 1886, réunit contre le Parnasse et le Naturalisme des esprits aussi dissemblables que Moréas (2), Adam et Kahn. Lisez au *Figaro* du 18 septembre 1886 le manifeste de l'auteur des *Cantilènes*. Vous y trouverez les formules du *Monde comme Volonté* et de l'esthétique hégélienne rapportées par un poète qui ne séparera jamais complètement la métaphysique de la poésie. C'est le temps d'ailleurs

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 316.
(2) V. dans le premier numéro de *le Symboliste* (octobre 1886) la chronique-de-tête, de Moréas, qui termine par ces mots : « ...l'objectif n'est que pur semblant, qu'apparence vaine, qu'il dépend de moi de varier, de transmuer et d'anéantir à mon gré. »

où nos écrivains, l'esprit plus ou moins germanisé, nourris de Baudelaire, de Villiers, de Renan, de Mallarmé, Heine, Poe, Laforgue, font les métaphysiciens dans leurs préfaces et leurs interviews. Et *Sixtine* vous dira si l'on peut être métaphysicien sans parler idéalisme, de même que vous l'auront dit *Sous l'Œil des Barbares* et ce *A Rebours* (1884), dont *Sixtine* et l'exquise idéologie barresienne dérivent bien quelque peu.

Mais si Remy de Gourmont est loin d'être le premier théoricien symboliste de l'idéalisme, peut-être il mérite d'en être appelé le théoricien vrai, car nul n'a apporté plus de science à la fois et autant de logique et de clarté à poursuivre l'interprétation littéraire de ce grand principe.

La préface du premier *Livre des Masques* met au point l'idée que l'on doit, d'après les productions, sinon d'après les intentions des écrivains symbolistes, se faire aujourd'hui de leur art. Idée qui, d'après le préfacier, n'a que peu de rapports avec le sens du mot symbole :

> Car il ne faut pas laisser insinuer que le symbolisme n'est que la transformation du vieil allégorisme ou de l'art de personnifier une idée dans un être humain, dans un paysage, dans un récit. Un tel art est l'art tout entier, l'art primordial et éternel et une littérature délivrée de ce souci serait inqualifiable ; elle serait nulle, d'une signification esthétique adéquate aux gloussements du hocco ou aux braiements de l'onagre.

Quelle idée tirer alors du symbolisme tel qu'il fut, je le répète, sinon formulé, du moins pratiqué par les poètes et les prosateurs qui composent le premier et le second *Livre des Masques?* Ce fut un mouvement révolutionnaire plus violent que le romantique, la proclamation de l'individualisme en esthétique, la liberté absolue de l'art.

L'individualisme, la liberté de l'art, Remy de Gourmont les a fondés d'une manière inattaquable sur le principe schopenhauérien et, vue sous cet angle, cette plaquette *l'Idéalisme*, qui réunit, en 1893, sous une candide couverture de Filiger, des articles de combat, vieux déjà d'un an, donne une date importante de l'histoire littéraire.

Si chaque homme et, en tous cas, l'artiste qui, par définition, est un être différencié se fait une représentation particulière de l'univers, à chaque représentation personnelle doit correspondre nécessairement une traduction, c'est-à-dire un art

ersonnel. Et le symbolisme est évidemment tout ce que les oètes ses créateurs veulent qu'il soit et notre théoricien est ien capable de donner de son symbolisme à lui une définiion qui en vaut une autre.

Le Symbolisme... apparaît en un certain sens comme un retour à la implicité et à la clarté — mais ces effets il les demande au complexe t à l'obscur, au Moi où toutes les idées s'enchevêtrent, où toutes es lumières concourent à ne donner que de la nuit... Mais si peronnel que soit l'Art symboliste, il doit, par un coin, toucher au on personnel... il doit s'enquérir de la signification permanente des aits passagers et tâcher de la fixer — sans froisser les exigences de a vision propre — tel qu'un arbre solide émergeant du fouillis des rofondes broussailles; il doit chercher l'éternel dans la diversité nomentanée des formes, la Vérité qui demeure dans le Faux qui asse, la Logique pérennelle dans l'Illogisme instantané — et néanoins...

Retenons ces explications pour voir un peu clair dans les lus obscurs des contes *D'un Pays lointain* et des *Histoires Magiques*, mais (ou je m'abuse) tout ceci n'a qu'une portée elative à l'art personnel du Gourmont primitif. Remplaçons onc le « et néanmoins » par : *et surtout...*

... planter un arbre qui soit si spécial, si unique de ramure, 'écorce, de fleurs et de racines qu'on le reconnaisse entre tous les rbres comme un arbre dont l'essence n'a ni sœurs ni frères (1).

Et, en résumé :

L'Idéalisme signifie libre et personnel développement de l'individu itellectuel dans la série intellectuelle; le Symbolisme pourra (et ıême devra) être considéré par nous comme le libre et personnel éveloppement de l'individu esthétique dans la série esthétique et s symboles qu'il imaginera ou qu'il expliquera seront imaginés ou cpliqués selon la conception spéciale du monde morphologiquement ossible à chaque cerveau symbolisateur.

§

Peut-être trouvera-t-on que c'était crier bien haut une vérité idente ; mais ce qui peut sembler banal et inutile aujourd'hui t, à son heure, hardiesse et nécessité. Songeons à la situation es novateurs moqués et vilipendés dans l'œuvre de leurs

1) Ces articles ont été reproduits dans *le Chemin de Velours*. Ils constituent troisième partie de ce volume.
(2) *Le Chemin de velours*, p. 211.

maîtres et dans leurs propres écrits au nom des traditions et des règles et au profit non point de génies qu'ils ne contestèrent jamais (génies révolutionnaires d'ailleurs qu'ils se nomment Ronsard, Malherbe, Racine ou Hugo), mais au bénéfice de talents ou moyens ou médiocres. Relisons, contre le Baudelaire de *Correspondances*, telles diatribes de Brunetière et de Jules Lemaître (1); souvenons-nous des réquisitoires de M. Nordau et des diagnostics de Lombroso; songeons aux silences et aux sarcasmes dont étaient l'objet Verlaine traité de fou, Villiers de raté, à l'accueil fait à Ibsen, comme un peu plus tôt à Wagner et un peu plus tard à Nietzsche; à la protection dont les journaux couvraient l'alexandrin, la consonne d'appui, la césure; aux arguments des reporters contre le vers libre, l'allitération, l'assonance : innocents criminels incapables de faire du mal (et peut-être du bien) à personne. A d'absurdes rappels au bon sens, il fallait bien répondre par une observation de bon sens. Il fallait bien montrer que ces traditions, ces règles, respectables dans les chefs-d'œuvre du passé et peut-être dans ceux de l'avenir, n'avaient pas en tous cas une valeur magique et expliquer comment il se pouvait faire qu'on pût ne point rimer comme Sully-Prudhomme, conter comme Daudet ou Maupassant, concevoir le roman comme les soiristes de Médan et même comme leur patron, ou le théâtre ainsi que Dumas ou Sardou sans perdre la qualité d'écrivain français, choses qui ne paraissaient pas alors certaines à tout le monde.

Au surplus, si l'on cherchait dans ces articles le rare et la « note d'art » on les y trouverait sans peine. De l'outré, du contestable, du faux on y en trouverait aussi, ne serait-ce que l'application à la politique et à la sociologie de la relativité du monde extérieur; et l'anarchie ou le despotisme aristocratique prônés comme conséquence de l'idéalisme par un esprit qui, à cette époque, déjà, n'ignorait pas que l'art et la vie sociale sont des plans distincts et, pour ainsi dire, insécables l'un par l'autre.

Mais appliquée à l'art avec force et avec une clarté que ne découragent point les exagérations du sectarisme de ce novateur persécuté, la théorie, au contraire, est de tous les temps et mi-

(1) C'est-à-dire ne relisons pas. Il y a d'autres choses à lire chez un Brunetière, un Lemaître ou un Faguet !

lieux; elle met des fleurs à toutes les branches de l'arbre et il apparaît, quand on sait la place que tiennent les arts plastiques dans la culture de Remy de Gourmont, qu'il ne songeait point à la seule littérature; qu'un Puvis, un Rodin, un Carrière, un Monet, un Sisley ou un Degas, leur défense occupait également son esprit. Elle vaut aussi pour la philosophie et ne laisse de côté que la science. La plupart des jugements sur les poètes, les peintres, les sculpteurs, les philosophes, qu'on trouvera épars dans l'œuvre du critique de notre temps, dont les bras ont enserré le plus d'objets, relèvent d'elle. Il lui doit cette magnifique équité qui règne presque sans exception parmi sa jurisprudence.

C'est une théorie, en effet, qui n'a rien d'aprioriste et c'est moins une théorie qu'une explication, un outil commode pour le jugement, une machine à sentir et dépeindre, comme il y a des machines à calculer. Lorsqu'il la fixait, en 1892, Remy de Gourmont l'établissait sur des faits. Il se trouvait, observateur, en présence d'un fait que les plus aveugles commençaient à ne plus refuser de voir : un demi-cent d'écrivains, poètes ou prosateurs, valeurs inégales entre elles, mais valeurs réelles, parvenus chacun par un chemin à lui personnel, c'est-à-dire par des voies souvent opposées les unes aux autres et fort distinctes, en tous cas, des sentiers battus, à occuper la scène littéraire à ce point qu'il pouvait dire sans grande exagération : « A cette heure il y a deux classes d'écrivains, ceux qui ont du talent, — les Symbolistes ; ceux qui n'en ont pas,— les Autres. » Comment ce fait pouvait-il s'expliquer, sinon par la légitimité de toutes ces esthétiques particulières, par le bien fondé de toutes ces représentations subjectives, si peu soucieuses du voisin! Cette légitimité, l'idéalisme la proclamait d'une façon sans réplique.

§

Examinons au point de vue de la Critique (avec le C le plus majuscule), les conséquences de l'idéalisme. Et d'abord, supporte-t-il l'existence de la critique? Puisque la production de l'artiste *diffère* — et d'autant plus radicalement qu'il s'élève en génie — comment trouver des règles de comparaison, des principes de jugement entre les œuvres? Il n'y en a pas. « Le principe du jugement du goût que nous nommons esthétique

ne peut être que subjectif », vous dira Gourmont citant Kant. Il y en a d'autant moins, ajouterons-nous, qu'à la liberté de voir suivant ses idées personnelles correspond évidemment le droit de juger d'après des règles individuelles. C'est la négation de la critique dogmatique, telle que la concevaient Boileau, La Harpe ou Brunetière, telle que M. Pierre Lasserre — avec un peu moins d'élégance que son maître Charles Maurras, mais avec un savoir et une logique qui ne sont pas médiocres — veut la concevoir aujourd'hui ; celle qui, fixant des conditions, des étalons moraux, sociaux, littéraires, reconnaît aux œuvres plus ou moins de valeur suivant qu'elles montrent plus ou moins de complaisance à ces étalons, à ces conditions.

Mais ce n'est pas la négation de la critique indépendante et bien au contraire. Un poème, un roman, un drame, ce sont des faits. Tout fait comporte un sens ; un ou plusieurs. Voilà donc la critique utile. Elle est bien plus que cela. Car puisque l'œuvre d'art est un produit « anormal, illogique et incompréhensible » (mettons simplement mystérieux — aussi mystérieux que l'âme dont elle est l'expression), une explication devient nécessaire et devient indispensable. Indispensable, notre esthète ne va pas jusque-là, mais ce n'est qu'une question d'amour-propre, et dans ce qu'il dit nous comprenons ce qu'il veut dire :

On peut tolérer que des gens très intelligents et capables de l'effort d'objectivité en éclairent un peu — oh ! très peu, — les obscurités et dévoilent au public distrait les secrets de la magique Lanterne. C'est l'esthétique d'après coup, la critique explicative, le commentaire, — et il en faut refondre les principes à chaque artiste nouveau...

Le Critique n'est donc plus cet être banal, amorphe, cet eunuque, au dire du vaillant Gautier, qui applique mécaniquement des mesures toutes faites à des quantités bien définies, mais un opérateur original qui fabrique pour des quantités variables des mesures personnelles à chacune et personnelles à lui-même. C'est un créateur et d'un art fort délicat, celui dont Gourmont pourra dire en parlant de Sainte-Beuve que le grand critique est plus rare que le grand poète (1). Car son métier exige l'union de deux sens qui semblent contra-

(1) *Promenades Philosophiques*, t. I, pp. 33 et s. : Sainte-Beuve, créateur de valeurs.

dictoires et dont un seul suffit à marquer une personnalité : le sens objectif d'une part, l'obéissance du miroir, l'impressionnabilité de la plaque sensible ; et, d'autre part, les caractères individualistes sans lesquels l'art ne sera point. Si vous doutiez qu'une telle critique soit possible sans que l'un des deux éléments qu'elle exige empiète considérablement sur l'autre, lisez la critique littéraire de Gourmont. Elle contient assurément quelque chose de nouveau, quelque chose que n'offrent point tout à fait le jugement d'un Sainte-Beuve, d'un Jules Lemaître, de ce Bourget regrettable des *Essais de Psychologie*, du Maurras, plus regrettable encore, de la *Revue Encyclopédique* chez lesquels la raison raisonnante l'emporte quelque peu au détriment de la sensibilité ; ni celui d'un Saint-Victor, d'un Gautier, d'un Baudelaire, où l'élément équité souffre de l'excès de personnalité du style et de la pensée.

Autrement dit, entre M. Faguet, cette balance correcte, mais un peu trop « de cuisine », et le plateau où Barbey d'Aurevilly, brutalement, jette, comme le guerrier gaulois, son glaive barbare, il y a de la place. J'y mettrai au bon milieu Remy de Gourmont.



La foi en l'idéalisme place le critique dans de bonnes conditions d'impartialité. Pourquoi apporterait-il dans l'examen d'un livre une idée trop préconçue ? C'est un hôtelier qui a beaucoup de chambres et qui accepte toutes monnaies sans s'inquiéter de leur origine... pourvu qu'elles soient de bon métal. Certes, il saura fermer sa porte à ceux qui portent trop visiblement leur insolvabilité sur le visage, et chassera vite le voyageur que quelques instants de séjour lui auront montré indigne de sa bonne auberge. Mais, enfin, il est l'homme qui fait crédit.

Gourmont est celui-là, mais quelle habileté à tirer de la bourse de ses hôtes, l'or, l'argent et le billon qu'elle pourra contenir !

Vous verrez, en lisant le premier et le second *Livre des Masques*, ce qu'un génie psychologue armé par l'idéalisme peut tirer des manifestations les plus diverses. Vous y admirerez, appliqués aux ouvrages contestés encore des Paul Adam, Huysmans, Lorrain, Samain, Jules Renard, Maeterlinck, ce

flair qui permet sur la plaquette de début d'un Claudel, d'un Jammes, d'un Gide, d'un Charles Guérin, de connaître tout de suite à quels rares esprits la littérature, avec ces noms inconnus, va avoir à faire.

Supposez, pour ce qui est de M. Gide, *les Cahiers d'André Walter* tombés es-mains d'un Lemaître, d'un Faguet, d'un Brunetière. C'est, ce fut sans doute, le déni de justice, l'immédiat panier.., ou les quais. Pourquoi des esprits loyaux et capables de pénétration auront-ils passé partie de leur existence à méconnaître leur devoir? Pourquoi, si Villiers, Mallarmé, Laforgue ou Rimbaud effaraient M. Lemaître, n'a-t-il point célébré, dans sa bonne langue sage et claire, ce clair et sage Moréas? Pourquoi le champion du classicisme, Brunetière, n'a-t-il point salué, à partir d'*Eriphyle*, le successeur de La Fontaine et celui de Racine lors d'*Iphigénie?* Pourquoi M. Faguet a-t-il attendu *les Stances* pour trouver à leur auteur presque autant de génie qu'à M. Rostand? Pourquoi l'ex-auteur des *Contemporains* et ce brave homme qui nous recommande Platon et qui vient marginer Nietzsche en carabinier d'Offenbach laissent-ils à une humble plume la démonstration du maître des *Epilogues?* Ne sentent-ils pas ce que leur carence a d'inglorieux pour eux et de préjudiciable pour nous?... Oui, un critique qui aime assez la nouveauté pour appliquer, serait-ce avec exagération, le principe : Tout nouveau, tout beau, est... sitôt qu'il possède le goût et le style de l'auteur des *Masques* (excusez du peu!) un juge de bien haut prix.

Reprocherez-vous au critique idéaliste de pouvoir être aisément dupe? Il est possible qu'il arrive à notre hôtelier si ouvert de tout à l'heure des mésaventures dont son trop défiant confrère ne court point le risque. Mais qu'est-ce, un « pavé » par ci par là, au prix de tant d'excellents payeurs à qui l'autre aura sottement fermé sa porte? Et puis, comment notre critique à nous se laissera-t-il complètement voler? De l'anormal, de l'incompréhensible, de la folie même ne tirera-t-il pa sparti? N'est-ce pas quelquefois en critique comme il en est toujours en pathologie? Le cas exceptionnel ne rend-il pas en des mains habiles? Qu'à côté de Régnier, de Barrès, de Maeterlinck, Gourmont tombe sur tel ou tel, vous verrez qu'il s'en tirera à notre avantage. Il y a aux *Masques*, il y avait, dans le symbolisme et autour, plus d'un cas exceptionnel. Prenez le

pire d'entre eux : cet Isidore Ducasse, qui signa du pseudonyme de Lautréamont (1868) *les Chants de Maldoror*, et voyez ce qu'il a tiré de cette démence. Voyez-le déterminant les influences littéraires qui ont agi sur ce déséquilibré digne de Réja ; qualifiant d'une manière précise la valeur d'un livre que tant d'autres ont jugé indigne d'une seule des minutes qu'ils dispensent à tant d'écrivains comme on en ramasse à la pelle ; sortant d'un formidable fatras quelques images définitives ; établissant entre ce texte et la peinture d'Odilon Redon un rapprochement suggestif. Et vous vous laisserez à dire, sur une citation invraisemblable de ce Maldoror : « Que de pages pondérées, honnêtes, de bonne et claire littérature je donnerais pour celle-ci, pour ces pelletées de mots et de phrases sous lesquelles il semble avoir voulu enterrer la raison elle-même (1) ! »

Et puis, en quoi cette confiance aprioriste que l'idéalisme commande au juge le rendrait-elle dupe ? En quoi obnubilera-t-elle son jugement ? N'y-t-il pas de la place entre le mépris gratuit et l'approbation sans réserves ? Est-ce à dire qu'il ne pourra point faire les plus grandes différences entre ses justiciables ? N'a-t-il pas, tout comme un autre, cette gamme qui va de l'indifférence au dégoût en passant par toutes les nuances de l'ironie? *Le Livre des Masques* parlera-t-il, encore que la représentation de René Ghil soit autrement individuelle que celle d'Henri de Régnier, sur le même ton de celui-ci que de celui-là ? Traitera-t-il Francis Poictevin ou Saint-Pol-Roux comme Barrès ou Louys? Et si, par hasard, il les traite de même, ne nous donnera-t-il pas malgré lui, de par précisément la loyauté de sa méthode, le moyen de les traiter autrement? Et d'ailleurs, pour en terminer, n'y a-t-il pas, même avec les théories essentielles, des accommodements volontaires ou fatals ? Enfin, oubliera-t-on que celui qui a défendu, aussi âprement que le méritaient les sottes querelles qu'on leur fit, les novateurs les plus farouches a offert ses respectueux hommages aux génies les moins contestés ? Quand nos critiques officiels — ôté le tout dessus du panier — auront parlé de Racine ou de Hugo avec les arguments et les images qu'a développés Gourmont, nous lui reprocherons ce que sa conception de l'individualisme artistique a pu avoir parfois d'excessif

(1) *Le Livre des Masques*, p. 146.

dans l'expression — et même dans l'application, si l'on veut.

V

En même temps qu'il tire de l'idéalisme une théorie qui expliquera l'art d'autrui, Remy de Gourmont en extrait un art personnel. A sa collection de masques manque l'un des plus significatifs : lui-même. C'est que, je ne me lasserai point de le dire, si l'auteur des *Promenades*, du *Chemin de velours*, de *la Culture des Idées*, du *Problème du style* est critique, dans l'acception de ce mot vaste, il est ailleurs un artiste aussi aigu qu'on peut en voir, un artiste qu'on dépassera en talent, mais non en courage. Et il est regrettable que ce côté obscur de son génie n'ait point trouvé pour l'éclairer une projection lumineuse, semblable, au moins en bonne volonté, à celle qu'il a projetée avec tant d'éclat sur l'art de ses maîtres et de ses pairs. Je n'essaierai point d'être cette lampe. Il y a, dans l'œuvre de Gourmont, un élément que j'ai écarté aujourd'hui : le panthéisme, conséquence de l'Idéalisme et du Déterminisme mêlés et sa poésie, de *Hiéroglyphes* à *Simone*, c'est un cantique au Dieu Pan. Disons seulement que dans le verger symboliste, entre deux coups de bêche et d'arrosoir autour des plantations d'autrui, il a planté pour son propre compte. Il a planté un bouquet d'arbres que des frondaisons plus hautes ne cacheront point à de bons yeux. Bois sacré dans l'ombre et le silence duquel le lecteur s'ira reposer de tant de métaphysique et de notions positives.

Les graines il les a trouvées, en outre de ses promenades urbaines et champêtres, au cours de ses excursions religieuses et profanes, et, notamment :

1° Dans ce domaine qui va de Baudelaire à Verlaine, en passant par Mallarmé ; enclave qui possède un droit de passage sur les divers territoires de France, qu'ils s'étiquettent classiques, romantiques ou parnassiens ;

2° Dans la Bible, l'édition complète qui commence avec la Genèse et finit avec l'Apocalypse. Dans le paradis comme dans l'arche ; sur le fumier de Job comme sous le dais magnifique où Salomon courtise la reine de Saba ; au pied de la Crèche, au pied de la Croix ;

3° Chez les poètes et les prosateurs de langue anglaise à qui ses premiers essais de critique sont réservés. Voir ses

études, dès 1882, sur Longfellow, Eliot, Nathaniel Hawthorne, Emerson ; ses examens bibliographiques aux numéros de début du *Mercure* et ce que *Sixtine* dit de Walt Whitman ;

4° Chez les poètes du *Latin Mystique*, entre autres Nokter le Bègue, Ennodius, sainte Hildegarde et la suite des séquentiaires. D'où le nom de « séquences », qu'Hubert d'Entragues donne à ses vers.

Séquences ou psaumes ; versets et laisses de nombre et longueur indéterminés ; mélange d'allitérations et d'assonances où l'idéalisme verbal pique des mots de peinture ou de musique ainsi qu'un entomologiste épingle coléoptères et papillons ; mélange de leit-motifs et refrains comme on en trouve chez les poètes américains et dans les chansons populaires ; souvenirs des *Cantilènes* de Moréas ; bref, une débauche de caprices insaisissables et apparents, que l'on n'approuve pas toujours, mais que l'on ne condamne guère, voilà ce à quoi le souci de la représentation subjective oblige, gracieusement, Gourmont.

C'est de cette étoffe et roide et souple qui s'allonge et rétrécit au gré de ses doigts qu'il habille les *Saintes du Paradis* si étroitement, chastement qu'on n'apercevra que leur âme, blanche dans un bariolage de couleurs. C'est de là qu'il fera jaillir, au milieu des *Hiéroglyphes*, les plus corporelles nudités. Il en composera la trame des *Litanies*, inquiétantes par le contraste d'un appareil primitif et d'un ornement où le naïf et le raffiné caressent en même temps et querellent ; de ces *Oraisons Mauvaises* que ne répéteront point sans hésiter ceux mêmes pour qui les blasphèmes baudelairiens ont un air trop innocent ; de cette *Simone*, cure de grand air, de laitage et de fruits.

§

Le système de l'idéalité du monde ne prend pas seulement chez les symbolistes une signification de liberté. Le mot symbole eut pour eux un sens littéral. Ils auront tort, plus tard, de s'en défendre. Comme tout lecteur du dictionnaire, ils y ont vu la matérialisation d'une idée par des personnages, des paysages, des récits. Seulement ils ont poussé ce principe, banal et inévitable — sauf pour l'onagre et le hoko — jusqu'à la systématisation. Ils s'en sont fait une habitude qui est devenue un instinct. Il n'y a pas de quoi rougir. Le symbole

invétéré place l'artiste dans les conditions mentales où se trouvaient naturellement les anciens poètes, un Dante, pour citer le plus représentatif à ce point de vue. Conditions extrêmement favorables à la poésie et dont les classiques et les romantiques nous avaient un peu trop déshabitués. C'est ce pouvoir du symbole que Mallarmé, instruit par la poésie anglaise, avait admirablement senti, Mallarmé cet initiateur dont on ne louera jamais assez l'intelligence esthétique et qui a joué à son heure un rôle aussi efficace que jadis Boileau et pour des raisons du même ordre.

Vers 1880, sous prétexte de suivre la vie, de la débiter en tranches, d'une part ; sous prétexte, d'autre part, de vérité historique et couleur locale, la littérature tend à n'être plus que l'anecdote, la description linéaire, le fait-divers. Or, le fait divers actuel ou passé quand Mérimée le raconte ou Leconte de Lisle (en qui il ne faut pas voir seulement un échotier génial des civilisations lointaines, mais un de nos penseurs poétiques), l'anecdote, dis-je, quand Mérimée ou Leconte de Lisle la poursuit, c'est très bien. Prosée par Daudet, rimée par Coppée, cela passe encore, mais, sous une plume médiocre, cela devient lamentable. Laissons de côté le Parnasse à qui les symbolistes firent pièce surtout sur des questions de métrique, et considérons le Naturalisme qui fut leur véritable ennemi. Le naturalisme tel que Zola en donnait la recette, qu'il s'empressait de ne pas suivre, emporté par ses dons lyriques et ses préoccupations scientifiques et sociales ; le naturalisme tout nu des Paul Alexis et des Céard, du Huysmans de *Sac au dos*, tombait vraiment trop dans la vulgarité et dans l'insignifiance. Oui, la peinture de ce qui entoure peut suffire dans certains cas et chez certains tempéraments. Oui, l'on peut intéresser en peignant d'après nature. Oui : Chardin, les Hollandais, le Japon, Cézanne... Mais croire si fort à la nature que l'on méprise les livres; aimer si fort la réalité que l'on déteste le rêve, c'est contre cette exagération mortelle à l'art que protestèrent les symbolistes. Et l'idéalisme subjectif vint à point pour leur permettre de prouver que la réalité était chose toute relative, que là où les naturalistes et les parnassiens croyaient toucher le certain, l'immuable, l'absolu, il n'y avait que le possible, l'apparence et le changeant.

Entendu comme un retour à l'allégorie, à la démonstration

de l'invisible, cette réalité véritable, par le visible, cette représentation ; à l'explication, par les chemins détournés de l'obscurité et du mystère, d'idées plus ou moins simples, à la traduction de sentiments compliqués et rares, l'idéalisme-symboliste fait le fond des contes de Remy de Gourmont et de ses drames qui ne sont que des manières de contes. Le récit, décor et accessoires, le dialogue et les acteurs sont un prétexte à présenter, individualisés, des concepts très généraux ou à spiritualiser des formes toutes vivantes. D'ailleurs nulles préoccupations sociales ou politiques, sinon très générales. C'est l'âme humaine et non le citoyen de telle ou telle république, l'habitant de telle rue, un personnage de caste, un représentant de telle ou telle époque qu'il s'agit de peindre. Ou alors cette peinture historique n'est qu'un moyen, un vêtement. Car, là où le conteur naturaliste (Maupassant) ou romantique (Mérimée) ne verra et ne fera voir qu'une anecdote toute nue qui se suffit à elle-même, qui intéresse l'œil ou les sens sans solliciter (sauf indirectement et comme par-dessus le marché) la pensée, Remy de Gourmont, fidèle aux intentions des écrivains de son école, offre soit une signification seule, soit une perspective plus ou moins nombreuse de sens et de solutions. Et ceci — voilà ce qui le distinguerait des nombreux conteurs : Mæterlinck, Samain, Lorrain, Régnier, Schwob, Mauclair, etc., que le symbolisme créa — non point par la synthétisation abstraite, par le raisonnement, la déduction, le commentaire, mais, à un point tout à fait grossi, suivant la méthode directe de l'image pure. Car Gourmont ici, à plus forte raison que partout, c'est l'*Ymagier*. Pas de légende sous le dessin, le spectateur l'écrira lui-même. Mais, ou bien il la trouvera sans effort, ou bien il aura le mérite de l'inventer et parfois il restera hésitant et n'écrira rien. C'est par l'œil et par l'oreille, par l'œil surtout, qu'il s'agit pour ce conteur-là d'atteindre l'âme. Mais il ne cherchera pas toujours à montrer et à faire entendre du précis. Il préférera parfois l'évocation, le soupçon. Tantôt il vous portera, ligottée, la bête de chasse ; tantôt il vous mettra sur la piste et quelquefois après l'avoir brouillée ; tantôt il vous fera poursuivre un fantôme de cerf ou de sanglier ; tantôt

dans la forêt du charme et de l'enchantement

où les symbolistes furent braconniers, il vous produira : la Licorne.

Vous le verrez donc mettre son art à proposer une énigme toute simple, un problème pour enfant, à le résoudre avec un soin blessant pour votre perspicacité. Ses personnages prendront des airs mystérieux, cacheront un nom apparemment écrit sur leur front, crieront sur les toits, en vous suppliant de ne pas trahir leur secret, quelle allégorie ils sont chargés de représenter. D'autres fois, vous verrez le masque, jusqu'au bout, clore hermétiquement le visage ; d'autres fois se soulever pour se replacer bien vite, laissant hypocritement la porte entr'ouverte à des suppositions.

Voici *Phocas* l'humble jardinier, aussi abrité dans son ermitage que sur le sable de l'arène et qui n'est pas plus tranquille lorsqu'il arrose ses salades que lorsqu'il offre ses entrailles béantes au taureau. Quel bon Doukhobor pour Tolstoï ! Le peintre a mis là, avec la clarté d'une fresque toute en surface, à la façon de celles dont Puvis a embelli l'Hôtel-de-Ville, le contentement que donne le mysticisme religieux, qui n'est que l'idéalisme vécu. *Théodat* (1), avec assez de précision pour qu'on l'ait porté à la scène, exprime la révolte de la sensibilité contre la métaphysique, la ceinture de chasteté éclatant sous la poussée de la chair, le triomphe de la Femme sur Dieu, de la vie sur la mort. Le symbole, dans *Phénissa*, se complique et multiplie. C'est une mère qui, par le meurtre de sa fille, reprend l'amant qu'elle lui donna comme mari, poussée par une curiosité de voyeuse. C'est aussi le passé qui arrache à l'avenir la possession du présent que son imprudence lui livra. C'est encore l'avortement passager de l'éternelle révolte démocratique sous les manœuvres violentes d'une aristocratie qui tient vigoureusement le sceptre. *Le Château Singulier* exprime subtilement mais d'une façon visible — et dans un langage vraiment digne d'être lu — les avantages et les désavantages respectifs au point de vue du bonheur humain de l'action et du rêve et leur opposition crue irréductible. *Le Vieux Roi* ajoute aux charmes violents d'une tragédie ultra-shakespearienne où le meurtre et le baiser s'entrelacent comme la ronce et l'églantine

(1) On trouvera *Theodat*, *Phénissa* et *le Château Singulier* réunis dans le volume intitulé *le Pèlerin du Silence*. Ce volume, précieux pour la connaissance du Gourmont imaginatif dans sa manière symboliste, renferme aussi *le Fantôme* et *Litanies*. *Phocas* et *la Cité des Sphinx* font partie de *D'un Pays lointain*.

dans un buisson, des significations qui se contredisent et se complètent et qu'il est plus facile de goûter que de saisir.

Et l'on se rend compte qu'il serait peu sage de chercher à se retrouver dans le labyrinthe de *la Cité des Sphinx*, qu'il faut s'y contenter de l'à peu près et que c'est peut-être dans l'obscurité allégorique des paysages et des récits que réside l'intérêt de ce conte qui n'est pas la plus étrange des histoires qu'imagina Remy de Gourmont pour établir la vérité et l'utilité de l'idéalisme.

§

On peut ne point aimer le roman gourmontien ; on ne peut nier son originalité. Il est impossible de ne pas dire sitôt qu'on l'ouvre : cela ne ressemble à rien de connu. Sans parler de *Sixtine*, qui abuse un peu, *les Chevaux de Diomède*, *le Fantôme*, qui abuse beaucoup, *le Songe d'une Femme* vous donnent la sensation de l'imprévu, de l'inouï — ceci, je le répète, en dehors de l'intérêt que vous prendrez à leur lecture, de la valeur que vous leur attribuerez.

Or, cette originalité ne vient pas rien que du systématique de leur thèse. L'idée de la représentation n'a jamais été présentée, par la voie du roman, de façon aussi insistante, soit : mais *l'Eve Future*, *A Rebours*, certaines éthopées de Péladan, deux ou trois Rachilde, les trois premiers livres de Barrès, surtout, sont animés aussi, de façon visible et voulue, par l'idéalisme subjectif. Ici, il y a autre chose.

C'est leur formalité, leur apparence — et non pas leur âme, seulement, leur sujet — que les romans de Gourmont (mis à part le premier, *Merlette*, et le plus récent, *Un Cœur Virginal*, plus déterministes qu'idéalistes) doivent à la métaphysique. Les personnages de notre romancier ne prouvent pas la valeur de sa théorie par leurs actes et leurs paroles, mais aussi et surtout par leur naissance, leur origine. Ils ne sont existants et explicables qu'à cause de l'idéalisme. Ils sont bâtis en idéalisme, comme une maison en brique ou en pierre. Ils sont les créatures d'une créature. Les objets d'un sujet unique. Ils sortent tous du cerveau du personnage principal. Ce personnage : Hubert, Damase, Diomède, les manie comme des marionnettes, mais avec tant de dextérité qu'elles donnent l'illusion de vivre au même titre que leur créateur. Nous assistons chaque

fois à la création d'un monde; un démiurge anime ses idées et ses sentiments avec une telle force qu'il en fait des êtres tout aussi certains que lui, des égaux souvent, quelquefois des maîtres.

Sixtine Magne, c'est la sensibilité de Hubert d'Entragues matérialisée. Le personnage cependant existe en soi. Le début du roman note la rencontre de cette jeune femme et de Hubert dans un château dont ils sont les hôtes. Il précise son état civil, sa condition sociale, il en donne un vague signalement : nez aquilin, bouche moyenne, yeux, etc. Et maintenant que la Fête commence! La véritable Sixtine va pouvoir être créée. De la réalité, notre idéaliste, dès la page 1, s'est fait une représentation et c'est cette représentation qui va tenir tout le livre. Jusqu'ici rien de bien nouveau. C'est l'application de la théorie qu'ont exprimée bien des poètes, qu'ont vérifiée bien des amants. C'est l'explication de Béatrice, de Laure, de Dulcinée. C'est celle aussi de Bérénice. Mais l'héroïne de Maurice Barrès,

Sa tête fine dans sa main toute petite,

n'a que le souffle. Elle semble sortir d'une tapisserie effacée. A peine évoquée

Elle a fermé ses yeux divins de clématite.

Elle ne les ouvrira plus. La maîtresse d'Hubert est loin d'être tellement *petite secousse*. Elle nous apparaît (puisque je suis en train de citer les poètes) :

Incarnate et dodue et narguant les chloroses
Avec sa bouche rutilante et son maintien
Impudique...

Gourmont pousse à l'extrême la démonstration de sa vérité que le rêve vaut la vie. Il la suit dans de lointaines conséquences. Il projette du cerveau idéaliste de son héros un personnage si réel que le lecteur arrive à croire aussi bien et mieux que l'amant lui-même à sa réalité : « J'ai de particulières facultés de vision; l'objet auquel je pense très fortement s'incorpore devant mes yeux en une forme visible et à mes sens tactiles en une palpable matérialité », note d'Entragues. Et il ne se prive pas de palper.

Maintenant, si la, ou si les Sixtine-exemplaire apparaissent au premier coup de la baguette de l'enchanteur, la Sixtine-

prototype arrive, de temps en temps, pour nous dérouter, pour appuyer l'authenticité de ses fantômes ou simplement pour recharger cette pile à hallucinations qu'est son amant. Et nous ne savons plus bien reconnaître la vraie parmi les fausses, et nous finissons par trouver dans ces maîtresses innombrables un être unique et cohérent.

Le procédé apparaît plus naïvement exposé dans *le Fantôme* (livre, situé, il est vrai, à la limite du territoire où le genre roman et le genre poème se peuvent joindre). Hyacinthe est une idée pure. Elle figure, chez un érotomane esthéticien la cristallisation du mysticisme catholique. Le chanoine Docre, qui portait le Christ tatoué à la plante de ses pieds afin de pouvoir fouler sans cesse l'image divine, n'est qu'un petit garçon à côté de Damase, et l'Index n'a pas excommunié beaucoup d'ouvrages aussi méritants que *le Fantôme* des flammes d'enfer.

Les Chevaux de Diomède, « petit roman d'aventures possibles », où « la pensée, l'acte, le songe, la sensualité se trouvent exposés sur le même plan », lisez : où l'on attache le même coefficient de réalité et même un supérieur à la pensée qu'à l'action — même jeu que dans *Sixtine*. Même jeu, avec cette différence que la sensibilité de Diomède, un peu moins chrétien que ces deux prédécesseurs (et qui ne craint plus les foudres de l'Eglise s'il ne se contente pas d'une seule épouse), ne se fixe pas sur un personnage unique. Cela vaut mieux pour le spectateur. Ce n'est plus une fleur que l'on nous offre, mais un bouquet. Dans un harem — sans eunuques, — l'on nous convie et une prose parfaite nous dépeint, suivant les caprices infatigables du sultan, des formes en abondance, également adorables. C'est Christine l'original, la matrice où l'on frappera ces belles médailles. Elle pousse le souci du réel jusqu'à être une voisine que Diomède a aperçue deux ou trois fois derrière un rideau. Peut-être même, il l'a croisée, dans la rue. Cela suffit pour qu'elle se coule, à sa discrétion, par une fente de la porte « comme un regard », elle qui, entrée, et sans voiles, ne mènera pas « plus de bruit que, dans la glace, le reflet de sa grâce ». C'est Fanette nue, fraîche comme un sorbet, « tout adamique... ses cheveux sur le dos, toute remuante et agitée de frissons ». Elle est le rosier que l'on respire, que l'on dépouille et des roses et des boutons, puis qui

refleurit de bonne grâce au premier souffle du désir, cette Fanette qui posera sa dernière haleine sur le crucifix avec tant d'onction et de douceur que nous répandrons des larmes. C'est Mauve, la garçonnière. Celle-ci a « des jambes admirables, des jambes de femme qui marche, qui court après le plaisir, des jambes si différentes de celles qui attendent ployées ou couchées ». C'est Cyrène, matrone hautaine, grave à force d'impudicité, et quelques-unes encore, puis la vierge Néobelle, dernière venue et la plus chère à l'intelligence qui la créa. Et celle-ci est tellement vivifiée qu'elle échappera, oiseau bleu, à la main trop confiamment ouverte de son incestueux amant.

Avec *le Songe d'une Femme*, nous ne voyons pas des deux amies et des deux amis dont les lettres s'entrecroisent, comme au jeu des quatre coins, quels sont les imagineurs, quels sont les imaginés. Nous sommes au milieu du jeu et nous allons de l'autre à l'un sans trouver libres des places qui, d'un peu loin, nous paraissent tout le temps vides. Lequel ment le mieux du peintre Bazan ou du poète Pelasge? Lequel sait le mieux considérer comme exaucées les promesses de la complaisance, du désir, de l'espoir? Lequel se vante le plus gratuitement de la faveur des belles correspondantes? « Nous avons beaucoup d'imagination, mais tu m'as vaincu », écrit Pelasge. Et Bazan répond :

> Tu as bien fait de brûler mes lettres, puisque tu ne les croyais pas exactes. Je ne sais plus. Ai-je mêlé des imaginations d'amant à des réalités de peintre? C'est possible. En tous cas, la question ne m'intéresse plus du tout; et moi, je ne me souviens jamais du passé. Fais de même. Laisse reposer la source que tu as troublée; oublie le goût de l'eau fraîche, où tu plongeas la main un jour de chaleur... Je te dirai que je ne crois pas plus à l'histoire de tes jeux amoureux avec A. que tu ne veux croire à ma métamorphose en cygne. Je t'offre ceci contre cela. Adieu.

Mais cette métamorphose, comment Pelasge, d'abord, aurait-il pu ne pas y croire? Comment penser que le portrait de la marquise de la Tour que lui adressait son ami était entièrement de chic? Que d'avoir vu cette Dame longer un étang où nageait un cygne, ce peintre enflammé la figurerait renouvelant avec l'oiseau mythologique les noces de Jupiter et d'Alcmène? Mais ce Bazan, ne lui pardonnerons-nous pas d'avoir

subi le sort de Pygmalion ? Et depuis quand n'a-t-on pas le droit, sur le traînant parfum que laisse une robe, d'imaginer nu, sous les saules, le beau corps que la robe gante, et l'onde, et le soleil et les feuilles baisant sa chair à grands coups d'ombre et de lumière?

... J'ai transposé, au commencement de ma série, ces trois dernières seances où l'oiseau, timide amoureux, semble faire sa cour. Léda est admirable; je n'avais encore jamais vu un nu d'une telle splendeur de forme et d'une nuance aussi vivante et aussi troublée : je voudrais dire ainsi d'un mot les mélanges de tons qui couraient sur sa chair, l'ivoire rosé de la peau avivé par le reflet bleu du saule, les petites ombres violettes qui roulaient le long de ses muscles, le soleil tombant en larges médailles d'or sur les épaules d'où elles semblaient rejaillir comme de l'eau vermeille sur les bras, sur les genoux, remonter en étincelles vers le ventre où un croissant sombre semblait les boire ; les seins, sous ce réseau de lumière, paraissaient plus vivants et plus libres ; changeant de forme à chaque mouvement du corps, ils étaient toujours de forme pure, larges fleurs...

... Enfin, je l'ai aimée en peintre autant qu'en homme, et je compte ces six semaines pour les plus belles de ma vie ; ce sont des semaines olympiennes. Mais je n'ai pas la moelle d'un dieu et j'ai tant adoré que je suis au lit avec la fièvre...

Dans *Une Nuit au Luxembourg*, l'illusionniste idéaliste ne créera pas que des femmes, des bêtes, des fleurs,des eaux. Il créera un Dieu, et ce n'est pas plus difficile que de créer un brin d'herbe. Il renouvellera le Christ, à l'aide d'un rayon qu'aura posé le couchant sur un vitrail de Saint-Sulpice. Et le Christ ressuscité récompensera son créateur en lui faisant, pour une nuit, du plus beau jardin de Paris un séjour paradisiaque et voluptueusement mortel.

VI

Arrêtons-nous ici, sous peine de trouver trop loin la première station qui viendrait. Nous allions tomber dans le panthéisme sensualiste, dans le naturalisme de ce grand païen ; dans sa morale.

Car tant de philosophie, c'est une préparation. Tout ce déterminisme et tout cet idéalisme est échafaudé en vue de la pratique. Appliquer aux actes et aux pensées humaines des principes de jugements et d'actions, faire œuvre utilisable, po-

sitive en tous cas : *moraliser*, voilà ce qui importe à notre métaphysicien. Arriver à la physique à l'aide de la métaphysique, mais en mélangeant toujours à l'abstraction une large part de concret, voilà son but et sa méthode. Gourmont n'est ni critique pur à tel moment, ni pur imaginatif à tel autre ; au contraire de Maître Jacques, vous ne le verrez jamais venir tout en cocher ou bien tout en cuisinier. Le lecteur qui m'aura suivi tirera cette conclusion à laquelle toutes les études que Gourmont inspirera devraient à mon avis aboutir ; c'est que, dans n'importe lequel de ses livres, nous avons affaire à la fois à un théoricien et à un praticien. Théoricien inflexible, praticien libéral.

J'ai surtout démontré, c'était mon sujet, l'inflexibilité du théoricien. Je pense avoir laissé plus que soupçonner, tout de même, la seconde et la plus précieuse qualité de ce philosophe : radical en doctrine, mais opportuniste chaque fois — ou presque — qu'il est besoin.

Déterministe, Remy de Gourmont vous enseignera qu'en fait la multiplicité possible des activités humaines équivaut à la liberté et ainsi il ne méconnaîtra ni l'utilité de vouloir ni l'existence pratique de la volonté.

Idéaliste, après avoir tiré en faveur de la liberté de voir et du jugement artistique (nous verrons qu'il faut dire du jugement tout court lorsque nous étudierons sa morale et que sa métaphysique aboutit aussi à la liberté politique, sociale et religieuse) ; — après avoir tiré du principe de l'idéalité des représentations tout ce qu'il peut donner de sève libérale ; après avoir soutenu les droits du rêve, de l'imagination, de l'idéal, il proclamera qu'en pratique la réalité existe.

Imaginatif, rêveur sans entraves, il reconnaîtra que si les représentations humaines sont assez différenciées pour être toutes légitimes, pour avoir toutes droit à la vie, elles ont une origine commune et des directions qui les font toutes solidaires. Nous verrons les conséquences que, historien des mœurs et sociologue, il tirera de cette reconnaissance de la solidarité ; concession que l'anarchiste et l'esthète d'il y a vingt ans auront fini par donner à l'ordre, à la discipline, à l'idée de gouvernement ; concession que l'idéalisme subjectif aura faite au déterminisme matérialiste. Je veux terminer en signalant l'existence de cette concession à travers son œuvre entière et dire

qu'elle n'est pas d'aujourd'hui, ni d'hier, mais d'avant-hier un peu. Apologie de l'idéalisme, c'est-à-dire de la négation de l'action, *Sixtine* en constitue également la critique. Elle montre le point terminus où il peut conduire sans danger. La conclusion des expériences de Hubert, qui se terminent comme celles de Diomède, par une perte toute sèche, par l'évanouissement en fumée d'un mets plantureux au nez d'un bonhomme qui a fini par avoir faim (car s'il est exact que l'appétit vient en mangeant, il est plus exact encore qu'il vient en ne mangeant pas) — la conclusion de l'épuisement cérébral de Damase, de la mort du héros d'*Une Nuit,* c'est que l'imagination ne peut remplacer l'action que dans une certaine mesure. C'est qu'elle n'est qu'un pis-aller et qu'il y a tout de même une petite différence (hourrah ! pour la petite différence, crie un personnage d'Alphonse Allais, un de ces pauvres diables comme vous et moi que les métaphysiciens appellent dédaigneusement des « réalistes naïfs »), qu'il y a, dis-je, une différence qui n'est pas petite entre la femme de chair et d'os et la femme de rêve, entre l'idée et la matière, entre l'intelligence don de la Vie et la Vie elle-même et qu'il ne faut point confondre le capital et les intérêts.

Les contes, les poèmes, les romans, les drames, toute l'œuvre imaginative de Gourmont ont un aboutissement général, et cet aboutissement — si je puis dire — a sans doute commencé sans que leur auteur s'en rendît compte. Ces romans, ces contes, ces drames, ces poèmes sont une apologie merveilleusement artiste de l'imagination, de la raison, du principe spéculatif, mais ils sont plus encore celle du sens commun et de la sensibilité. Ils prouvent — quoi que quelques-uns en veuillent — l'impuissance de l'intelligence à se passer des sens ou seulement à les traiter en quantité négligeable. Ils situent le bonheur, la beauté, la vie, la *possibilité* dans le mariage de la raison pure et de la raison pratique, dans l'union du principe spéculatif et du principe agissant — et davantage dans la subordination du premier au second que dans celle du second au premier. *Sixtine*, *les Chevaux de Diomède*, *le Songe d'une Femme*, *Une Nuit au Luxembourg* sont des illustrations idéales au texte positif des *Epilogues* et des *Promenades* — et l'illustration est toujours nécessairement subordonnée au texte, n'est-ce pas ?

Le match entre l'idéalisme absolu et l'absolu déterminisme où le premier nommé était grand favori, s'est terminé par sa défaite. Combien a-t-il comporté de rounds? A quel moment la victoire est-elle devenue possible, probable, certaine? N'y a-t-il pas eu des retours offensifs du vaincu futur? Le futur vainqueur, à tel moment, ne fut-il pas près de sa perte? Et, son manager, n'auriez-vous pas été quelquefois sur le point de jeter l'éponge dans le ring, en signe d'abandon de votre homme? « Tracez les différentes étapes de l'évolution de Gourmont. » Je pose le problème et j'en indique la solution en souhaitant qu'un observateur plus habile que moi en donne une démonstration étendue.

L'union indissoluble du déterminisme matérialiste et de l'idéalisme subjectif chez Remy de Gourmont, c'est le fondement solide de la liberté dans toutes les manifestations de l'activité humaine.

C'est l'individualisme favorisé jusqu'à l'anarchie, mais jusqu'à l'anarchie *exclusivement*, qu'il s'agisse d'art ou de politique. C'est socialement la condamnation — avec toutes sortes de circonstances atténuantes,— mais la condamnation tout de même sans appel des religions, du mysticisme, qu'il soit chrétien ou communiste, qu'il place le paradis sur la terre, dans le ciel. C'est la ruine de tout ce qui fait lâcher la proie pour l'ombre, négliger pour des biens mensongèrement hypothétiques le bien actuel. C'est, de la part d'un artiste riche du passé, respectueux des traditions, l'acceptation du présent, des nécessités démocratiques et laïques. C'est, de la part d'un fanatique de la morphine et de l'opium, le renoncement au poison, le traitement par l'air pur, la marche, les viandes saignantes. C'est, pour un esthéticien intransigeant, une imagination jadis déréglée, l'adoration du fait, de la Science.

C'est le poète décadent du *Fantôme* et de *Sixtine* devenu le naturaliste de *Physique de l'amour*, le physicien d'*Une Loi de Constance Intellectuelle*.

MARCEL COULON.

L'ILE DES DÉMONS

LA REINE DE NAVARRE ET ALCOFRIBAS



Par lettres-patentes en date du 15 juin 1541, le roi de France prit possession du Canada. Au cours de deux expéditions, le pilote malouin Jacques Cartier venait de reconnaître et d'explorer ces « Terres-Neuves » : ce fut à un gentilhomme gascon décavé que François Ier en donna la vice-royauté.

Jean-François de La Rocque, seigneur de Roberval, ayant dilapidé presque toute sa fortune à l'armée et à la Cour, où il protégea Clément Marot, en engagea les épaves dans l'expédition qui devait lui assurer le vice-royaume qu'il ne tenait encore que sur parchemin. Mais ces ressources, jointes à la subvention fournie par le roi, demeurèrent insuffisantes : Jacques Cartier seul put appareiller de Saint-Malo le 23 mai 1541 avec cinq navires. Roberval avait emprunté : ses créanciers l'assaillirent. Il s'entendit alors avec l'ancien vice-amiral de Lartigue, devenu pirate. Tous deux terrorisèrent les bailliages normands, s'embusquèrent à proximité des ports de Bretagne, et pillèrent amis et ennemis.

Ce ne fut que sur les ordres réitérés de la Cour qu'enfin Roberval prit la mer avec ses trois vaisseaux, le 16 avril 1542, pour aller rejoindre Jacques Cartier. Il appareilla du port de La Rochelle. Il emmenait en tout deux cents personnes, matelots et colons, hommes et femmes (1).

Le vice-roi n'était pas de caractère facile. On le vit bien lorsqu'il fut installé dans son royaume. « Il vouloit que chascun vecust en paix suivant les ordonnances par luy faictes. » Et pour assurer cette paix, il faisait fustiger les hommes et les femmes qui s'étaient querellés ou injuriés. Les colons qui ne travaillaient pas étaient privés de boire et de manger. L'un d'eux, qui avait volé cinq sous tournois, fut copieusement battu, puis exposé dans une île, les fers aux pieds.

(1) Cf. Charles de la Roncière, *Histoire de la marine française*, t. III, pp. 307 et seq.; Bib. Nat., ms. nouv. acq. fr., 9388, f. 108 v., 114, 120 et seq. ; André Thevet, *Cosmographie* et *le Grand Insulaire*.

« En un jour, il en fist pendre six, encores qu'ils fussent de ses favoris. »

En cours de route, on avait déjà pu apprécier sa manière forte. Parmi la « bonne compagnie de gentilshommes, d'artisans et de femmes» qu'il emmenait, se trouvait une de ses proches parentes nommée Marguerite, « laquelle il respectoit fort, et luy declaroit toutes ses affaires, comme estant de son sang». Elle était accompagnée d'une vieille servante normande, Damienne, âgée de soixante ans, « fort accorte maquerelle », laquelle favorisa les entreprises d'un jeune gentilhomme, dont le nom ne nous a pas été conservé, et qui s'était engagé dans l'expédition « plus pour l'amour de la dite damoiselle que pour le service du Roy ou respect du capitaine ».

Cette Damienne remplit son office ; les deux jeunes gens, une fois en mer, « jouèrent si bien leur roullet ensemble qu'ils passèrent plus avant que promesses ou vaines paroles ». Mais la vieille « maquignonne » eut beau faire sentinelle « tandis que les amoureux estoient en leurs affaires », elle ne put prévenir les indiscrétions. Roberval, informé, dissimula son courroux. Il se contenta de séparer les amoureux en les plaçant sur des navires différents.

Le 8 juin, il mouilla à Terre-Neuve, où Jacques Cartier ne tarda pas à le rejoindre. Pendant cette escale, Marguerite et son amant, « descendus qu'ils furent en terre ferme, se caressèrent plus que devant ». Le vice-roi résolut de châtier exemplairement ce scandale. Il ne voulait pas, « craignant Dieu et crevant de despit »,se souiller les mains du sang de sa parente : voici comme il procéda.

Par 342 degrés de longitude et 58 de latitude, il mouilla dans une petite anse, à la côte d'une île inhabitée. Il y débarqua quatre arquebuses, des munitions et quelques vivres, et aussi sa parente et la vieille servante Damienne. A cette vue, le jeune gentilhomme, cause du terrible châtiment infligé à Marguerite de Roberval, craignant qu'il lui en fût fait autant dans une autre île et ne voulant pas abandonner sa maîtresse, prit son arquebuse, un fusil, ses habits « et peu d'autres commodités, quelque muid de biscuit, cidre, linge, ferremens et plusieurs choses nécessaires pour leur service », et se fit conduire à terre. Les trois infortunés purent voir Roberval lever

l'ancre, et les hautes mâtures de ses navires diminuer et disparaître à l'horizon.

Selkirk fut, dit-on, le prototype de Robinson Crusoé : il y en eut d'autres, dont l'aventure est moins connue. L'usage de débarquer dans des îles désertes les gêneurs dont les capitaines de navires voulaient se débarrasser sans les faire périr de mort violente fut jadis assez répandu. Et cela non seulement dans les régions lointaines, mais même à côté de nous, dans les îlots des côtes de Bretagne, par exemple.

Marguerite de Roberval et ses compagnons, la mort dans l'âme, procédèrent à leur installation. Ils construisirent un abri de branches et de feuillages, le meublèrent de lits de mousse, et vécurent du produit de leur chasse et de la cueillette des fruits. Ils eurent grandement à se défendre contre les animaux féroces, et contre le froid. Le huitième mois de leur séjour dans l'île, le pauvre gentilhomme trépassa « de tristesse et de fascherie » de n'avoir encore été secouru d'aucun navire. La maîtresse et la servante durent se défendre elles-mêmes avec leurs arquebuses et l'épée du défunt contre les assauts des fauves. Marguerite de Roberval devint si adroite à ce jeu qu'en un jour il lui arriva de tuer trois ours, « dont l'un estoit aussy blanc qu'un œuf ». Peu après la mort de son ami, elle mit au monde un enfant ; les assauts des ours redoublèrent. La vieille Damienne, vers le seizième ou dix-septième mois, succomba à son tour, et bientôt l'enfant la suivit dans la tombe. Marguerite resta seule.

Deux ans et cinq mois après son abandon par le vice-roi, elle aperçut au large quelques navires : c'étaient des pêcheurs de basse Bretagne venus là en quête de morues. Elle alluma un grand feu pour signaler sa présence. Sachant l'île inhabitée, lui connaissant une mauvaise réputation de lieu hanté par les démons, ces pêcheurs n'osèrent tout d'abord se décider à atterrir. Ils s'y résolurent enfin.

Au moment de s'embarquer pour retourner en France, Marguerite de Roberval hésita : malgré la misère et la précarité de son existence dans l'île, elle eut un moment la tentation d'y rester et d'y mourir, auprès des tombes de son amant, de son enfant et de sa vieille servante, qu'elle ne pouvait quitter sans tristesse. Elle revint cependant, et se retira dans la petite ville de Nontron, en Périgord.

L'histoire fit un certain bruit en son temps, si bien qu'on la retrouve dans l'Heptaméron. Elle a fourni la matière de la soixante-septième nouvelle du recueil de la reine de Navarre. Mais, ici, le conte est devenu très moral, et semble retouché plutôt par la comtesse de Ségur que par Marguerite d'Angoulême : un des colons de Roberval ayant projeté de le livrer aux indigènes du Canada, sa trahison est découverte ; Roberval le condamne à mort, mais sa femme obtient pour lui grâce de la vie, à condition que tous deux soient débarqués dans une île déserte. Ils ont à s'y défendre contre des « lions », et c'est pour avoir bu des eaux malsaines que le mari enfle si bien qu'il en meurt. L'héroïne, rapatriée à La Rochelle, y est reçue « à grand honneur de toutes les dames, qui voluntiers luy baillèrent leurs filles pour aprendre à lire et escripre. Et à cest honneste mestier-là, gaingna le surplus de sa vie ».

La version véridique que nous avons analysée a pour auteur André Thévet, originaire d'Angoulême, grand voyageur, capucin et cosmographe du roi, personnage considérable en son temps, et en l'honneur de qui Joachim du Bellay rima une poésie. Thévet en tenait les détails de Marguerite de Roberval elle-même qu'il interviewa à Nontron, et aussi du sire de Roberval, qui lui déclara ce qu'il en savait, trois mois avant d'être assassiné, la nuit, près de Saint-Innocent, à Paris. Il consigna le tout à deux reprises, dans son *Grand Insulaire* et dans sa *Cosmographie*. Mais il a enjolivé le récit du fait-divers d'un certain nombre de renseignements qui méritent qu'on s'y arrête un instant.

L'île où fut débarquée Marguerite de Roberval s'appelait l'île des Démons. Ce n'est qu'après la mort de Roberval et pour la grande amitié qu'il lui portait de son vivant que Thévet la baptisa : île Roberval, alors que d'autres géographes, en souvenir du drame qui s'y déroula, l'appelèrent : île de la Demoiselle.

Et le cosmographe de François Ier nous apprend la raison de la dénomination primitive d'île des Démons. C'est qu'on y voyait en abondance des fantômes « de la remembrance de ceux qui ont esté tuez ou noyez par quelque adventure violente », si ressemblants, que les personnes qui ne sont point averties les croient vivants et leur donnent la main. Ces démons firent un « terrible tintamarre » à Marguerite de Ro-

berval, lorsqu'elle fut demeurée seule dans son île. Ils ne cessèrent de la poursuivre et de la harceler. Ses arquebuses, efficaces contre les ours, qu'elle « servoit si à propos de prunes », furent impuissantes à l'en débarrasser. Thévet s'appuie sur l'autorité du « sage » Salomon, sur celle d'Aristote, et sur les récits circonstanciés de Marguerite pour prouver l'existence de ces fantômes, que l'on rencontre fréquemment au flanc des montagnes et au creux des mines. Ces malins esprits essayèrent la nuit d'abattre la « logette » de l'exilée; ils poussaient de tels cris qu'on eût dit plus de cent mille hommes hurlant à la fois. Ils prenaient la forme d'animaux effroyables. Elle ne leur résista que parce qu'elle était bonne chrétienne; ses prières les faisaient évanouir. Du reste, ces démons ne s'en prennent guère qu'aux personnes isolées, et, plus on ira dans ces parages pour la chasse et pour la pêche, plus on les fera reculer. Il suffirait de peupler l'île pour les en chasser complètement. Rien n'est plus véritable et plus exact.

Ces histoires, André Thévet les racontait à « son grand et intime ami Jacques Cartier », lorsque le célèbre marin se fut retiré dans son manoir de Limoïlou, où maints personnages illustres vinrent le visiter et entendre le récit de ses aventures. Par malheur pour Thévet, tous ses auditeurs n'admirent pas ses dires comme parole d'évangile. Il s'en est plaint. « Je sçay bien, dit-il, que quelques folastres éventés après m'en avoir ouï faire le discours comme il est advenu, y ont augmenté des folies et mensonges, lesquelles ils ont insérées parmy leurs fables et histoires tragicques, desrobées de çà, de là. »

Le folastre éventé en question n'est autre que François Rabelais.

Rabelais fut un des visiteurs du manoir de Limoïlou. Il apprit de Jacques Cartier « les termes de la marine et du pilotage pour en chamarrer ses bouffonesques lucianismes et impies épicuréismes »; c'est la raison pourquoi M. A. Lefranc a pu identifier les navigations de Pantagruel avec celles de l'explorateur malouin.

Rabelais entendit par la même occasion André Thévet parler des démons qui assaillirent Marguerite de Roberval. Il demeura incrédule, et le laissa transparaître dans ses ouvrages. Aussi, après avoir lu le *Pantagruel*, Thévet s'indig-na-t-

il d'avoir été ridiculisé, à ce qu'il lui sembla ; lorsqu'à son tour il publia *le Grand Insulaire*, il éprouva le besoin de s'en expliquer, et de se justifier.

De tel récit que j'ay autrefois publié, il y a certains grabeleurs ignorants, acazanés à leur maison, conteurs d'histoires tragicques, qui ont faict leur profit, se lavant leur gorge des phantastiques apparitions qu'ils disent estre par moy supposées au dedans de cette isle.

D'autres, mettant toutes pièces en besogne, ont bien enflé la matière, tellement se sont avantagés qu'il y en a aucun d'eux qui pesle meslant les tintouins d'Islande avec les tracas de ceste isle désolée, ont distillé dans l'alambic de leur cervelle mal disposée certaines voix gelées dont ils font si très grand cas, qu'à lire les bayes qu'ils ont avancées, diroit-on, veu la dextérité d'esprit dont on tient qu'ils estoient habillés, qu'ils ont eux-mesmes virevolté parmi l'air pour digérer ces voix saugrenées dont ils présument repaistre les oreilles du lecteur.

Quant aux premiers, je les renvoyeray avec Aristote, lequel, au rapport de Jean Vien, a jugé les apparitions et existence des malins esprits et tels autres qui veulent révoquer en doute qu'il y ait des cacodémons.

Que s'ilz me dient qu'il n'y a aucune nécessité de croire, encores qu'il y ait des démons, qu'ils ravagent en cette isle, je les prieray, puisque sans le veoir ilz ne veulent croire, qu'il leur plaise de prendre la peine d'eux y acheminer en propre personne, ou commettre quelques personnes dignes, routinées en expérience, à ce bien entendues, suffisantes, capables, desquelles surtout ils se reffient pour faire la visite des lieux, et se mettre à l'épreuve des choses, attaques et efforts qui resveillent ordinairement ceux qui habitent en ces isles. Mais que pour cela je veuille permettre aux panurgiques gravelures de pantagruéliser en leur baragouin de ces voix gelées qu'ils font à crédit gringotter dans tuyaux glacés par ces phantastiques démons, je m'en garderay bien. Ains me tenant ferme et arresté au pilier de la vérité que j'ay apprise non point par un seul mais par plusieurs pilotes et nochiers, avec lesquels j'ay longtemps voiagé, diray à leur rapport que lorsqu'ils passoient par ceste coste, comme ils fussent agités d'une grosse tempeste, ils oyoient en l'air, comme sur la hune et mast de leurs vaisseaux, des voix d'hommes confuses, ressemblantes à un bourdonnement qu'on entend en une foire, marché, ou grande assemblée de peuple devisant. De là ces quintessentiaires ont forgé ces beaux petits lopins de voix gelées, à demy-gelées, et qui se fondoient entre leurs mains, lorsqu'ils les manioient.

Mais la falibourde est si grossière et espesse que j'ay moi-mesme

honte de leur trop effrontée impudence, et du temps qu'ilz ont misérablement perdu à tramer et tisser telles fadaises, qui seroit peu si aussy ils ne desroboient aux lecteurs plusieurs heures qu'ils emploient à lire telles niaiseries qui les peuvent autant rassasier comme s'ils avoient humé le vent.

Au reste, ceste isle est à 342° de longitude et 58° de latitude.

Suivant le conseil de Thévet avant la lettre, Rabelais « y était allé voir », mais non point comme le bon cosmographe l'entendait : il était mort lorsque *le Grand Insulaire* parut. Il ne pouvait plus faire amende honorable, ni reconnaître la vérité des faits avancés si assurément par l'historiographe de Marguerite de Roberval, et il laissait la controverse pendante devant la postérité.

Et voilà comme une simple histoire d'amour contribua à l'avancement des sciences géographiques, après avoir fourni à la reine de Navarre la matière d'un conte, et à un capucin cosmographe l'occasion de dire son fait à maître Alcofribas.

HENRI MALO.

le dos de sa mère : le petit enfant est innocent, il peut tout voir. Puis il revint auprès des initiés en le portant sur ses bras. Le petit, tout joyeux d'entendre et de voir tant de choses nouvelles, partait en clairs éclats de rire et se laissa faire de la meilleure grâce du monde. Il pénétra ainsi au milieu de la troupe et là, les jeunes gens, ôtant leurs masques, lui sourirent et quelques-uns le prirent dans leurs bras.

Cependant Gofana ne fut pas tué. Mais un des bergers partit en toute hâte pour le pays voisin, pour Thabina, et alla acheter une poule dans un village éloigné. Elle fut occise durant la nuit et son sang répandu sur les branches d'où le petit avait été exhumé plus mort que vif. Le lendemain, les femmes qui vinrent examiner les lieux virent les taches rouges et dirent :

— C'est vrai ! Les circoncis ne peuvent tomber. S'ils tombent, ils meurent !

Lorsque les masques furent rentrés au camp, le soir, Malao leur dit :

— L'Ecole de la circoncision est mûre. Dès aujourd'hui, vous avez le droit de boire de l'eau et vous allez vous préparer à rentrer dans vos foyers. Il ne reste plus que cinq jours.

Et, en effet, la veille de ce cinquième et dernier jour, les Hommes-Lions et le Grand-Médecin de la circoncision étaient réunis dans la Cour des mystères. Ils allaient préparer en secret la suprême et dernière purification, la purification par le feu.

Une partie de chasse fut organisée afin d'éloigner les circoncis pendant toute la journée. Les médecins ramassèrent alors tout ce qu'ils purent trouver des restes de leur opération symbolique, sur la place du Crocodile, entre les huit pierres. Le « Manyabé » en fit une poudre noire dont il enduisit la grande perche. Quand la troupe blanche revint le soir, le camp avait subi une grande transformation : les costumes des Mayiwayiwana, les nattes, tous les objets d'une certaine grandeur avaient été jetés pêle-mêle sur le toit des baraques. Le tas d'ordures où l'on jette chaque jour les miettes du repas avait été désinfecté, dispersé dans toutes les directions et recouvert de terre. Après le repas habituel du soir, on alla transpercer l'Eléphant comme de coutume. Une heure se passa. Les circoncis, fatigués par leur journée de chasse, montraient des signes de lassitude. Mais la danse continuait, les semelles de fer frappant le sol plus vigoureusement que jamais. Un des

jeunes garçons cessa de gesticuler, vaincu par la fatigue. Un coup de verge le réveilla.

— Allons ! pas de sommeil aujourd'hui. Vous ne dormirez pas de toute la nuit. Veillez ! C'est le dernier jour. Montrez votre vaillance jusqu'au matin.

« Eléphant, tais-toi ! Eléphant, tais-toi, disaient-ils, en brandissant leurs bâtons, menaçants. » Et les vieux et les bergers, profitant de la dernière occasion de frapper des dos nus impunément, chantaient à tue-tête leur sauvage mélopée : « La vache noire rue ! Elle donne des coups de pieds et renverse le bol de lait des babouins ! Gare, petit circoncis ! ne va pas dévoiler le Ngoma ! »

Puis, comme décidément les pauvres garçons n'en pouvaient plus, — il était près de minuit — Malao cria :

— Sur vos pieds ! Allez dans la Cour des formules !

Tous s'y rendirent et répétèrent longtemps les paroles accoutumées. Aucun effort intellectuel n'était plus nécessaire pour redire par cœur la leçon que trois mois de pratique journalière avaient gravée pour jamais dans leur mémoire. Machinalement, ils redisaient :

Manengouana, bentsha tirula, foula ngoma...

— Le sommeil, dit le père des circoncis, c'est un ennemi qu'il faut vaincre ! Son nom c'est le Lion, le Lion qui vient se poster derrière la termitière du village et qui guette les enfants pour s'emparer d'eux. Aujourd'hui, soyez des hommes et remportez la victoire sur le sommeil ! Retournez à l'Eléphant.

Encouragés par ces exhortations, sentant qu'il s'agissait d'une dernière épreuve, d'une suprême veillée d'armes, ils s'accroupirent de nouveau auprès des charbons, y chauffant leur hanche droite, et jouèrent avec un zèle nouveau leur puérile comédie.

Cependant le jour commençait à poindre. Une légère lueur paraissait là-bas à l'Est. Dans la plaine plongée dans l'ombre se dessinait plus clairement la silhouette du Kadjalera, la montagne en forme de Sphinx qui s'élève toute seule, avant-mont isolé du Drakensberg. Avec quelle impatience le soleil fut attendu, ce jour-là !

Il parut ! Car quelle que soit la longueur et l'obscurité de

nos nuits, il revient toujours, le soleil impassible. Alors tous les habitants de la Cour des mystères furent réunis, les circoncis placés au milieu, les bergers et les vieux les entourant de tous côtés.

— Attention! Vous aurez à courir droit devant vous jusqu'au petit bois au bord de l'étang et surtout que pas un de vous ne s'avise de regarder derrière soi. Si vous le faites, sachez que vos yeux seront transpercés par ce que vous verrez et que vous en perdrez la vue à tout jamais !

Et alors s'accomplit l'exode des circoncis hors des épreuves, vers la vie nouvelle.

Derrière eux, les médecins mirent le feu au camp de la circoncision. Une flamme s'éleva de la baraque des vieux, une autre de celle des circoncis et, dans cette conflagration, la perche moulagarou avec sa poudre symbolique brûla aussi. Tout le passé, l'enfance niaise, l'innocence bête, la faiblesse et l'ignorance du premier âge, tout cela était devenu la proie des flammes et, à travers le feu purificateur, le jeune garçon s'était évadé. Il entrait maintenant dans la virilité et la sagesse. Il devenait un homme.

Ainsi, sans rien regretter du passé misérable, sans regarder en arrière, les initiés arrivèrent au bois. Ils en firent le tour plusieurs fois en courant; puis les bergers les dirigèrent vers l'étang et les y firent entrer : « Lavez-vous, dirent-ils. Enlevez la chaux qui vous recouvre. » Durant trois mois, ils ne s'étaient pas baignés une seule fois. Aussi l'eau leur parut excessivement froide. Mais leurs surveillants entouraient le petit lac et les empêchaient d'en sortir. Ils tremblaient de froid, les petits.

— Sortez, leur dit-on enfin... et ils allèrent s'établir au bord du bois.

— Bien, dit Malao. Vous n'êtes plus des candidats à la virilité, vous êtes des hommes, maintenant! Venez qu'on vous fasse beaux, et ne regardez plus du côté du camp!

Leurs corps furent alors frottés avec de la vraie graisse — non plus celle de brebis... Leurs membres, luisants de la tête aux pieds, furent enduits de la belle terre d'ocre qu'on trouve sur le coteau voisin. Puis les vieux les tondirent au rasoir, de manière à enlever les cheveux à certains endroits seulement, sur deux ou trois lignes au-dessus des oreilles, sur les tempes. Un bout d'étoffe leur fut donné à chacun pour s'entourer

les reins et ils se regardèrent les uns les autres avec satisfaction. Ils étaient beaux, beaux de cette beauté qu'apprécient les noirs. Le régime de l'Ecole de la circoncision avait engraissé démesurément ceux qu'il n'avait pas tués et, vraiment, durant ces trois mois, ils avaient énormément changé.

La toilette terminée, Malao prononça son dernier grand discours :

— Vous êtes des hommes désormais, vous n'êtes plus des enfants. Soyez courageux! Quand le chef vous appellera aux armes, soyez prêts ; défendez-le. N'êtes-vous pas ses guerriers? C'est à vous aussi à faire son travail, à bâtir ses maisons, à couper ses perches. Apprenez aussi à bien vous conduire. Vous n'êtes plus des « choubourou ». Il n'est plus de votre dignité de voler du maïs dans les champs, ou de déterrer les patates des gens. De plus, sachez que, dès aujourd'hui, les chants que vous avez appris sont interdits pour quatre ans. On ne doit plus causer de tout cela. Le Ngoma est fermé. Les formules sont sacrées et doivent demeurer secrètes. Quiconque les révélerait à âme qui vive serait conduit au chef, la corde au cou, et étranglé pour qu'il ne puisse plus dire ce qui est interdit (lesi yilaka) !

Un bruit de voix se fit entendre : « Ha tsôô ! » Vite les circoncis se cachèrent dans le bois. C'étaient les femmes qui apportaient la nourriture du jour. On leur avait dit : « Allez déposer vos marmites près du bois. Ne grimpez plus au camp. » Les bergers reçurent de leurs mains les marmites pleines, mais sans ajouter un seul mot d'insulte. Le temps des propos licencieux avait passé. On était revenu à la morale ordinaire.

A leur immense satisfaction, les initiés mangèrent dans la marmite la polenta bien assaisonnée.

Et maintenant, disposés en file indienne, les jeunes gens se dirigèrent vers la capitale pour être réintégrés dans la vie civile. Un des vieux marchait en tête du cortège. Toutes les filles du pays les attendaient chez le chef. Il était tard déjà. L'entrée fut solennelle. D'un bout à l'autre de la place, depuis la porte du village, en passant sous l'immense figuier, jusqu'à la maison du chef, le sol était couvert de nattes ajoutées bout à bout qui faisaient une voie vraiment royale. Marchant très lentement, un long bâton crochu à leurs mains, le dos courbé vers la terre, cachant leur visage pour n'être pas reconnus,

les initiés, tout brillants d'ocre, mettaient leurs pieds l'un après l'autre sur la première natte. Ils imitaient la démarche du caméléon : repliant une jambe, l'étendant par saccades jusqu'à ce qu'elle fût parvenue à la natte, puis immédiatement repliant l'autre et accomplissant le même manège. Le cortège avançait très lentement et, tout le temps, les jeunes filles excessivement intéressées chantaient le refrain de Mayiwayiwana :

> Ils se dandinent, les petits circoncis; ils ont vidé le grenier de leur mère !

— Regarde, disait Saboulana à Fazana en montrant l'un des garçons, je crois bien que je le reconnais...

Et c'était une scène à voir, sur ces nattes jaunes resplendissantes, que ce défilé lent, solennel, silencieux, d'Hommes-Caméléons sous le grand arbre toujours vert. Les pieds des purifiés ne devaient plus être souillés par la poussière des chemins.

Ils allèrent dormir dans les huttes du chef, cette nuit-là ; l'homme appartient à la tribu avant d'appartenir à son propre village. Bien qu'ils fussent empilés les uns sur les autres, ils goûtèrent un repos bien mérité, car ils étaient harassés. D'ailleurs il fallait se préparer aux émotions de la fête du lendemain.

A l'aube, de partout, on afflua à la capitale, les femmes surtout. Bientôt, sous l'arbre au tronc jaune, toute la tribu était réunie. C'était une foule causante, bruyante, contente, les femmes accroupies à la périphérie, des colliers de perles au cou, de lourds bracelets de laiton aux chevilles et aux poignets. Beaucoup d'entre elles étaient ocrées et portaient un nourrisson sur leurs épaules, dans une peau d'antilope.

Les nattes furent étendues de nouveau pour la procession et bientôt le cortège des circoncis parut, descendant de la maison du chef sur la grande place. Quelques bergers étaient occupés à ramasser les nattes derrière afin de les replacer devant.

> Il se dandine, le petit circoncis,

chantaient les femmes en frappant des mains et en regardant toutes ces formes brunes, brillantes d'ocre, s'avançant lentement, courbées vers le sol, imitant le caméléon : des hommes

réfléchis et non plus des enfants. Et des exclamations s'élevaient de toutes parts, du sein de la masse grouillante des femmes et des enfants, chacun s'efforçant de découvrir qui son fils, qui son frère, qui son petit-fils.

Lorsque le cortège eut fait plusieurs fois le tour de la place, les hommes assis au pied du figuier s'écartèrent et, les nattes ayant été étalées en cet endroit, les circoncis vinrent s'y asseoir, la tête toujours penchée vers le sol. Ils attendaient, leurs bâtons crochus en main... Le moment psychologique était venu. Chaque mère, chaque sœur, chaque aïeule devait venir reconnaître son parent et apprendre de lui son nouveau nom en lui remettant un présent : de préférence quelques bracelets de crin entourés de fil de fer, très fin, comme les Malemba ont enseigné aux gens du pays à en fabriquer, ou bien un shelling ou tel autre objet précieux. Les hommes, faisant face aux initiés de l'autre côté de la place, prenaient un intérêt extrême à cette série de reconnaissances, car il arrive souvent que les femmes, trompées par l'embonpoint extraordinaire des circoncis, tombent à faux. Alors ce sont des explosions de rires et de moqueries.

Masiya et Fazana s'approchaient, un peu émues, se courbant très bas pour dévisager l'un après l'autre tous les garçons. Elles arrivèrent auprès de Zidji. Alors Masiya s'agenouilla devant lui, l'embrassa sur la joue et lui tendit deux bracelets. Il prit son bâton, le lui posa délicatement sur le dos et dit :

— Machâo !

Fazana vint ensuite et fit comme sa mère ; mais, en lui criant son nouveau nom, Zidji lui administra un bon coup de bâton et il ajouta :

— Ma sœur, prends garde de ne plus m'appeler jamais incirconcis.

Ce coup asséné, c'est la règle. Mais, pour les mères et les grand'mères, on l'adoucit en caresse. Alors toutes deux se retirèrent et se mirent à danser devant Zidji, à chanter ses louanges en disant :

Oh ! notre fils ! fils de grâce ! fils de grande famille !

Et elles émaillaient leur chant de cris particuliers, cris qu'on ne pousse que dans les grandes souffrances ou au sein de l'al-

légresse et qui se nomment les mékouloungouana. C'est une sorte de trémolo perçant produit au moyen de la langue qui, en se mouvant très rapidement d'une joue à l'autre, module le son de cette étrange façon. Et l'on voyait, tout autour du grand figuier, des mères, des vieilles grand'mères même danser ainsi, glorifier leur rejeton devenu homme et se laisser battre par lui !

Plus d'un, parmi les vieux surveillants, suivait curieusement des yeux la mère de Gofana. Celle-ci reconnut son fils, le baisa, s'agenouilla sans qu'il bougeât. Puis, comme elle lui tendait les bracelets, il sauta sur ses jambes, se mit à aboyer et voulut mordre l'auteur de ses jours en criant : « Nouambyana, fils du chien ! » Un rassemblement se produisit aussitôt. La mère effrayée n'osait pas danser et le glorifier comme les autres femmes en disant :

Fils de grâce ! Fils de grande famille !

Malao, qui se trouvait là, allongea une taloche à Gofana et lui dit :

— Tais-toi !

Il lui parlait vraiment comme à un chien. Comme d'autres hommes exprimaient leur étonnement à la conduite étrange de ce garçon, le père des circoncis leur dit :

— Il a voulu s'enfuir. C'est sa punition. Il n'est plus un homme; il est fou.

Plus loin, on voyait une autre femme circuler parmi les groupes, examiner tous les visages avec une expression d'intense découragement. Une lueur d'espoir brillait cependant encore dans ses yeux noirs qui avaient beaucoup pleuré. C'était la mère de Latane. Elle se berçait encore un peu de l'illusion qu'elle retrouverait son petit parmi ses camarades. Enfin Marema, son frère, vint lui dire :

— Va-t'en donc à la maison ! Ne vois-tu pas qu'il n'est pas là. Tu sais bien qu'il n'est plus !

Alors, la pauvre créature, toute défaillante, statue de la douleur, s'éloigna lentement par le sentier, la poitrine soulevée par des gémissements qu'elle n'osait laisser entendre. Puis, lorsqu'elle eut passé le ruisseau, le petit bois de térébinthes et fut arrivée dans les champs solitaires, s'étendant à perte de

vue, elle poussa des cris sauvages et déchirants. Nul écho n'y répondit. Nulle oreille ne les ouït...

Dans les marmites de fonte de la capitale, la viande cuisait. Et une odeur de réjouissance s'élevait de tous les feux et caressait toutes les narines. Dabouka avait tué un bœuf. Il y avait de quoi régaler tout le pays. Et quelques vieux, ayant accroché des morceaux de tripes en contre-bande, les faisaient frire sur des charbons avec une expression béate. On fit bombance pour célébrer le retour des initiés au milieu des leurs. Les cœurs étaient tout à la joie.

La fête continua durant les huit jours qui suivirent. Tous les grands villages, ceux des conseillers, ceux des parents du chef, se disputaient l'honneur de recevoir les nouveaux circoncis. Partout ils exécutaient sur des nattes propres la danse ou le défilé des caméléons. Et partout on les régalait de viande. Le soir, ils revenaient à la capitale, où leurs mères apportaient leur nourriture. Le matin, ils sortaient en troupe pour aller se laver et s'enduire d'une couche nouvelle d'ocre.

Quelques épreuves leur furent encore proposées durant cette dernière semaine, entre autres celle de la corde tendue à une hauteur considérable et par-dessus laquelle il faut sauter. Et si l'un d'eux n'y réussissait pas, l'un des vieux, tout vieux, leur disait : « Imbéciles ! Voyez comme on fait ! » Il prenait son élan, les deux compères tenant les bouts de la ficelle l'abaissaient soudain et, avec un petit saut, le vieillard dépassait la corde sans la toucher. Alors toute l'assemblée de rire, de rire !! Ou bien, c'était l'épreuve du lion. Deux individus à la forte poitrine et qui savaient imiter le roi des animaux à la perfection étaient envoyés des deux côtés d'une vallée. Lorsqu'un rugissement éclatait, toute la bande des initiés était expédiée à la recherche du lion. Mais, tandis qu'ils battaient les buissons, un autre rugissement partait de l'autre côté du ravin. Tous se précipitaient dans cette direction et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'ils revinssent exténués. Ou bien encore, c'était l'épreuve du « billon » dans l'étang. Quelques jours auparavant, les bergers avaient coupé le tronc d'un arbre nommé mousendjé et l'avaient jeté dans le petit lac formé par le Moudi. Or, les fibres de ce mousendjé ont la propriété de se gonfler dans l'eau et le tronc double sa taille et quadruple son poids. Il s'agissait de le sortir de l'étang. Quels efforts et quels rires !

Car ces dernières épreuves ne sont pas sérieuses, comme celles de la Cour des mystères !

Enfin le jour de la dernière cérémonie arriva. Après s'être promenée à sa guise par tout le pays, la troupe des circoncis fut convoquée un certain matin à la capitale, et, officiellement, l'ocre qui les recouvrait fut solennellement lavée. C'était fini. Malembé retourna chez Dabouka, Zidji chez Mankélou.

Lorsqu'il rentra au village de son père, Zidji avait la tête haute. Chacun s'empressa à sa rencontre et Fazana le contempla avec un regard de fierté. Lui sentait son cœur se gonfler d'orgueil dans sa poitrine. Il était un homme vraiment, et, devant lui, la vie s'ouvrait lumineuse et pleine de promesses. Certes il serait digne de son père, digne de son chef. Et, pour un instant, se rappelant l'Etoile du matin qu'il avait vue, cette certaine nuit, globe d'or suspendu au-dessus du Kadjaléra, il songea qu'elle avait dit vrai. Oui, le jour pointait et le soleil allait paraître pour lui. Mais, comme il s'avançait heureux vers le kraal afin d'examiner le troupeau et surtout les deux veaux nés durant son absence, il aperçut Ngomane, rieur comme d'habitude, un peu intimidé par ce grand frère qui avait tant grossi. Chez ce gamin incorrigible, la gouaillerie ne tarda pas à l'emporter sur la timidité et, avec sa grosse voix enrouée, il dit à Zidji :

— Hé ! Qu'as-tu donc mangé tout ce temps pour être devenu si gras ?

— Choubourou ! répondit Zidji avec une moue de dédain et en lui allongeant une tape avec son bâton.

H.-A. JUNOD.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Le règne de la police. — Espagne. — Observation de fourmis.

Il serait exagéré de dire que la commission d'enquête a inondé de lumière l'obscure affaire Rochette, mais elle a tout de même projeté quelques lueurs. On voit mieux maintenant, quoique pas encore bien nettement, le rôle de la police dans une affaire qui ne la concernait nullement. Il n'y a plus de doute qu'elle veuille se mêler de tout, et d'abord de choses qui sont le moins de son ressort, telles que les rapports des banquiers et de leurs clients, satisfaits les uns des autres. Le spectacle de la préfecture de police, d'un pouvoir public, qui bat la place de Paris pour découvrir des plaignants contre un homme dont personne ne se plaint, sauf ses concurrents, est tout à fait extraordinaire. Elle était sûre d'en trouver, car on ne résiste pas à la police qui peut vous faire tant de mal, ou tant de bien, mais on n'a pas encore expliqué pourquoi elle s'est employée à cette chasse. Les prétextes qu'elle a donnés sont d'une rare puérilité, sinon d'une rare maladresse, car, on l'a déjà relevé, de faire mettre en faillite une banque prospère c'est un singulier moyen de protéger ce qu'on appelle la petite épargne. Mais ne s'agissait-il pas plutôt de prévenir le développement d'une affaire qui ne pouvait prospérer qu'au détriment d'autres affaires ? Les Juifs, qui font la banque, et qui la font bien, ne sont pas éloignés d'en considérer le jeu comme une sorte de privilège appartenant par droit de tradition à leur clan. J'indique seulement ce côté de la question, tout en me rendant bien compte que les recherches n'y sont pas possibles, et d'ailleurs, sans nulle intention d'animosité (il faut prendre ses précautions, car il y a encore des antisémites assez farouches) ; ces querelles de coulisse me passionnent fort peu.

Savoir si M. Rochette était en règle avec la loi, ou s'il avait contrevenu à quelque texte, m'intéresse encore moins, car on trouve toujours, lorsqu'on veut perdre une société financière, un prétexte légal. Il y a tant de lois, et elles défendent ou commandent tant de choses ! Sa condamnation ne signifie rien ; ce n'est que l'opinion d'un juge, que l'opinion d'un autre juge peut contredire, et, plus loin, l'opinion publique. Peut-être que cela ne prouve autre chose que son isolement dans un monde où la solidarité cesse quand la chance a tourné. En tout cas, cela ne résoud pas la question, cela ne

dévoile pas le mystère de l'intervention de la police et cela ne le justifie pas.

Il est probable qu'on ne pourra retenir de l'enquête en cours que la notion, déjà évidente, de la toute-puissance de cette force occulte qui gouverne Paris. Après tout, c'est un gouvernement fort passable, qui abuse rarement de son pouvoir et qui même sait se rendre utile. Il continue d'être populaire, et ce qu'on pourra dire contre lui a juste la valeur de considérations philosophiques, c'est-à-dire de rien du tout. Il est le fait, et les mots ne peuvent rien contre un fait.

Espagne. — L'Espagne est tombée assez bas pour que la permission donnée aux cultes protestants de ne plus se cacher, tels des faux-monnayeurs, soit un prétexte aux récriminations d'une partie de la population. Certes, je goûte davantage une cathédrale qu'un temple calviniste, mais les hommes doivent être libres de récréer comme bon leur semble leurs âmes enfantines. Il s'agit aussi, non de mater les moines espagnols, ce qui serait un grand bienfait pour ce pays qu'ils stérilisent, mais de fermer la porte aux congrégations étrangères, et un si humble dessein est considéré comme un outrage à la religion. L'opinion des Espagnols est qu'un moine est une bénédiction, que plus elle en a plus une nation est heureuse. Déjà les Chartreux ont ruiné tout commerce libre à Tarragone, mais c'est pour la gloire de Dieu et les commerçants, de longtemps dressés, ne sont pas éloignés de s'en réjouir. J'ai lu quelque part que les communautés religieuses sont, en Espagne, exemptées de droits d'octroi et de divers autres impôts, ce qui explique que, partout où ils se mêlent du commerce, ils l'accaparent tout entier. Mais est-ce possible? Peut-on croire à une telle aberration fiscale, à une telle atteinte au sens commun? Mais l'Espagne a-t-elle le même sens commun que la France? Ces Ibères, restés fidèles à leurs dieux cruels, aiment à leur sacrifier tout, jusqu'à eux-mêmes, par l'intermédiaire des prêtres, presque aussi sacrés que la divinité dont ils participent étroitement. Quelle différence avec les races celtes ou latines qui veulent être plutôt obéies de leurs dieux qu'elles ne consentent à leur obéir. Le Celte délaisse l'idole qui ne fait plus de miracles et en façonne de nouvelles; le Latin châtie celle qui ne lui accorde pas la faveur exigée; l'Ibère, si fier avec ses pareils, accepte de son dieu et de son prêtre jusqu'au châtiment, jusqu'à l'outrage. Le christianisme a recouvert ces mœurs religieuses si différentes d'un voile qui ne les dissimule qu'en apparence. Les formes anciennes apparaissent encore assez nettement à qui se donne la peine de les scruter. Je ne crois pas que les quelques Espagnols libéraux réussissent dans leurs réformes, qui d'ailleurs sont insignifiantes. Le mouvement n'aura de l'importance que quand il sera dirigé par des Catalans, qui sont d'une race différente, peut-être plus rude, moins fine, mais beaucoup plus énergique.

Au reste, je ne désire guère, je l'avoue, une Espagne libérale, raisonnable et plate. Qu'elle reste autoritaire et catholique, mais pittoresque, ce sera un plus agréable tableau pour le spectateur désintéressé. Nous sommes bien à l'abri de la contagion, alors que nous importe? Craindrions-nous pour notre mentalité les idées du quatorzième siècle? Mais c'est le goût des Français de vouloir façonner le monde à leur image. Il leur semble que ce qui est différent d'eux-mêmes insulte la nature. Aimons, au contraire, la diversité.

Observation de fourmis. — Dans un jardin, un châssis, en cette saison découvert, formé de quatre murs de briques et empli de pots de fleurs et de boutures. Vers un des coins intérieurs des murs hauts de 40 à 50 centimètres, je remarque un petit tube de terre demi-circulaire agencé sur la paroi et un peu incliné. J'ignore de quel insecte ce tube extrêmement friable peut être l'œuvre; il semble pour le moment faire communiquer la fourmilière située à l'intérieur des murs et l'extérieur. Mais, chose curieuse, les fourmis qui en émergent vers le sommet du mur de briques disparaissent toutes dans une fente de la maçonnerie. On n'en voit aucune en dehors du châssis. Mais je néglige cela. Voici l'observation. Je détruis le tube, ou conduit, appliqué au mur, et les fourmis, tant montantes que descendantes, ne semblent pas s'apercevoir de la destruction. elles vont et viennent en suivant exactement la place du tube détruit et cela avec une rapidité extrême. Ce couloir inexistant coutinue d'exister pour elles; comme avant elles disparaissent au bout du tube qui n'est plus, dans la fente du mur, entre deux briques, ou bien elles émergent de cette fente pour rentrer à la fourmilière, en suivant strictement la trace de l'ancienne galerie. J'ai cru observer que celles qui descendaient marchaient beaucoup plus vite que celles qui montaient, mais ce n'est sans doute qu'une illusion. L'important, c'est que, existant ou détruit, le tube était le chemin strict des fourmis, à l'aller et au retour. Peut-il être une construction des fourmis? C'étaient des noires ou des noires cendrées. Ma brève observation a été interrompue par la pluie, et je n'ai pu la reprendre. Ce qui m'avait le plus intrigué, c'était la galerie, dont le diamètre pouvait avoir quinze millimètres. Je n'en ai jamais vu de pareille. Il est vrai que je ne suis qu'un observateur bien intermittent.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Louis Dumur : *Le Centenaire de Jean-Jacques*, Mercure de France, 3. 50. — Jeanne Broussan-Gaubert : *L'Amour jardinier*, Sansot, 3 fr. — André Lichtenberger : *Le Petit Roi*, Plon, 3. 50. — Max Daireaux : *Les Premières amours d'un inutile*, Calmann-Lévy, 3, 50.— Camille Audigier : *Pour la terre*, Fasquelle, 3,50. — Maurice Leblanc : *813*, Pierre Lafitte, 3. 50. — René Milan : *La Mère et la Maîtresse*, Plon, 3. 50. — André Doderet : *Le Triomphe d'Armide*, Fasquelle, 3. 50.

— Jean Variot : *La très véridique histoire de deux gredins*,, chez Delesalle, 3. 50. — Robert de Treman : *La Toute resplendissante*, Grasset, 3. 50. — André Fergan : *L'Ascète*, Grasset, 3. 50. — Henry Buteau : *Ciel de caresse*, A. Fayard, 1. 25. — Jean Samson : *La Traite du cœur*, Flammarion, 3. 50. — Lucien Alphonse Daudet : *Le Prince des cravates*, Flammarion, 3. 50.— Georges Price : *La Rançon du sommeil*, Flammarion, 3. 50. — Madeleine Gérald : *L'Educatrice*, Messein, 3. 50. — Charles Quinel : *Enlève-moi, chéri !* Nilsson, 3. 50.

Le Centenaire de Jean-Jacques, par Louis Dumur. Le sens du comique se perd de plus en plus dans la littérature française. Les choses drôles sont généralement navrantes. Depuis longtemps on nous fait rire en nous chatouillant la plante des pieds jusqu'à ce que mort s'en suive. Le cosmopolitisme nous a doués d'un genre de plaisanterie macabre qui s'appellerait l'humour anglais si nous étions en Angleterre, mais comme nous continuons à rester chez nous, puisque c'est chez nous que se font toutes les réputations, ça ne conserve pas le sang-froid des outre-Manche et c'est surtout d'une grossièreté révoltante que les Anglais ne supporteraient point. En France, dès qu'on veut rire, on parle un argot convenu, fabriqué de chic avec les débris des halles et des lieux communs de salon et on jure beaucoup, on jure comme plusieurs charretiers. Tout ce qui est bien crapuleux doit être amusant, ce qui est généralement le contraire. Il y a cinq ou six auteurs gais dont l'éloge n'est plus à faire et qui me font toujours l'effet de porter le diable en son caveau de famille. Ils ont des trouvailles, car on ne remue jamais les idées des autres sans en découvrir une qui vous soit propre, seulement il faut avoir très bien dîné pour arriver à rire de bon cœur devant certaines inepties. Les auteurs gais du jour ont besoin, je crois, de la complicité des alcools pour que les ventres se déboutonnent. Or, ce n'est pas la faute des auteurs gais, c'est la faute de l'humour d'Angleterre qui nous va aussi mal que les modes du même pays. Nous avons les dents moins longues que les citoyens des brouillards de la Tamise, et il nous faut peut-être pour les montrer mâcher des substances plus légères que le rosbeef sanglant de leurs farces.

Voici un livre gai, très amusant, d'un comique délicieux et qui garde, malgré sa malice, sa terrible malice, une fraîcheur de ton, une saveur de jeunesse tout à fait exquise. Depuis *le Coco de génie*, *les Trois demoiselles du Père Maire*, Louis Dumur semble avoir découvert le secret de la douce ironie, de l'éclat de rire à la fois sincère et vraiment possible. *Le Centenaire de Jean-Jacques* est une satire si parfaitement réussie qu'on ne s'aperçoit de la satire que lorsqu'on a vécu le petit roman avec l'auteur qui l'a *certainement un peu* vécu lui-même. Un grand homme est-il forcément un honnête homme et les mœurs mauvaises d'un Monsieur entament-elles sa bonne réputation de personnage de génie ? Toute la question est là et rien n'est plus divertissant que de voir ces pauvres collégiens pas-

ser par toutes les alternatives de leur admiration de commande. Ils ont tous, tel Pipesco, une opinion personnelle qui est celle de leur voisin et avec leur bon sens de gamins ils se débrouillent comme ils peuvent dans des écritures *tout aussi dégoûtantes que celles de la Bible !* La réception de Poilud chez *les corrupteurs*, où il exécute le pas de *l'ours de Berne*, est un vrai régal, un morceau de choix où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de l'art du metteur en scène ou du préposé aux décors gastronomiques, le dessinateur Wendt. Poilud invité par Mlle Latronche-Pupigny est un médaillon d'une grâce irrésistible. C'est 1830 et cependant moderne. Si je ne craignais d'alourdir la ravissante vignette, j'oserais dire que c'est éternel. Oui, Louis Dumur semble avoir enfin retrouvé le secret d'un art bien français, celui de l'ironie délicate et de la gaîté, de la gaîté franche, qui est l'une des meilleures formes de la perpétuelle jeunesse humaine. (Et dire qu'il est un Monsieur si sérieux, d'apparence si gravement, si correctement diplomatique !)

L'Amour jardinier, par Jeanne Broussan-Gaubert. Encore une ! Celle-ci est toute nouvelle née ; un peu comme ces enfants de fées dont elle parle dans la légende de son *Amour jardinier*, elle fut bien sûr trouvée dans une fleur de volubilis, une corolle capricieusement teintée des nuances de l'arc en ciel ! Une quoi ? Mais une femme de lettres donc ! Et une jolie, toute mignonne, « l'air d'un page mutin », a dit quelqu'un qui s'y connaît, blonde comme un rayon de soleil sur un rayon de miel, mettons un rayon de lune de miel, si vous préférez. Et elle raconte gentiment, avec le sourire de coin du bébé qui sait très bien qu'on lui pardonnera certaines audaces pour l'amour de son accent d'oiseau naturellement chanteur. Aimez-vous les légendes, les contes de fées ? Moi je les redoute parce que c'est toujours prétentieux et trop truqué lorsqu'il s'agit d'amuser les vieux enfants de lettres. Eh bien, cet amour jardinier est de la bonne école. Il a lu les maîtres et en a retenu juste ce qu'il fallait pour bien placer sa phrase et la rendre claire sous la souplesse de l'écharpe mondaine. Cet amour est un amour, bien campé, à la pose mi-polissonne mi-naïve, et il faut apprécier la pointe fine de ses flèches. Il touche juste s'il pique avec effronterie. Toutes nos félicitations à sa jeune mère !... d'ailleurs mieux élevée que lui.

Le Petit roi, par André Lichtenberger. Œuvre difficile que de relater les débuts enfantins d'une royauté. Toute l'hérédité tragique d'une lignée de despotes tombant sur une seule tête frêle qu'un corps maladif peut déjà à peine supporter, une tête qui a l'effroi de la couronne trop large et qui s'efforce pourtant de gagner en dignité apparente ce qu'il ne peut guère espérer acquérir en forces physiques. Il y a là de belles pages et des mots héroïques dans leur simplicité douloureuse. La bombe détruisant tout le cortège royal pour ne lais-

ser intact que ce pauvre gamin de prince. L'entrevue du petit roi avec son assassin, plus tard ses jeux avec Lillie Warde, tout est traité sobrement, sans le convenu décoratif trop développé. L'auteur s'est occupé surtout du rapport que pouvait avoir une psychologie d'enfant avec un milieu politique et il en a tiré d'excellents tableaux des gestes vivants et de nobles reflexions philosophiques.

Les Premières amours d'un inutile, par Max Daireau. Une initiation à la vie mondaine de notre temps qui est extrêmement plus compliquée que celle de jadis, car jadis on ne demandait pas aux mondains d'être aussi des intellectuels. Aujourd'hui un oisif doit connaître les principaux chefs-d'œuvre des Musées et de la littérature, un inutile va partout où il est utile de se faire entendre comme personnage instruit des mille et une nouvelles phases du snobisme. Il convient également pour un mondain de la nouvelle école de ne pas aimer selon son penchant, mais de choisir le genre de femme capable de vous mettre en relief ou de vous donner... une patine d'objet d'art ! Casteldor et Plantamour sont deux chevaliers de l'intelligence comme on serait chevalier d'industrie ! Ils sont d'ailleurs fort spirituels, honnêtes dans le sens poli du mot et ils font le plus grand honneur à l'auteur... de leurs jours. Tout ce qui atteint la bonne grâce d'un art n'est jamais inutile.

Pour la terre, par Camille Audigier. Il est rare de rencontrer des paysans assez épris de leur sol pour repousser un gendre ingénieur, pas pauvre et qui ne leur demande que leur fille. Cette sorte d'aristocratie de la charrue ne résiste guère, comme toutes les aristocraties, aux avances des citadins possédant quelques écus récoltés dans les usines ou ailleurs. Le drame de ce roman est intéressant et bien mené. Mais je ferai ce petit reproche à l'auteur d'user de la conversation de ses héros pour leur confier toute l'exposition de la pièce. Ce défaut est surtout à remarquer dans le premier chapitre pendant le dialogue des deux fiancés. Quant à la grande criminelle, celle qui fait tuer, la Fanchon ; elle est sûrement plus sympathique, malgré sa rudesse, que son ivrogne de mari, sa victime.

813, par Maurice Leblanc. Nouvelle aventure d'Arsène Lupin. D'une ingéniosité de casse-tête... policier, ces aventures stupéfiantes nous montrent comment du simple métier de cambrioleur on peut en arriver à toutes les plus hautes situations sociales. Ne désespérons pas de nous voir restituer l'Alsace et la Lorraine par le sympathique personnage au tome trois de son histoire !... Mais ce n'est tout de même pas écrit pour le roi de Prusse !

La Mère et la Maîtresse, par René Milan. Duel terrible entre deux femmes qui se disputent les fameux liens de la chair. Elles ont raison toutes les deux, naturellement. Il s'agit encore d'une dame aux camélias qu'un bon jeune homme de savant désire élever

à la hauteur d'une expérience de laboratoire. La mère l'emporte et empêche son fils d'épouser... son microbe, et cela vaut peut-être mieux, bien qu'au seul point de vue scientifique cela n'ait aucune importance.

Le Triomphe d'Armide, par André Doderet. Jolie fiction à la fois romantique et moderne où l'on voit des palais enchantés, des lacs italiens miroirs de toutes les grâces, des rois en exil, des reines familières, des conspirateurs anarchistes, du poison, des poignards, aussi des pressentiments qui se réalisent. Pour ne pas trahir son ami et livrer son hôtel, le pauvre Daniel Aubry doit payer de sa personne. Il meurt victime de sa fidèle courtoisie, mais il a la suprême joie de contribuer au triomphe de l'art sur les bas intérêts.

Deux gredins, par Jean Variot. Cela pourrait aussi bien se passer de nos jours. Ces deux gredins, tout le monde peut les avoir vus. Il y en a un que ses aventures de forban ont même conduit aux honneurs de l'Académie française. (Comme il sont 40, — il est difficile de chercher.) Pourquoi diable l'auteur n'a-t-il pas osé raconter ça en style de notre siècle ?

La Route resplendissante, par Robert de Tréman. Un peu halluciné, ce héros qui rêve tout éveillé et qui s'attend à trouver la femme idéale dans toutes les créatures qu'il rencontre. La route resplendissante serait de suivre la voix de l'Harmonie, de la Poésie universelle, mais elle mène si haut qu'on ne rencontre plus que sa propre dalle funéraire.

L'Ascète, par André Fergan. Se retirer du monde, chercher l'oubli dans une île déserte où on ne découvre que l'amitié d'un pauvre gardien de phare, n'est peut-être pas à la portée d'un caractère vulgaire. Seulement la solitude engendre presque toujours la folie et je ne suis pas étonné de constater que le héros réinvente Dieu pour sa plus grande satisfaction. Il y a d'ailleurs de belles maximes au courant de ce journal d'un Robinson de la philosophie.

Ciel de caresses, par Henry Buteau. Oh ! que je vous plains, jolies femmes turques (qui devriez être plus fortes), de voir en un vieil homme de lettres occidental le don Juan par excellence ! Alors qu'il est de délicieux éphèbes dans tous les ruisseaux de l'ancienne Byzance, pourquoi ce malsain caprice pour un Monsieur de 40 ans prétentieux et fatigué ! Il se fait des lignes avec votre pauvre amour de naïve créature surtout éprise de l'article de bazar parisien. Enfin, heureusement que ce ciel de caresses est un ciel de carton. Que de phrases pour nous apprendre tout ce que Loti nous a déjà dit avec plus de nuances, sinon moins de fatuité.

La Traite du cœur, par Jean Samson. Jeune oie blanche égorgée sur l'autel de la famille. Il est étrange de constater que ce sont toujours celles à qui l'on demande des choses absurdes qui obéissent le

plus facilement. Tout finit le mieux du monde par la mort subite du mari indigne.

Le Prince des cravates, par Lucien Alphonse Daudet. Il y a dans ce volume, outre l'histoire mondaine du prince en question, un bellâtre trop fier de ses avantages, l'étude très fouillée et vraiment saisissante de réalité d'une vieille maîtresse de piano, Mlle Brisacier, laquelle est d'autant plus à plaindre qu'elle a des défauts fort désagréables et qu'elle finit par en mourir.

Le Rançon du sommeil, par Georges Price. Curieuse jonglerie scientifique. Si les calculs ardus font tous les frais de cette histoire, on peut cependant dire à son sujet que rien n'est moins ennuyeux qu'un chiffre.

L'Educatrice, par Madeleine Gérald. Où il est conseillé à une jeune femme fort honnête de devenir la maîtresse de son mari, mais du fait même qu'on est obligé d'enseigner le métier d'amour à une jeune personne, on peut affirmer qu'elle n'arrivera jamais à rien : on peut devenir cuisinière, mais on naît rôtisseuse...

Enlève-moi, chéri ! par Charles Quinel. Pas toujours très léger, malgré de jolis efforts, mais quelquefois furieusement inconvenant. Moi j'aime la simplicité du *Roupoil et Mèche faisant du Motocycle.*

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Maurice de Guérin, d'après des documents inédits, par Abel Lefranc, 1 vol. in-8, 5 fr., Champion. — Amédée Boyer : *La Littérature et les Arts contemporains*, 1 vol. in-18, 3.50, Albert Méricant. — Paul Lafond : *L'Aube romantique. Jules de Rességuier et ses amis*, 1 vol. in-18, 3.50, « Mercure de France ». — Marius Boisson : *L'Ame sceptique*, 1 vol. in-12, Edition libre. — Jean d'Albrey : *L'Orthographe et l'Etymologie*, 1 vol. in-18, 3.50, Sansot.

Maurice de Guérin. Voici, d'après de très curieux documents inédits, le premier ouvrage de biographie critique consacré à l'auteur du *Centaure :* nous le devons à M. Abel Lefranc, le savant et distingué professeur de langue et littérature françaises modernes au Collège de France. M. Lefranc a composé son étude selon les meilleures méthodes de la critique historique, sans omettre de faire valoir tous les documents qui pouvaient éclairer la psychologie si nuancée de Maurice de Guérin, dont on célébrera le centenaire dans quelques jours. A ce propos M. Lefranc pense que le moment serait venu de « provoquer l'édification d'un monument auquel ne participeraient ni le marbre ni le bronze » : l'édition des Œuvres complètes de M. de Guérin. Des pages précieuses restent encore inédites ; mais, comme l'écrit M. Lefranc : puisse ce volume contribuer à préparer et à imposer cette édition, dont le savant critique a indiqué toutes les sources.

Déjà, grâce à ses recherches, M. Lefranc a pu écrire, sans lacu-

nes, la vie de Maurice de Guérin, mois par mois, semaine par semaine et presque jour par jour. On assiste au développement de cette intelligence si fine et si puissante, qui s'est éteinte à l'heure où elle allait enfin briller merveilleusement. Guérin, à cause sans doute de la délicatesse de sa santé, fut un perpétuel inquiet, un perpétuel tourmenté : il doutait de lui, et de son génie; pourtant les idées, les images, les sentiments, les sensations le grisaient jusqu'au vertige, et il ne trouvait le calme intérieur que par l'art, par le rythme des belles phrases. Il est l'exemple le plus typique du littérateur sincère qui est pour lui-même un spectacle : Maurice de Guérin s'est tellement regardé vivre intérieurement que sa biographie est surtout une étude de psychologie. C'est ce qu'a très bien montré M. Lefranc.

Dans une lettre inédite, Guérin écrivait à sa sœur Eugénie :

Mes troubles et mes souffrances sont dans ma tête : toute ma vie est là. Si le calme parvient à s'y établir, je serai l'homme du monde le plus tranquille et le plus monotone.

Pourtant M. Lefranc nous apporte la révélation d'une grande passion dans la vie de Maurice, mais, dans cet amour, ce fut surtout, semble-t-il, son cerveau qui s'enflamma : il écrivit à son amie des lettres très belles, que l'on peut lire dans ce volume.

Bien peu de temps s'est passé depuis certain soir dans le salon de X..., et j'ai pu comprendre autant que nous le pouvons, nous autres hommes, quel bien c'est que la tendresse d'une femme. Je me perds quand je songe combien la durée de l'absence est longue à se consumer ; mais chaque minute étant vivifiée par un souvenir, les heures passeront plus légères, si cette expression peut s'appliquer à ce qui ne laissera pas de m'écraser encore. Hélas ! en ce moment, je fais espérance de tout, je me rattache à tout comme un homme qui tombe ou qui se noie...

A côté de ces lettres, il existe de nombreuses poésies inédites de Maurice de Guérin. M. Lefranc nous en donne quelques-unes, et se demande si la publication des poésies complètes est désirable. Barbey d'Aurevilly disait : « Les vers de Guérin ne sont que des ébauches, c'est sa prose qui est sa poésie achevée », et Sainte-Beuve écrivait : « Pour les vers, il cherche, il se souvient, il est moins maître. Aucune pièce ne me paraît achevée. Les meilleures ont des parties faibles, trop naïves, qui sentent l'enfant et le lait. » Mais M. Lefranc observe que l'évolution récente de la poésie française a été plutôt favorable à certains vers de Maurice. Voici un court fragment d'une poésie inédite :

Hier l'Automne, ainsi qu'un souvenir antique,
Répandait sa beauté grave et mélancolique
Sur la face du jour, votre voix m'appelant
Et moi de cœur et d'âme aussitôt vous suivant,

Nous tournâmes nos pas vers la côte sauvage
Qui devient chaque jour un sublime rivage,
Quand la mer est au bas, et que le roc pendant
Prête ses flancs aux coups de l'Océan grondant.
Or, nous allions suivant les contours de la côte,
Qui dresse quelquefois une crête assez haute
Pour découvrir la mer et dévoiler aux yeux
D'un immense horizon le champ prodigieux.
A l'heure où nous étions, comme un homme en ses rêves,
Le divin Océan avait quitté ses grèves
Et s'était retiré bien loin de nous, là-bas,
Car, sans monter bien haut nous ne le voyions pas.
Et sans doute il devait, se pliant en lui-même,
Agiter des pensers d'une grandeur extrême,
Car dans l'air en repos montait de ce côté
Un bruit perpétuel et plein de majesté...

Ce poème, où il y a des vers heureux, n'atteint certes pas la Beauté du *Centaure*. A propos du *Centaure*, M. Abel Lefranc nous donne le texte d'un poème en prose d'Alphonse Rabbe, portant le même titre, et qui a peut-être éveillé l'inspiration de Maurice de Guérin. Le poème de Rabbe nous montre un Centaure amoureux d'une femme, à l'heure où sa race va s'éteindre. Différente de celle de Guérin, l'idée est belle, mais son « exécution manque d'éclat ». M. Lefranc observe encore qu'une autre composition de Rabbe, *l'Adolescence*, contient peut-être le germe de *la Bacchante*, et il cite quelques passages que Guérin a pu méditer. Mais que l'on remarque que ce rapprochement n'enlève rien à la beauté et à l'originalité, uniques dans notre littérature, du *Centaure* et de *la Bacchante*. Cette méthode d'inspiration assimilerait Guérin à Chateaubriand.

§

M. Amédée Boyer, inquiet de constater que, depuis le Symbolisme et le Naturisme, aucun groupement littéraire ne s'est plus formé en France (car, n'est-ce pas, pense-t-il, on ne saurait accorder la moindre attention ni au futurisme de M. Marinetti, ni au néo-symbolisme de M. Jean Royère?) a interrogé les écrivains qui lui ont paru les plus intelligents sur les raisons de cette décadence. Il leur a demandé quel nouvel idéal proposer à l'humanité, souhaitant de ces « directeurs de la pensée contemporaine... les paroles d'encouragement et d'espérance qui donneraient à la jeune génération la confiance indispensable pour trouver sa voie et prendre son essor ». Sous ce titre : **la Littérature et les Arts contemporains**, M. A. Boyer publie le résultat de son enquête, qu'il est impossible de résumer, les réponses étant très diverses. Mais, d'abord, la méthode me semble mauvaise, lorsqu'on désire faire éclore une nouvelle école littéraire,

de demander conseil à ses aînés : il serait plus sage, selon toutes les traditions, de les combattre et de les injurier. Mais les jeunes littérateurs actuels sont pleins de respect et d'admiration pour les Maîtres de la génération précédente, dont ils ne sont en somme que les disciples. Et puis à quoi bon lutter contre le symbolisme et le naturisme, puisque ces écoles se sont dissoutes d'elles-mêmes? Il n'y a plus qu'un symboliste, M. Vielé-Griffin, et qu'un naturiste, M. de Bouhélier.

Interrogé sur ces graves questions, M. Jules Lemaître a répondu d'abord qu'il ne pensait pas que la littérature fût en décadence. Nous avons un grand poète, et plusieurs poètes excellents... Nous avons des critiques fort intelligents, et je vois même parmi eux une très forte tête... M. Lemaître parle en état de parfaite lucidité, mais quel est ce grand poète, et cette forte tête?

Mme Juliette Adam, elle, n'a aucune hésitation : la littérature et tous les arts actuels sont en décadence. Hormis Jean Richepin, un très grand poète, elle n'en voit aucun d'intéressant. La raison de cette déchéance, c'est que la religion décline, et nous ne retrouverons notre équilibre moral que lorsque nous aurons reconquis l'Alsace et la Lorraine. La béatification de Jeanne d'Arc va peut-être régénérer la littérature et les arts. Espérons.

M. Amédée Boyer, rempli d'effroi, pose encore cette question : Si cet état de choses dans la politique et les mœurs persistait, ce serait donc la fin inéluctable de l'art?

— Ce n'est pas douteux, a répondu Mme Adam.

M. Maurice Barrès constate un réveil magnifique des passions et des énergies, et il salue avec enthousiasme les générations qui se lèvent. Mais voici M. Doumic : « Rien n'empêcherait, dit-il, que notre époque n'ait sa littérature! » Pour M. Doumic il n'y a point de littérature actuelle : elle subit une crise... de catalepsie sans doute. Heureusement qu'il y a les grands aînés, les Bazin, etc. Mais cet état de choses ne saurait durer, et M. Doumic termine son discours par cette sottise :

— La France, vous le savez bien, ne mourra jamais.

M. Brieux, qui croit que l'humanité va toujours vers un mieux, seulement que ce progrès s'effectue par ondulations (?), parle du romantisme et du naturalisme, qui furent des manifestations artistiques sérieuses. On lui souffle qu'il y eut aussi le mouvement symboliste. « Je ne m'en suis pas aperçu », répond-il. Ça se voit, monsieur Brieux, à votre pauvre littérature de primaire !

On remarquera que la plupart des écrivains interrogés dans cette enquête : René Doumic, Melchior de Vogüé, Brieux, Haraucourt, Daniel Lesueur, Emile Bergerat, etc., n'existent que d'une façon my-

thique, aux yeux des jeunes. Ce qu'ils pensent des tendances de la jeune littérature n'a vraiment aucune espèce d'importance.

§

M. Paul Lafond intitule **l'Aube romantique**, un recueil de correspondances de Chateaubriand, Emile Deschamps, V. Hugo, Lamartine, Sainte-Beuve, Vigny, etc., adressées à Jules de Rességuier. Cet ouvrage s'ouvre par une étude sur Jules de Rességuier, qui fut un poète sans grand éclat, mais d'une grande finesse d'idée et d'expression. Il eut, sur ceux qui devaient devenir les Grands Maîtres du Romantisme une influence discrète, mais certaine. On peut même dire qu'il fut en quelque sorte leur précurseur. C'est d'ailleurs autour de lui que se groupèrent les jeunes poètes, et on peut voir par la correspondance qu'il échangea avec V. Hugo, Lamartine et Vigny quelle estime ces écrivains avaient pour lui. Après avoir cité quelques vers de ce poète oublié, M. Paul Lafond écrit : « Nous pourrions parler beaucoup plus longuement de Jules de Rességuier, citer bien d'autres vers de lui... » C'est peut-être dommage qu'il ne l'ait pas fait, et qu'il se soit contenté de publier ces lettres, sans en tirer l'étude que le titre *l'Aube romantique* nous permettait d'espérer.

§

M. Marius Boisson a voulu faire un volume tout de suite rare, et son édition n'est destinée, cela se lit sur la couverture, qu'à « quelques amis et certains écrivains privilégiés ». **L'Ame sceptique** est dédié *A Ceux qui Pensent et Souffrent de Penser*, ce qui est tout à fait ridicule. Mais M. Marius Boisson a-t-il souffert tant que cela en pensant qu« 'il n'y a que l'idée d'un Dieu qui puisse assainir et grandir l'âme humaine », et quel scepticisme y a-t-il dans cette exclamation qui suit : « Incrédules, contemplez le ciel ! » Il est beaucoup parlé de l'amour et des femmes dans ce volume, mais avec une vulgarité d'images et d'expressions que l'auteur doit prendre pour du cynisme. Cependant M. Boisson,en une série de notes,s'enorgueillit de s'être rencontré, dans ses pensées et aphorismes, avec les plus grands esprits. Ainsi, il a découvert dans la Correspondance de Balzac des lignes qui se sont trouvées presque textuellement sous sa plume : « Un port de lettre, un omnibus sont des dépenses que je ne puis me permettre ». Du reste, « son adolescence eut beaucoup de ressemblance avec celle du père de *la Comédie Humaine* ».Plus loin, il s'est rencontré avec Byron, avec Gœthe, Pascal, etc... Très jeune encore M. Boisson eut cette géniale pensée que tout dans la vie tenait à trois C. et à trois S.

Les trois C : Cerveau, Cœur, C..
Les trois S : Sueur, Sperme, Sang.

C'est toute une philosophie.

M. Marius Boisson nous parle beaucoup de lui-même, mais qu'on ne le lui reproche pas, on sait que les *Mémoires* et les *Souvenirs* « sont de vrais régals ».

§

A signaler **l'Orthographe et l'Etymologie**, par M. Jean d'Albrey, où l'auteur expose qu'il ne faut pas être dupe de l'idée de tradition chère à M. Beaunier, et qu'il faut accepter certaines réformes orthographiques : nous devons laisser à nos descendants une orthographe plus simple, plus régulière, « émondée d'une partie de ses tares ».

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Fernand Hayem : *Le Maréchal d'Ancre et Léonora Galigaï*. Avec une Notice biographique par Albert Lefranc. Plon-Nourrit, 7 fr. 50. — Louis Batiffol : *Le Roi Louis XIII à vingt ans*. Calmann-Lévy, 7 fr. 50. — Cardinal de Retz : *Les plus belles pages*, recueillies par Charles Verrier, avec une Notice du même. « Mercure de France », 3 fr. 50.

Le Maréchal d'Ancre et Léonora Galigaï, par Fernand Hayem. — Le soir du meurtre de Concini, sa femme, Léonora Galigaï, maréchale d'Ancre, pensait qu'elle allait simplement être reconduite à la frontière. Elle alla à la Bastille, puis à la Conciergerie, puis à l'échafaud de la place de Grève. Les curieuses pièces de ce Procès, qui fut un crime judiciaire, car l'imputation absolument fausse de sorcellerie (voir le chapitre sur la maladie de Léonora Galigaï) le rendit seule possible, sont données intégralement à la fin de l'ouvrage, — lequel contient la révision d'un autre procès, celui du maréchal d'Ancre.

Non qu'il soit possible de faire de Concini autre chose que l'aventurier qu'il fut, mais de cet aventurier célèbre le caractère et l'existence ne furent « ni si noirs ni si criminels » qu'on l'a dit. Telle est du moins la conclusion à laquelle est arrivé M. Fernand Hayem (dont il faut regretter la mort prématurée). Bien étudiée, la vie de Concini montre effectivement, tout au moins, comment les choses qui paraissent les plus énormes (telle l'extraordinaire fortune en France de cet étranger, sans nom, sans réel mérite) et qui peuvent le mieux donner lieu, de la part de l'envie, de la haine, de la part aussi d'une certaine catégorie candide de gens de bien, à des suppositions fantastiques et ténébreuses, sont souvent, en elles-mêmes, simples, et arrivées pour des raisons simples. Comme certaines de ces « suppositions », et les plus truculentes, étaient, depuis Sully commenté par Michelet, passées dans l'Histoire, — telle la prétendue connivence de Concini dans le meurtre de Henri IV, telle encore la fable de ses amours

avec Marie de Médicis, de sa paternité en ce qui concerne Louis XIII, ou Gaston d'Orléans, excellente occasion « d'expliquer » dix ans et plus d'histoire de France, etc., — il faut être reconnaissant envers la mémoire de feu M. Hayem, qui a ruiné définitivement ces légendes, et de plus nous a laissé l'œuvre d'art qu'est ce livre d'histoire.

Ces « raisons simples », comme nous disons, de la fortune prodigieuse de Concini, du hère florentin arrivé en France « dans les bagages » de Marie de Médicis et devenu le maître du Royaume pendant la plus pitoyable des Régences, sont ici lumineusement déduites, grâce à une patiente étude des faits et à une psychologie sûre, toute positive.

Il semble cependant que le caractère de Concini n'ait pas été complètement expliqué. M. Hayem a bien montré toute cette griserie de fortune, avec les faits qui ont pu la provoquer et l'entretenir (1) : il en est un, cependant, de ces faits, — admis par un autre historien très informé là-dessus, lui aussi, M. Louis Batiffol, — sur lequel M. Hayem n'insiste guère (serait-ce qu'il l'aurait considéré, lui, comme inexistant ?) et qui, s'il est exact, nous fait comprendre bien des choses de l'attitude du Florentin. C'est ce fait que le crédit de Concini auprès de Marie de Médicis, crédit dont on disait merveilles, ne tint jamais, en réalité, qu'à l'intermédiaire plus ou moins bénévole et parfois défaillant de la femme du « favori », Léonora Galigaï, véritablement aimée de la Reine, elle, alors que le mari en était peu goûté. De là, la nécessité de tromper sur les conditions réelles de ce crédit, d'en faire accroire, de « bluffer » ; de là, ces accaparements continuels, qui n'eurent pas seulement la cupidité pour cause ; de là, enfin, cette superbe, étalée d'abord par calcul, mais bientôt devenue une habitude, un besoin, dont la satisfaction, toujours plus imprudente, devait finalement causer la perte de l'aventurier.

Au surplus, l'histoire de Concini ne sera jamais que celle d'un intrigant et d'une intrigue, la « conjuration de Conchine », dirent les contemporains : la Régence, dont l'élévation de l'Italien demeure le fait saillant, est vide de tout acte politique sérieux. Mais il revient à M. Fernand Hayem le mérite d'avoir fixé, en ces pages qui ont du mouvement et de la variété en leur précision, quelques-unes des véritables couleurs de cette période de notre histoire.

Le Roi Louis XIII à Vingt Ans, par Louis Batiffol. — Dans une assez récente chronique, à propos de la publicatien de la Correspondance de Murat et du panégyrique dont on y avait trouvé l'occasion, en faveur du roi de Naples, hypothétiquement devenu, outre le magnifique soldat qu'il fut à coup sûr, une manière de forte

(1) M. Hayem note surtout, après la mort de Henri IV, la platitude de Sully devant les Concini. Puis les Grands et Princes du sang rivalisèrent d'avidité, dès le lendemain du meurtre. Exemple contagieux pour Concini.

tête politique, nous disions ceci, qu'on nous permettra de reproduire :

Ce n'est pas la première fois que nous assistons à ce phénomène d'optique où la micrographie documentaire brouille les plans de l'histoire, où les manières d'être jusqu'alors ordinairement reconnues, chez tel personnage, comme les principales, disparaissent sous des qualités nouvelles et contraires, artificiellement composées, enfin perdent leur rapport exact par suite du grossissement et de la généralisation de certains traits, secondaires ou intermittents, de caractère, de conduite. Il est difficile, lorsqu'on examine à la loupe la vie quotidienne d'un homme, de n'y pas trouver tout ce qu'on veut. Tout est dans tout. Les poltrons ne manquent pas de nuances de vaillance, et réciproquement. Les fous ont des moments d'étonnante sagesse, et inversement...

Nous convenons, certes, que, pour Louis XIII, la mosaïque documentaire, reprise à nouveaux frais, peut donner des traits moins illusoires. Mais, selon nous, il s'en faut de là à la capacité que M. Louis Batiffol pense voir en Louis XIII et qu'il voudrait faire voir. Du moins il s'agirait de s'entendre sur le degré de cette capacité et sur le plan où elle doit demeurer dans l'Histoire. Pas plus que M. Batiffol, nous n'avons envie d'accepter pour définitif le cliché historique de la « faiblesse » de Louis XIII ; cependant, il y a cette différence, que cette « faiblesse »,à laquelle M. Batiffol semble ne pas croire, existe toujours pour nous, seulement sous des conditions spéciales, qui n'ont rien de banal, qui ne sont pas celles du cliché historique, et dont l'examen formera, tout à l'heure, la conclusion de cette critique.

C'est du livre lui-même de M. Batiffol, quelque différent qu'en soit l'objet, qu'on pourra déduire cette conclusion sur la faiblesse spéciale et relative de Louis XIII. C'est à ce livre qu'une telle conclusion peut emprunter ses éléments. Le journal d'Héroard, naguère utilisé avec succès par M. Batiffol (1), nous montrait un Louis XIII enfant point très doux. Bientôt, adolescent (il était sur ses dix-sept ans), le roi se délivre de Concini par le coup de force qu'on sait. Suit un portrait physique et moral de Louis XIII, où, entre autres traits flatteurs, nous notons : vigueur, activité, amabilité du caractère, dignité et sérieux de l'existence, mœurs sévères, non sans des côtés de jovialité, bonté envers l'entourage, bienveillance à l'égard des petits, simplicité des manières, esprit d'économie, etc. Et le souverain est à l'avenant de l'homme, dans ce portrait longuement développé : désir de s'instruire, assiduité aux conseils, bon sens, maîtrise de soi, volonté nette, etc.

M. Batiffol se réfère beaucoup aux correspondances des ambassadeurs : mais on ne sait jusqu'à quel point il faut prendre au sérieux

(1) Voir *Mercure de France*, tome LI, page 206. Voir aussi le n° du 1er janvier 1909.

les louanges sans doute un peu protocolaires de celles-ci; la critique des papiers diplomatiques est une des plus difficiles qui soit. Parmi les faits plus certains « qui témoignent du rôle personnel de Louis XIII dans la direction de l'Etat et d'une manière de gouverner qu'on attribuera plus tard à Richelieu », M. Batiffol cite les affaires Guémadeuc, d'Arsilemont, de Toscane. Guémadeuc est un duelliste châtié par Louis XIII aussi impitoyablement que Richelieu put jamais réprimer ces délinquants; d'Arsilemont, un seigneur du Midi fameux par ses brigandages, a la tête tranchée; quant à l'affaire de Toscane, Louis XIII exige et reçoit des excuses du grand-duc, qui a mis l'embargo sur des navires français. Tout cela, du mouvement personnel du jeune Roi. Et dans cette manière forte, il y a mieux : l'expédition de Normandie en 1620, lorsqu'éclatent les soulèvements provoqués par Marie de Médicis ; celle de Béarn, où il s'agit de rétablir dans ses biens le clergé catholique ; enfin, les campagnes de 1621 et 1622, contre les Protestants du Midi, campagnes qui sont vraiment l'œuvre personnelle de Louis XIII, en dehors de Luynes, mort pendant les opérations et d'ailleurs sur le point d'être disgracié ; en dehors surtout de Condé, affirme M. Batiffol, qui nie l'influence du prince en cette affaire. Personne n'a mené le roi, dit M. Batiffol ; pas plus Condé que les différents conseillers qui se succédèrent de 1617 à 1624. Quant à Luynes, ce favori, de capacité décidément subalterne, selon M. Batiffol qui consacre un long chapitre au connétable, fut sans doute très aimé de Louis XIII, mais le talent, l'influence intellectuelle n'avait là rien à voir. Même façon d'apprécier un caractère, et énumération de faits ayant même portée morale et politique, dans l'étude des rapports de Louis XIII avec sa famille, avec sa femme Anne d'Autriche (ici, l'affection manque un peu trop, vraiment), avec son frère et ses sœurs, enfin et surtout avec sa mère depuis la disparition de Concini jusqu'à la paix d'Angers et à l'entrée de Richelieu au Conseil, en 1624.

Ici commencerait un nouvel ordre de faits qu'il serait particulièrement intéressant d'étudier, puisqu'il va s'agir désormais des relations de Louis XIII et de Richelieu. Mais le livre de M. Batiffol s'arrête là. Il reste que nous avons l'étude du caractère de Louis XIII à vingt ans, et que l'historien nous montre ce qu'était ce caractère avant Richelieu. Bien que M. Batiffol ait peut-être trop pris au sérieux tout un ordre de documents contemporains, ceux qui expriment l'opinion de l'entourage, toujours plus ou moins officiellement exprimée et nécessairement louangeuse, les faits sont là, et, en somme, l'on peut accepter le portrait tracé par le très soigneux historien qu'est M. Batiffol.

S'ensuit-il que l'opinion acquise, quant aux relations de Louis XIII et de Richelieu, doive être tellement modifiée? Nous l'avons dit, nous

ne le pensons pas. Une fois ou deux déjà, nous avons eu l'occasion de nous expliquer là-dessus : et sur ces conditions particulières de la faiblesse de Louis XIII par rapport à Richelieu, conditions qui ne sont évidemment pas aussi simples qu'on pourrait le croire, nous n'avons qu'à reproduire ici, en reprenant et développant tant soit peu les termes, l'hypothèse déjà émise par nous, et où la récente étude de M. Batiffol ne fait que nous confirmer :

Louis XIII aurait été, au fond, un homme capable? C'est fort possible. Il ne s'ensuivrait qu'une chose, c'est que l'exact rapport de Louis XIII à Richelieu aurait été, non pas le rapport des contraires, mais celui des *semblables*, et que, par là même, ce rapport se serait trouvé profondément désavantageux pour Louis XIII, c'est-à-dire pour celui des deux qui, dans l'analogie des natures, apportait un degré moindre d'intensité. Le degré d'intensité est la seule chose à considérer ici, comme en toutes choses, et il faut bien dire que, tout à sa satisfaction d'arranger une foule de menus détails flatteurs pour son jeune roi de vingt ans, M. Batiffol semble s'être monté la tête, et s'être suggéré, d'après ces détails, non pas un type ordinaire d'homme énergique et capable comme beaucoup d'hommes peuvent l'être et comme Louis XIII le fut très probablement, mais un modèle même d'énergie et de capacité. M. Batiffol semble dire : voyez ! Il n'en revient pas, alors qu'en somme il n'y avait là rien de très extraordinaire. Toujours l'hypnose, le grossissement de la micrographie documentaire. Ce grossissement met tout au premier plan, et rompt par là l'ordre des plans. C'est cet effet d'optique, poussé jusqu'au point excessif où l'abus de la microscopie érudite ne peut que trop le mener, qui finirait par empêcher de percevoir la différence de mesure, d'intensité, fût-ce dans l'analogie, entre un Louis XIII et un Richelieu (1). Or, ce degré seul importe, disons-nous. Si l'Histoire, en ce qui concerne Louis XIII, n'est probablement pas à refaire, c'est précisément parce que Louis XIII peut bien avoir été quelque chose d'assez semblable à ce que nous montre son récent historien, et parce que, tel que le voici, il rencontra juste le seul caractère qu'il eût dû, pour le bien de sa gloire personnelle, ne point rencontrer, c'est-à-dire, en Richelieu, un caractère analogue au sien propre, analogue, mais *plus* fort. Regardez les deux visages : ils sont construits pareil

(1) Fait curieux, Louis XIII, le Louis XIII d'avant Richelieu, si cher à M. Batiffol (comme le lui sera probablement celui de pendant Richelieu), a un moment rencontré une situation politique toute pareille à celle où se déploya plus tard la maîtrise du grand homme d'Etat. Il eut à s'occuper de l'affaire de la Valteline. M. Batiffol loue ici le tact diplomatique de Louis XIII. Mais, pour le surplus, la révolte des huguenots, les rebellions de la reine-mère l'empêchèrent. Je crois bien ! Protestantisme, turbulence des grands, c'étaient les entraves intérieures mêmes, en ce qui concernait les desseins sur la maison d'Autriche, qui ne nécessitèrent rien moins qu'un Richelieu. Il y aurait eu là, pour M. Batiffol, matière à quelques réflexions.

lement ; visages fiévreux, avec de la consomption intellectuelle (1) ; seulement, l'un d'eux plus fin. Leur idée de la puissance royale, à Louis XIII et à Richelieu, que l'un conçoit durant son séjour à la Cour d'Angers, au contact de tous ces Grands rebelles pour lesquels il entrevoit déjà la hache de Montmorency, que l'autre manifeste dans sa lutte contre les protestants du Midi, cette idée est la même chez l'un et chez l'autre : essentiellement politique et intellectuelle, exempte de préjugés. L'*intensité* de la conception seule diffère. Un degré de plus, et c'est l'homme de génie, Richelieu ; un degré de moins, et c'est Louis XIII, l'incapable, — mais qui ne le serait point, notons-le bien, qui même demeurerait une force courante assez appréciable, s'il ne *coïncidait* pas avec un Richelieu. En fait de caractères, l'on peut dire : *non similia similibus*... Louis XIII éprouva cruellement la vérité de ceci. Plus différent de Richelieu, il eût été moins dominé De là aussi ce désir perpétuel de se débarrasser de son ministre.

Les plus belles pages du Cardinal de Retz, avec une notice de Charles Verrier. — Il serait probablement malaisé de découvrir de bien nombreux extraits des *Mémoires* du Cardinal de Retz, et cela seul rendrait opportune la présente publication. Mais toute occasion est bonne d'appeler l'attention sur ces pages, justement déclarées par Stendhal « l'un des chefs-d'œuvre de notre littérature ». Elles demeurent le document le plus vivant sur la Fronde. En quelques lignes M. Charles Verrier le caractérise excellemment :

De l'invention, de la recherche, du désordre, il y a tout cela dans les *Mémoires ;* il y a aussi des traits brillants, des idées hardies, des maximes fort libres, une théorie complète de la faction. Les confidences personnelles n'y tiennent pas la plus grande place. L'acteur est mêlé à une action trop importante et qui se partage entre un nombre trop considérable de premiers rôles pour occuper longtemps la scène, à lui tout seul. C'est un chef de parti : la politique qu'il applique aux circonstances présentes, il en a donné la formule dans son histoire du *Comte de Fiesque*. (On trouve à la fin du volume un extrait de ce dernier ouvrage.) Il aime l'intrigue pour elle-même ; mais il est aussi un moraliste ; il analyse sans cesse ; il critique passionnément ; et si le hasard a déjoué ses calculs, quelle finesse n'emploie-t-il pas pour expliquer la cause de son erreur et pour deviner les sentiments de ses adversaires, quelle clairvoyance, tandis que le mouvement de son récit entraîne et précipite toute cette machine de guerre civile où ne manque, comme dans tout spectacle bien réglé, ni le ballet, ni la mascarade, ni la farce, ni la tragédie, ni la péripétie, ni le dénouement.

Le choix est fort bien entendu. On s'est moins occupé de retenir des dates que des scènes et des caractères. On a tiré de Retz de l'his-

(1) Cf., là-dessus, l'ouvrage de M. Lacour-Gayet : *Un Utopiste inconnu* (Louis XIII).

toire descriptive et surtout psychologique, et c'est ce qu'il y avait à en tirer.

Une seule objection. On a conservé, pour leur intérêt littéraire, des morceaux où il est question de faits qui ne sont nullement arrivés comme le cardinal les raconte : par exemple, cette pittoresque « aventure avec des diables » (que nous nous souvenons d'avoir déjà lue ailleurs). Une note prévient le lecteur. Mais peut-être eût-il mieux valu, pour l'exactitude, laisser de côté de tels morceaux, quelque savoureux qu'ils soient. Nous n'avons jamais compris non plus que certains Extraits de Saint-Simon donnent le morceau célèbre sur Lamoignon, qui roule sur un fait complètement faux. Nous l'avons éliminé, quant à nous, de nos Extraits de cet auteur.

Outre de curieuses parties des *Mémoires* relatives à la Fronde, comme aussi aux années de mauvaise fortune et d'existence vagabonde que Retz, en Espagne, à Rome, à Bruxelles, connut après l'échec du mouvement, ce recueil donne des extraits des œuvres diverses du cardinal, et, en un appendice, d'intéressants documents, où il faut noter des chansons sur la Fronde, « hélas ! fort libertines », mais qui traduisent bien un des aspects des mœurs de la Régence.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

M. Espinasset : *L'Etre et le connaître*. Ernest Leroux, in-8°. — Nicolaï Mœller : *De Leibnitz à Hegel, Un chapitre de l'histoire de la philosophie en Allemagne*, Bureau de Durendal, in-16, 6 fr. 25. — Louis Prat : *Contes pour les métaphysiciens. Les réalités, les vérités, les mythes*, Henry Paulin et Cie, in-8°, 5 fr. — G. Ravault d'Allonnes : *Lamarck*. Louis Michaud, in-16, 2 fr. — H. Barthélemy : *Montesquieu*, Louis Michaud, in-16, 2 fr.

L'ouvrage de M. Espinasset porte le titre le plus philosophique qui soit : **l'Etre et le Connaître**. Il le porte dûment. L'auteur pose et il agite sous ces deux termes le problème qui domine toute spéculation sur les choses : idéalisme ou réalisme. Il le tranche en faveur du réalisme, et parfois avec l'assurance d'une voix un peu haute. Il est peut-être permis de penser, au contraire, que l'attitude philosophique de l'esprit consiste à dépouiller, à l'égard des objets de la connaissance, le point de vue de l'instinct et de la croyance naturelle et à percevoir le caractère purement utilitaire, le caractère dépendant des nécessités de la représentation, de cette croyance et de cet instinct. En dehors de l'idéalisme, on peut croire qu'il n'est point de philosophie. Mais au contraire du réaliste qui se gausse de son adversaire, le philosophe idéaliste, qui sait la vie conditionnée par la croyance objective n'a pas à sourire d'affirmations où se manifeste le jeu d'un rouage si indispensable à la vie, lors même qu'elles se produisent sous la forme réfléchie de la pensée spécula-

tive. Malgré quelques apostrophes irrévérencieuses à l'égard de Stuart Mill ou de Bain en tant que philosophes idéalistes, il faut tenir l'ouvrage de M. Espinasset pour très digne d'intérêt, parce qu'il est l'œuvre d'un esprit pour qui le souci philosophique n'est pas un vain jeu, et dont la sincérité est évidente. M. Espinasset ne dissimule pas d'ailleurs les hypothèses sur lesquelles il se fonde, il accuse l'acte de foi qui est à la base de la philosophie réaliste. La croyance à l'existence réelle, à l'en-soi des choses, postule, dit-il, « l'idée de Véracité, ce qui revient à dire, de bonté, de bien moral, de bonne volonté de la part d'un être suprême ». Une telle hypothèse n'apparaîtra pas toutefois également acceptable à tous les esprits, et tel qui accorderait l'idée de Véracité, suffisante pour fonder la correspondance du monde extérieur à sa représentation dans la connaissance, ferait sans doute plus de difficulté pour reconnaître chez le Créateur nécessaire un souci moral auquel l'expérience immédiate donne le plus constant démenti et dont les philosophes moralistes ne peuvent concevoir la réalité qu'en ajoutant à l'expérience donnée la rallonge d'un autre monde où les choses se passeraient à rebours de la façon dont elles se passent dans le monde que nous connaissons. Faut-il faire remarquer enfin que l'hypothèse de ce créateur remet tout en question, car philosophiquement parlant ce n'est plus à l'égard de l'esprit humain que se pose le problème des rapports de l'être à la connaissance, mais à l'égard de l'être suprême dont l'intervention semble résoudre la question, et ne fait, en réalité, que la déplacer.

Sous réserve de ces considérations générales, qui visent toute une catégorie de philosophes, il convient de noter que le livre de M. Espinasset a le grand mérite d'être écrit dans une langue claire et de laquelle l'exclusion de toute terminologie technique implique aussi l'exclusion de ces malentendus que cache et qu'entretient trop souvent l'algèbre des formules ésotériques. Je noterai que *les Réflexions sur le connaître*, composées d'une suite d'annotations écrites en marge d'une lecture des *Essais de Renouvier*, sont d'un particulier intérêt en ce qu'elles laissent saisir sur le vif l'effort de réfutation du penseur aux prises avec des théories adverses, celle de Renouvier lui-même et plus encore celles de Stuart Mill, de Bain et de Berkeley.

Nicolaï Mœller, disciple de Schelling, fut, à l'université d'Iéna, le camarade de Hegel, dont il demeura l'ami, et qu'il retrouva par la suite au gymnase de Nuremberg, où il fut professeur, tandis que Hegel en était le recteur. Profondément mêlé au mouvement panthéiste allemand, Mœller, sous l'influence sans doute de sentiments religieux dont témoigne sa conversion au catholicisme, crut reconnaître par la suite la fausseté des doctrines dont il avait été l'adepte.

Il composa alors, en vue de réfuter ces doctrines, des articles de polémique qui, publiés dans différentes revues et à diverses époques, sont aujourd'hui pour la première fois rassemblés en volume et sous ce titre **de Leibnitz à Hegel** forment une contribution qui est loin d'être sans valeur à l'histoire des idées philosophiques en Allemagne.

Celle de ces études qui tient lieu d'introduction à l'ouvrage, — *l'Allemagne dans la première moitié du XIXe siècle au point de vue intellectuel et religieux*, — renferme une vue d'ensemble sur les orientations de la mentalité allemande depuis le XVe siècle jusqu'au XIXe et sur les influences qui s'y font sentir. Ces influences auraient été principalement de nature esthétique et littéraire et c'est ainsi que l'auteur montre l'humanisme préparant le protestantisme et déterminant, en même temps qu'un goût anachronique en faveur des formes grecques de l'architecture, la méconnaissance des formes gothiques qui furent la création vivante du moyen-âge allemand. Trois siècles plus tard, ce sont encore, remarque-t-il, des influences esthétiques qui, avec les frères Schlegel, avec Tieck, avec Novalis, avec Gœthe lui-même, — au début de sa carrière admirateur passionné de la cathédrale de Strasbourg et écrivant un traité sur l'architecture gothique — qui raniment la chaleur du sentiment chrétien et assignent à la productivité artistique ses sujets. Cette thèse d'une influence esthétique sur la vie est soutenable, mais ne faut-il pas penser que cette seconde suggestion d'origine littéraire qui au XVIIIe siècle se fit sentir en Allemagne et à l'égard de laquelle M. Nicolaï Mœller témoigne de quelque complaisance, se montre empreinte à cette époque du même anachronisme que l'était au XVIe siècle et aux époques suivantes l'engouement qui, en pays chrétien, allait jusqu'à faire proscrire des cimetières les croix remplacées par des emblèmes grecs, tels que « le génie de la Mort avec sa torche renversée, Mercure muni du Caducée et conduisant les âmes aux Champs Elysées, une dame vêtue du péplum grec et reposant sur une urne remplie des cendres d'un mari dont le corps n'avait pas été brûlé » ? La *Messiade* de Klopstock n'accuse-t-elle pas, au XVIIIe siècle, même bovarysme que ces imaginations singulières des périodes précédentes que la raillerie de l'auteur se plaît à souligner et les conversions catholiques qui accompagnent ce retour esthétique vers les formes sentimentales du moyen âge ne sont-elles pas marquées du même caractère trouble qui fit dans une certaine mesure collaborer l'humanisme au mouvement protestant? Bovarysme de l'histoire, suggestion despotique de l'art et du passé sur des sensibilités impuissantes à réserver leur orientation personnelle, à distinguer les raison. d'agir, voici, en réalité, ce que montre, sans le vouloir expressément, cette curieuse étude de M. Nicolaï Mœller qui apporte un argus

ment singulièrement fort en faveur de la thèse niestzschéenne sur les inconvénients des études historiques.

Tandis que M. Nicolaï Mœller, au siècle dernier, constatait l'influence de l'art et de la littérature sur les idées et sur les croyances, M. Louis Prat, dans son nouvel ouvrage, emprunte directement aux procédés littéraires leur pouvoir de suggestion et c'est sous forme de **Contes pour les métaphysiciens** qu'il y expose ses vues et ses préférences philosophiques. Le vieux philosophe Bernard Carol, enfermé dans son cabinet de travail, repasse dans sa mémoire les diverses étapes de sa vie spéculative et peu à peu autour de sa rêverie s'épaissit cette teinte de crépuscule favorable à l'approche des démons et des fantômes. Et des personnages insolites franchissent en effet son seuil et lui tiennent des discours. C'est d'abord M. Pinguet, très ancien compagnon de labeur, mais dont il s'est depuis longtemps séparé et qui lui expose la conception de la vie où il s'est affermi : c'est la philosophie du réel, le monde accepté comme un jeu de forces, comme une lutte universelle entre les êtres, lutte consacrant les droits du plus fort comme un fait auquel rien ne peut être changé. Puis c'est Sophia, qui dit le monde des Vérités, qui, à la réalité du fait, oppose le vœu de la raison. Enfin c'est Ariel qui soulève pour le philosophe le voile des mystères, mystère de l'animalité dans son rapport avec l'humanité, mystère de l'amour et mystère de la mort. Tel est le cadre de ces contes dont le mérite est d'exprimer en termes clairs quelques états de sensibilité métaphysique. Les thèmes de Sophia et d'Ariel sont accueillis par le philosophe Bernard Carol avec des marques de préférence évidente. Cependant, malgré le peu de sympathie que lui inspirent les idées de M. Pinguet, M. Prat les a exposées sous un jour logique qui leur laisse toute leur force convaincante. Il faudrait peu de chose pour les rendre attrayantes, car s'il apparaît nécessaire que la force l'emporte, il ne l'est pas absolument que la force soit tout le mal et la faiblesse tout le bien. Il est d'ailleurs difficile de dissocier l'idée de triomphe de l'idée de force majeure, et si jamais la Raison, ou du moins l'ensemble de postulats que la sensibilité contemporaine place sous cette invocation mystique, venait à imposer sa loi à l'univers, comment y pourrait-elle réussir, si ce n'est par la raison qu'elle serait la plus forte?

La collection des grands philosophes français et étrangers dont l'éditeur Louis Michaud a entrepris la publication, vient de s'enrichir de deux études nouvelles consacrées l'une à **Lamarck** et l'autre à **Montesquieu**. Chacun des volumes où les études sont comprises est illustré, comme les précédents, de gravures et de portraits qui en rehaussent l'intérêt biographique. Ils sont conçus sur un type identique et renferment une biographie des auteurs accompagnée

l'un exposé analytique et critique de leur œuvre, une bibliographie et le nombreux textes empruntés aux principaux de leurs ouvrages. Les idées de Lamarck, qui tiennent une si grande place dans les préoccupations de l'heure actuelle, par les conceptions biologiques et philosophiques dont elles demeurent la source, ont été exposées très heureusement par M. Revault d'Allonnes, qui a su également extraire les écrits du grand initiateur aux théories de l'évolution les pages es plus propres à familiariser avec ses méthodes d'investigation et le pensée. M. Paul Archambault a accompli la même tâche à l'égard le Montesquieu, laissant à M. Berthélemy le soin de présenter le jurisconsulte dans une courte préface. Je suis tenté de reprocher à M. Archambault de n'avoir consacré qu'une brève mention, dans son analyse, au *Dialogue de Sylla et d'Eucrate* et de n'avoir pas compris, dans le choix des textes, les quelques pages où il tient en son entier et qui sont des plus belles de notre langue par la souveraineté du ton qui les anime.

JULES DE GAULTIER.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Manuels d'ethnographie. — Contradictions à propos du folklore. — Jean Ritz : *Les Chansons populaires de la Haute-Savoie*, 3e éd., 8°, Annecy, Abry. — Cl. Servettaz : *Chansons rustiques*, et J. Désormaux : *Chansons historiques*, *Revue Savoisienne*, 1910. — Articles de folklore dans *les Marches de l'Est*. — Poésies en bourguignon de M. Matruchot et en anglo-normand de M. Galopin. — Légende polonaise du cycle de Lénore.

On me demande souvent quels sont les meilleurs **Manuels** pour s'initier à l'ethnographie et s'y reconnaître rapidement dans la diversité des races, des populations et des civilisations. En France on est fort dépourvu sous ce rapport. Le seul manuel d'Anthropologie et d'Ethnograhie à la fois compréhensif et point trop gros est celui de J. Deniker, *Races et Peuples de la Terre*, Schleicher frères. Mais ce manuel a paru en 1900, et, depuis, les explorations ethnographiques ont tant apporté de nouveau qu'on risque d'acquérir des idées fausses sur la plupart des points de détail, bien que la classification générale des races proposée par Deniker soit toujours encore la plus commode. En Angleterre, il y a lieu de citer *The world's peoples*, par A.-H. Keane (Hutchinson, 1908). C'est une description suivie, qui se lit avec agrément, des caractéristiques physiques, mentales et sociales des divers peuples, mais, en somme, plutôt de la vulgarisation qu'un traité très scientifique. Bien meilleur, au point de vue descriptif, est le *Handbook of the Ethnographical Collection* que vient de publier T.-A. Joyce dans la série des guides du British Museum ; l'auteur y a considéré surtout la civilisation matérielle ; les illustrations sont excellentes, le texte est clair, et le volume ne coûte, cartonné, que deux shillings.

En Allemagne, jusqu'à ces derniers temps, il a fallu se reporter aux énormes volumes de Ratzel (*Völkerkunde*) et H. Schurtz (*Urgeschichte der Kultur*), publiés par Meyer à Leipzig; mais depuis peu G. Buschan a publié d'abord un manuel d'anthropologie (*Menschenkunde*, 2 marks), puis un manuel très riche d'ethnographie (*Illustrierte Völkerkunde*, 4 marks), tous deux chez Strecker et Schröder, à Stuttgart, qui sont à tous égards ce qu'il y a de mieux en ce moment comme manuels peu volumineux, riches en matières, et originaux. Le deuxième est dû à la collaboration d'auteurs compétents, comme R. Lasch (introduction générale), Volz et Byhan (pour l'Asie), von Luschan (pour l'Afrique). En somme, en contrôlant et en complétant les uns par les autres les volumes de Deniker, Keane, Joyce et Buschan, on peut se mettre en quelques mois au courant de l'ethnographie. Quant aux innombrables noms de populations, un savant japonais, le professeur Akira Matsumura, a eu la bonne idée d'en classer près de 8.000 dans son *Gazetteer of Ethnology*, Tokyo, 1908; sa liste est suivie d'une bibliographie ethnographique et de 6 cartes. Malgré bien des lacunes (la littérature ethnographique française est totalement ignorée, par exemple, de même que la russe), cet ouvrage est fort utile.

§

Il faut avouer d'autre part que le **folk-lore** est, comme science, bien en retard sur l'ethnographie des populations non européennes, ce qui tient — j'en fais en ce moment la curieuse expérience — à ce que la vie populaire de l'Europe ne semble matière à investigations systématiques et approfondies, ni aux corps savants, ni aux universités, ni même à l'immense majorité des particuliers. On donnera bien 25.000 francs pour aller étudier des nègres de l'Afrique centrale, mais on ne donnera pas 25 francs pour aller étudier des Bretons ou des Savoyards, des Portugais ou des Bosniaques, bien que les frais de la recherche soient tout aussi dispendieux quand il s'agit de la Bretagne, de la Savoie, du Portugal, de la Bosnie, que quand il s'agit du Tibet, de la Nouvelle-Calédonie ou de telle autre région « sauvage », où le bon marché de la vie compense la cherté du transport.

Et puis on s'imagine toujours connu ce qui est près, et inconnu ce qui est loin !

Fort heureusement les chercheurs locaux ne perdent pas courage et se créent peu à peu un public. Le recueil de M. Ritz de **Chansons populaires de la Haute-Savoie** en est à sa 3e édition. C'est un recueil classique, où d'autres ont souvent puisé sans l'avouer. Chaque chanson est localisée et expliquée avec soin. De même M. Servettaz publie dans **la Revue Savoisienne** quelques spé-

cimens de sa riche collection, qui paraîtra en entier en volume d'ici peu, chez Leroux ; M. Désormaux étudie la chanson savoyarde rétrospectivement ; et bien d'autres chercheurs sont en ce moment à l'œuvre en ce pays.

Pour les pays de l'est, la revue de M. Ducrocq consacre parfois aux coutumes, aux procès de sorcellerie, aux chansons locales, aux musées régionaux des articles qu'on voudrait plus nombreux : pourquoi même l'actif directeur des **Marches de l'Est** n'organiserait-il pas, à l'aide de ses amis et collaborateurs, une vaste enquête, systématique et approfondie, sur la vie populaire des régions lorraine, alsacienne et rhénane ? En cette matière au moins les succès atteints par les Allemands, qui fondent partout d'excellents musées de folklore local et organisent des enquêtes pour maintenir vivace le *Deutschtum*, doivent nous servir d'enseignement.

§

Chez nous, souvent cet amour, encore bien répandu, quoi qu'on pense, des mœurs et du parler de « pays », s'exprime par la littérature. M. Matruchot, qui dirige *Pro Alesia* et sait grouper toutes les bonnes volontés pour activer les fouilles du Mont Auxois, ne craint pas de chanter en bourguignon *L'vin de Cheneroille* devant ses confrères de la société La Grappe — ce vin, c'est l'eau. Et M. Arnould Galopin m'a envoyé récemment une poésie inédite en parler des îles anglo-normandes dont voici le début.

L'ÉPAVE

Voz en rapp'l'ous d'chu biau navire
Aveu des tûaux neir' et bliancs,
Qu'avait eun' pavilloun derrire
Et eunn' raîll'rouge d'sus les fliancs ?
Y filait tout coum' eun' érounde
Et not'raz oux graonds fliots grynchus
Pouvait, ma fyngu', danché sa rounde
Qu'y n'en gryllait pas moyns ded'chus...

Il convient de féliciter M. Galopin de n'avoir pas dédaigné, ni oublié la langue de son enfance : bien mieux, il vient de terminer un glossaire anglo-normand, où, j'espère, on ne trouvera pas que des mots seuls, mais aussi, à propos de ceux-ci, la description des coutumes et le relevé des croyances populaires.

§

J'ai retrouvé récemment un cahier de notes prises en Pologne Russe, à Czenstokhowa, il y a une dizaine d'années, et que je croyais perdu. Parmi les légendes recueillies, la suivante est une variante intéressante du thème de **Lénore**. Comme je venais de dire en riant

« Parions », notre bonne, originaire de Brest-Litovsk, nous conta toute tremblante :

« Ah, Monsieur, des paris, il ne faut jamais en faire ! Ecoutez ! Et ce n'est pas inventé, c'est arrivé dans un village voisin du nôtre. Là, il y avait deux jeunes gens, garçon et fille. Elle était très jolie. Lui dut partir comme soldat. Et ils firent ce pari : que le premier qui mourrait irait chercher l'autre.

« Quelque temps après, il y eut une guerre. Un soir que la jeune fille était chez elle, dans sa chambre, au deuxième étage, car c'étaient des gens riches, qui avaient une maison à deux étages, elle entendit le galop d'un cheval. Elle ouvrit sa fenêtre et vit son fiancé en uniforme de soldat, à cheval sur un grand cheval blanc. Il lui dit de descendre. Elle s'y refusa longtemps, mais à la fin y consentit, et il la prit dans ses bras, et le cheval partit au grand galop et longtemps, longtemps il galopa, jusqu'à ce qu'enfin ils arrivèrent devant une petite maison qui était isolée.

« Là le cavalier s'arrêta. Elle sauta du cheval et courut vers cette maison, et ouvrit la porte, et vit dans la chambre un mort. Vite elle ferma la porte, et voyant que là était un mort, et comprenant que dehors il y avait un mort, elle se mit à genoux, et pria Dieu. Cependant le soldat qui était dehors frappait à la porte pour entrer. Mais sa fiancée ne lui ouvrait pas. Alors le soldat cria : « Eh collègue, ouvre donc ! »

« Et le mort qui était à terre, et qui était un pécheur que Dieu avait puni de cette manière, voulut se lever. Mais la jeune fille avait autour du cou son chapelet, son grand chapelet, et Dieu lui inspira un moyen. Elle brisa le fil et jeta un grain au mort couché, qui ne put se relever. Et à chaque effort que faisait le soldat pour briser la porte, elle jetait un grain contre la porte. Et ainsi, en jetant alternativement un grain au mort de la chambre et contre la porte, elle réussit à atteindre minuit, heure dangereuse pour les morts.

« Alors le mort de la chambre lui dit : « Il est vraiment heureux pour toi que tu aies emporté ton chapelet, sinon tu devenais notre proie. » Puis la jeune fille s'en retourna chez elle. Vous voyez que faire des paris, Monsieur, c'est un grand péché et qu'on en est toujours puni. »

A. VAN GENNEP.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

R. Martin du Gard : *L'Abbaye de Jumièges*, imp. Grou-Radenez, à Montdidier, 17 fr. — P. de Bouchaud : *Bologne*, Collection des « Villes d'art célèbres », Laurens, 4 fr. — André Billy et Ch. Huard : *Paris vieux et neuf*, Eug. Rey, 2 vol. 10 fr. — H. Cordier : *Le Périple d'Afrique, du Cap au Zambèse et l'Océan Indien*. Guilmoto, 7 fr. 50. — Jean Volane : *Terre Vivaraise*, Berger-Levrault, 2 fr.

On doit à M. R. Martin du Gard une étude très complète et bien

documentée de **l'abbaye de Jumièges**, — ouvrage d'une érudition probe, rempli d'indications excellentes et qui mérite de retenir l'attention. — L'abbaye de Jumièges, dont les ruines admirables sont situées non loin de Rouen, dans un des plus beaux paysages du bord de la Seine, avait été fondée en 654, sous le règne de Clovis II; mais les constructions actuelles ne remontent guère qu'au XIe siècle (église Notre-Dame) et même au XIVe siècle pour l'église Saint-Pierre. — Une troisième église, dont on a retrouvé les fondations sous la place du Bourg, a depuis très longtemps disparu. — Ruiné au cours des invasions normandes, le monastère de Jumièges resta abandonné pendant soixante-quinze ans ; sous Guillaume Longue, Épée, duc de Normandie, on le réédifia partiellement (928), puis il fut de nouveau ravagé par les bandes de Raoul Tourte et dévasté pour édifier les murs de Rouen. La reconstitution de la grande église Notre-Dame paraît avoir été commencée par l'abbé Thierry, vers 1020, mais surtout son successeur Robert Champart s'occupa de l'édifice (1040), dont les travaux furent à peu près terminés en 1067. Jumièges était du reste fort riche et sous saint Aicadre, deuxième abbé, on y trouvait neuf cents religieux et quinze cents domestiques; au XIIe siècle, l'abbé commandait sur toute la presqu'île formée par la boucle de la Seine et enserrant les communes de Jumièges, du Mesnil, d'Yanville et du Trait ; mais la décadence commença bientôt, et la prospérité du monastère finit avec la guerre de Cent ans. Déjà en 1267, il n'y avait plus que quatre-vingt-six moines ; on en trouve soixante en 1304; en 1597, vingt-neuf profès, quatre novices et trente-trois domestiques ; à la fin du XVIIe siècle, les revenus étaient encore de 40.000 livres que le Roi employait à la pension des nouveaux convertis. En 1789, enfin, il n'y avait plus que seize religieux et les revenus étaient tombés à 1.900 livres. Naturellement, la Révolution saccagea tout ; le monastère fut vendu, les objets d'art dispersés, la bibliothèque transportée à Rouen et les archives brûlées. Pendant plus de vingt ans l'abbaye dépecée resta à l'abandon, les ruines envahies par tous ceux qui consentaient à débarrasser le propriétaire du terrain des pierres et sculptures qui l'encombraient. Les Anglais en emportèrent outre-Manche de nombreux fragments, et même le cloître entier (XVIe siècle), — qui était une merveille comparable à celui de Saint-Jean-des-Vignes, de Soissons. — Telle est à peu près, rapidement résumée, l'histoire de Jumièges. Mais M. Martin du Gard a pu consacrer à ses ruines des instants nombreux et nous pouvons nous faire une idée de l'ensemble des constructions que reproduisait autrefois, d'une manière approximative, une des planches du *Monasticon Gallicanum*. L'église Notre-Dame, au XIe siècle, possédait une abside circulaire précédée d'un chœur à deux travées avec collatéraux correspondants, et deux absidioles sur la face orientale du transsept;

la nef était couverte en charpente portant sur de hautes colonnes engagées et des arcs diaphragmes ; seuls le chœur et le bas-côté étaient voûtés d'arête. Les tours furent élevées, avec des intervalles et des reprises dans les travaux, et semblent avoir été terminées dès le XIe siècle ; les flèches étaient de pierre, mais furent ensuite remplacées par des ardoises ; les couvertures que nous montrent d'anciennes lithographies tombèrent de 1830 à 1856. — La façade de l'église avance de près de 3 mètres sur les tours ; mais le pignon qui se trouve en retrait donne l'alignement d'une façade plus ancienne. Au XIVe siècle, on reconstruisit le chœur, dont il reste à peine aujourd'hui deux chapelles, des fragments de colonnes et les ruines de quelques assises ; au XVIe enfin, la nef fut voûtée en bois simulant la pierre. — De l'église Saint-Pierre, plus petite et dont le chœur s'écroula en 1828, il reste, remontant à Guillaume Longue-Epée, les ruines du porche, des deux tours et deux travées. L'édifice fut repris, à l'époque ogivale, et l'on y travaillait notamment en 1322. Puis on sépara du reste de la nef les deux premières travées qui formèrent un local spécial au-dessus duquel fut placée la bibliothèque.

Parmi les ruines de Jumièges, on peut encore reconnaître aujourd'hui les restes de la salle capitulaire, située entre les deux églises ; un passage dit passage de Charles VII, qui les réunissait ; le bâtiment d'entrée, très défiguré, mais qui remonte au XIVe siècle ; le cellier et des magasins. Il reste en outre des souterrains et le Palais abbatial, reconstruit au XVIIe siècle en dehors de l'enceinte. — L'église paroissiale, consacrée à saint Valentin, a été refaite en partie à l'époque de la Renaissance et il y subsiste de beaux fragments de vitraux. Les propriétaires actuels de Jumièges, qui ont fait beaucoup travailler au dégagement et à la restauration des ruines, y ont installé également un petit musée où sont réunis quelques tombeaux, — parmi lesquels figure celui des Enervés, dont la légende est célèbre, — la pierre sépulcrale qui recouvrait le cœur et les entrailles d'Agnès Sorel, morte au Mesnil-sous-Jumièges en 1449 ; des tombes d'abbés, des statues de papes et quantité de fragments, de débris provenant de fouilles. Mais une partie des ruines se trouve encore enfouie sous les décombres provenant de la destruction des bâtiments anciens. — Les églises de l'abbaye de Jumièges étaient peintes et l'on a retrouvé des traces de coloration ancienne sur des chapiteaux de l'une et de l'autre ; au XVIe siècle, la peinture fut renouvelée, et de ce deuxième revêtement, on conserve de même, paraît-il, des traces très visibles.

En terminant, je dois dire que l'auteur de cet ouvrage — le premier travail archéologique important qui ait été publié sur Jumièges et où se trouvent élucidés nombre de problèmes intéressant les édifices, — aurait bien dû donner, à côté des planches et phototypies

ombreuses qui l'accompagnent, une série de dessins de M. H. Lan-lois, — au moins les principaux — qu'il signale aux archives de ouen. Ces dessins ont été faits en 1828, soit dans un moment où iverses parties des constructions depuis détruites étaient encore de-out; ils demeurent à peu près inconnus et nous aurions eu tout vantage à les consulter.

§

Bologne, que présente M. Pierre de Bouchaud dans la collection es « villes d'art célèbres », a certes moins de réputation que Venise u Florence, Rome ou Ravenne, parmi les cités d'Italie que visitent utumièrement les étrangers. Mais Bologne a un passé historique récieux et il y reste nombre d'œuvres remarquables pour attester e sa splendeur ancienne. — Parmi les monuments des plus vieux ges, on peut citer ainsi la basilique des saints Pierre et Paul (IVe s.), lusieurs fois reconstruite et qui date enfin de 1019; la cour de ilate (VIIIe s.), avec un bénitier où, paraît-il, le procurateur de udée se lava les mains après avoir livré le Christ; le Baptistère du t-Sépulcre, qui dans l'état actuel, remonte au XIe siècle, et dont l'in-rieur est d'une grande barbarie, — toutefois qu'il ait gardé, à étage du cloître, une galerie en plein-cintre assez heureuse. Avec le ie siècle, apparaissent dans la ville les tours de guet, — qui ser-ient de refuge dans les cas si fréquents de guerre ou d'émeute, et nt il existait autrefois environ deux cents. Deux d'entre elles ont ibsisté; ce sont les célèbres tours penchées, — penchées dès le XIVe ècle, par suite d'un affaissement du terrain. — A la période ogi-ale, se rapportent l'église Saint-François (1236-1263) qui imite les glises gothiques françaises; le palais du Podestat (1247) remanié au e siècle, mais dont la tour *del'Arringo* a gardé ses ouvertures manes; St-Pétrone, commencé en 1390 et dont les travaux au XVIIe ècle duraient encore; l'église *St-Maria dei Servi* (1381), curieuse ir son préau extérieur; le Palais Communal (XVe s.); la loge des archands (XIVe s.), en briques et marbre; des palais nombreux, etc... ais je dois dire que certains éléments de l'architecture bolonaise it peu d'agrément : le type par exemple des fenêtres arrondies au mmet et divisées par un meneau. Certaines cours avec préaux sont urdes en la superposition de leurs galeries, et d'autres constructions, mme le Palais des Ecoles ou *Archigginasio*, offrent les mêmes es d'arcades que tous les nigauds admirent dans notre rue de ivoli. — Bologne, qui était une ville universitaire, a aussi gardé une riosité, — les tombeaux des ses glossateurs, place Malpighi, en ce de l'église St-François, — de bizarres édicules formés d'une ramide portée sur deux étages de colonnes. Mais les façades d'égli-s sont lamentables, — comme en général, du reste, dans toute la

péninsule. Les Italiens en effet n'en ont jamais su imaginer, et côté des murs de bicoques qu'ils ont construits, nos cathédrales d'Oc cident, de France, d'Allemagne, d'Angleterre — présentent d'incom parables merveilles ; rien que pour St-Pétrone, on conserve dans un annexe une collection de trente projets différents pour la façade. O on l'a simplement formée d'une muraille nue, percée de trois por tes. — Pourtant les églises d'Italie, on le sait, sont surtout intéres santes par la décoration intérieure, le nombre souvent extraordinai des œuvres d'art qu'elles recèlent. Sculptures, peintures, monumen funéraires s'y montrent à chaque pas, car elles n'ont pas été déva tées comme les nôtres par la sottise des huguenots et la sauvager des révolutionnaires. A Bologne, on trouve ainsi, à côté des pleure ses de Sta Maria della Vita, qui semblent prises de coliques en r gardant le cadavre du Christ ; de la statue archaïque du pape Boni face VIII ; d'une ancienne croix de bois conservée à l'église Sain Etienne, — l'opulence du tombeau de saint Dominique ; du maîtr autel des Maxegue, à l'église St-François ; le tombeau d'Anton Ga leazzo Bentivoglio, à St-Jacques-le-Majeur, par Jacopo della Querci le tombeau d'Alexandre Tartagni, à St-Dominique, par Francesco Simone. Les sculpteurs employaient pour les reliefs, les encadremen de portes, la décoration intérieure, non seulement la pierre, mais terre cuite, le stuc, la marqueterie (tombeau Nacci à Saint-Pétron d'Onofrio ; Madone de N. dell'Arca, terre cuite ; — relief en argile pei d'Onofrio, Sainte-Maria dei Servi ; portail en terre cuite de Sperandi à Ste-Catherine ; — encadrement de stuc à Saint-Vital et Saint-Agri cola, par Formigine ; marqueterie de Fra Raffaele, chapelle Malve pizi, à Saint-Pétrone) et s'il n'y eut pas d'école de sculpture bolonais de nombreux artistes travaillèrent dans la ville, — y compris not Jean de Bologne, de Douai, auquel on doit la très belle fontaine d Neptune, dont le projet était de Tommaso Laurenti, architecte peintre palermitain.

Un premier chapitre résume excellemment l'histoire mouvement de Bologne, et il y a pour clore le livre de M. P. de Bouchaud un très bonne étude de la peinture locale, du XIIe au XVIIIe siècle.

§

Les deux volumes sur **Paris vieux et neuf**, de MM. Andr Billy et Charles Huard, — dont l'un a donné le texte et l'autre le illustrations (tome I, *la Rive Droite*, tome II, *la Rive Gauche*) — ap portent un tableau peut-être un peu trop bienveillant et enthousiast de la capitale, — que continuent à bouleverser interminablement le travaux de l'édilité. Ce n'est ni une œuvre d'érudition ni un « guid des plaisirs » pour les étrangers, mais un ensemble de croquis tou jours alertes et dont les vieux Parisiens, quand même, reconnaîtron

avec plaisir l'exactitude, donnant sur la physionomie des boulevards les quartiers ouvriers, des coins divers de la ville; sur le trajet et es multiples aspects de la Seine, les rues attristées de la rive gauche ou l'animation de Montmartre, des tableaux rapidement brossés, qui alternent avec des pages un brin mélancoliques sur le Paris d'autrefois. — Il y a enfin nombre de jolis dessins, et pour finir les sites mélancoliques de Grenelle et les décors mésodorants de la Bièvre.

Le Périple d'Afrique, *du Cap au Zambèze et à l'Océan Indien*, de M. H. Cordier, relate un voyage effectué en 1905 dans les mers du Sud, à l'occasion du congrès tenu dans l'Afrique Australe par l'association britannique pour l'avancement des Sciences. Les congressistes, embarqués à Southampton le 29 juillet, firent escale à Madère et se trouvèrent au Cap le 15 août; M. H. Cordier représentait la Société de Géographie lors de cette expédition qui parcourut la terre du Transvaal, visita Colenso et Ladysmith, Johannesburg, Prétoria, Kimberlay, la chute du Zambèze, la Rhodésia, Mozambique, Mombaza et revint par la mer Rouge et Port-Saïd. — Il y a quelques détails sur les ruines de la Rhodesia, où l'on a voulu voir le légendaire pays d'Ophir de la Bible, mais qui, outre leur minime importance, ne semblent guère remonter qu'au xve siècle, et peut-être même au xvie de l'ère chrétienne ; sur la question chinoise, les mines, etc., sans parler de nombreux renseignements commerciaux et statistiques que je laisse volontiers dans cette rubrique. M. H. Cordier, enfin, parle de la guerre anglo-boer, dont on n'a pas oublié les péripéties, et signale que les Anglais reconnaissants on crut devoir élever à Port-Elisabeth un monument à leurs chevaux morts. — On dit même, entre parenthèse, que ce sentiment est partagé par les Japonais, qui ont organisé à Yokohama (1906) une cérémonie en l'honneur de leurs chevaux tombés durant la guerre avec les Russes.

De M. Jean Volane, voici enfin une brochure, **Terre Vivaraise**, destinée à vanter les beautés du pays aux pauvres Parisiens qui ne savent jamais où aller passer leurs vacances. C'est dans le département de l'Ardèche, des sites pittoresques, — une petite Suisse attachée aux flancs des Cévennes — des terres volcaniques, des dolmens comme en Bretagne, des grottes et des gorges, le pont d'Arc, des ruines, — celles de Crussol, du château de Durtal, du château de la Tourette, — le site d'Alba, ville romaine ruinée durant les invasions du ve siècle, et pour les malades et les snobs, qui aiment se baigner et se gargariser avec des eaux dont ont leur promet merveilles, la petite réclame de Vals-les-Bains, dont on leur montre les avantages, divertissements, et jusqu'à une « représentation théâtrale dans le parc du Casino ». Le cabotinage, en France, ne perd jamais ses droits.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

La Dépopulation. Proposition de loi de M. le Sénateur Lannelongue (Sénat 12 juillet 1910). — Emile de Saint-Auban (*Figaro*, 13 juillet 1910). — *La Propriété des lettres missives* (Cour d'appel de Paris, 1re chambre. Arrêt du 13 juillet). — Dr Wahl : *Le Crime devant la science,* Giard et Brière, 1 vol. in-8°, 4 fr.

Le 12 juillet, le Sénat a pris en considération la proposition de loi de M. le Sénateur Lannelongue et d'un certain nombre de ses collègues tendant à combattre **la dépopulation**.

D'après l'exposé des motifs, nombreux sont les facteurs qui font baisser la natalité en France.

Le célibat prolongé ou définitif, le mariage tardif, la poussée abusive vers le fonctionnarisme, la non-liberté testamentaire, la situation précaire du salariat, le faux calcul de la transmission du bien-être basé sur une prévoyance exagérée et le goût immodéré de l'épargne, l'émigration rurale, sont des éléments plus ou moins funestes pour notre vitalité.

Pour que la France puisse se ressaisir, les auteurs de la proposition indiquent diverses mesures : les célibataires âgés de 29 ans seront soumis à des obligations militaires supplémentaires dans la réserve de l'armée active et dans l'armée territoriale ; nul ne pourra devenir ou rester fonctionnaire de l'Etat, du département ou des communes s'il n'est marié à 25 ans révolus ; tout fonctionnaire marié, veuf ou divorcé, ayant au minimum à sa charge trois enfants vivants, bénéficiera pour chaque nouvel enfan d'avantages de carrière et d'avantages de retraite ; enfin, si cette loi est votée, toute personne aura la libre et entière disposition de ses biens.

Voilà les bêtises qui recommencent, pourrait-on dire ; car, si absurde que soit cette proposition, elle n'a pas le mérite de la nouveauté. M. Emile de Saint-Auban, à la fois grand avocat et philosophe érudit, le signale au cours d'un remarquable article dans *le Figaro.*

Ceux qui veulent légiférer pour repeupler la France n'ont pas assez médité le constat du bon Horace : « A quoi servent les lois sans les mœurs ! » Leur défaite est certaine... Le poète latin rythmait les mécomptes du Droit romain. Le Droit français oubliera-t-il la leçon ?

Le siècle d'Auguste ressembla beaucoup au nôtre. Il était, comme le nôtre, fatigué et réfléchi. Il achevait de disloquer un organisme. Friand de plaisir, il goûtait peu la gêne. Il fuyait le mariage. L'entretien de nombreuses familles n'était pas son sport favori. La natalité et la pudeur défaillaient ensemble. Alors, M. Brieux ne faisait pas de pièces ; mais on gémissait tout de même sur les âmes corrompues ; les uns prônaient l'abstinence, d'autres la fécondité ; les patriotes pleuraient les foyers vides et tançaient les célibataires.

L'impérial viveur, qui, le soir, souriait au vice, trouva bon, l'après-midi de codifier la vertu. Il jugea le contraste agréable. Après les courtisanes, ce qui l'intéressait le plus, c'étaient les conjoints. Junon le reposait de Vénus. Il n'institua aucune commission parlementaire, ni même extra-parlementaire ; il n'envoya pas de circulaire aux proconsuls et ne fonda pas de ligue.

mais les maîtres de l'élégance, qui formaient son Conseil d'Etat, ayant flatté sa fantaisie, il s'avisa, entre deux fêtes, de régénérer son empire et de le repeupler par les voies les plus rapides.

Il imagina les fameuses lois caducaires, qui édictaient des faveurs et des déchéances, qui primaient la paternité et frappaient le célibat. Il visa aussi le veuvage et la stérilité, et ses coups les atteignirent au plus sensible endroit : la bourse. Il édicta que les paresses, les tares, les isolements, obstinés à ne point repeupler l'Italie, ne recueilleraient ni legs ni héritages ; et les dons qu'on leur destinait, dons caducs — d'où le nom de lois caducaires, — il les attribua, soit aux pères de famille, soit à l'Etat. Il mesura la peine aux culpabilités. Si j'use des terminologies modernes, je dirai qu'à ses yeux le célibat fut un crime, le veuvage un délit, et la stérilité une contravention. De la sorte, le mariage devint un service obligatoire, — hormis pour les dispensés, car l'âge a des vetos devant lesquels il faut bien que s'incline le texte le plus exigeant.

Les mœurs vainquirent l'Empereur, et le sourire du poète nota l'échec de l'ami couronné. Il y a des choses qu'on ne promulgue pas. Les codes ne changent pas les âmes. On peut, on doit punir par des mesures hardies, en un sens périlleuses, mais utiles, mais nécessaires, la séduction, l'abandon lâche ; on peut, on doit remédier, tant bien que mal, à la déloyauté virile, à la masculine impudeur ; mais on ne décrète, ni l'amour du foyer conjugal, ni le goût des nombreuses familles, ni la fécondité forcée, ni la stérilité obligatoire.

Mais quelle idée les législateurs se font-ils donc de la paternité ? Je dis « paternité », car la maternité ne semble pas les préoccuper le moins du monde. Ils récompensent le mâle fécond, ou croyant l'être, ils l'encouragent à continuer, mais la pensée ne leur vient pas que dans cette entreprise de repopulation, il faudrait peut-être s'occuper un peu des mères. J'entends bien que ces graves sénateurs déclarent vouloir avant tout favoriser la famille, et que les filles-mères ainsi que leurs enfants dits « naturels » sont indignes de la sollicitude de la loi. Cependant la population n'est qu'une question de chiffres ; et pour former nombre dans la masse des contribuables et des défenseurs du pays, l'enfant naturel est une unité ayant la même valeur et supportant d'ailleurs les mêmes charges que l'enfant légitime.

Qu'on décerne des médailles et des primes aux éleveurs de bétail, je le comprends ; les profits qu'ils en tirent les incitent aux efforts ; mais étendre ce régime à la paternité, c'est supposer que lorsqu'il fait un enfant, le père de famille calcule comme le propriétaire d'un troupeau.

Comment sérieusement escompter qu'un citoyen engrossera sa légitime, uniquement pour éviter de faire treize jours dans l'armée territoriale ?

Quant à régler l'avancement des fonctionnaires, non d'après leur mérite ou leur ancienneté, mais d'après la fécondité de leurs épou-

ses, l'idée est vraiment réjouissante. Que dira le fonctionnaire, employé zélé, robuste et courageux « ouvrier de chair », mais époux d'une bréhaigne ! Pour être juste, il faudrait l'autoriser à répudier sa femme, obstacle à son avancement, et à en choisir une autre qui le favoriserait. Alors il convient d'ajouter la stérilité aux causes de divorce.

Cela nous réservera de jolis procès. Chacun des époux se relancera le reproche et puisqu'en cette matière les experts, même en mettant leurs lunettes comme la religieuse de La Fontaine, n'y voient goutte il faudra, crainte d'injustice, ordonner des expériences. Cela ser- bien délicat ; et quels étranges laboratoires que ceux où se prati- queront ces essais !

Il y a quelques années, un jeune homme, qui partageait les préoc- cupations de Messieurs les Sénateurs, publia dans une revue méri- dionale un article que d'aucuns trouvèrent audacieux. Il réclama l'établissement de haras humains peuplés de gaillards qui auraient été choisis parmi les plus jeunes, les plus vigoureux et les mieu construits pour la reproduction. Ces sujets d'élite auraient été entou- rés de soins attentifs en même temps que comblés de faveurs et d distinctions. Près d'eux, aux moments propices, femmes et jeune filles jugées dignes d'enfanter auraient été conduites par les repré- sentants du Ministère de la Population, qu'il convenait de créer san retard. Ainsi, affirmait-il, l'avenir appartiendrait à des génération nombreuses et fortes.

Ses compatriotes furent tellement enthousiasmés qu'ils l'éliren maire de leur ville, grand port de guerre sur la Méditerranée. Malheu- reusement, l'ingénieux et hardi sociologue devait bientôt montr qu'entre la théorie et la pratique il y a un abîme. Il fut condamn par la Cour d'Assises pour complicité d'avortement.

Est-ce à dire que l'intérêt ne puisse en aucun cas servir d'apériti à la paternité ? Au contraire ; et l'encouragement à faire des enfan figure déjà dans le Code civil. Aux termes des articles 205 et su- vants, ceux qui se trouvent dans le besoin ont le droit de faire co- damner leurs enfants et beaux-enfants à leur servir une pension a- mentaire.

Le moyen d'être assuré d'une retraite dans ses vieux jours est do simple : faites des enfants, faites-en beaucoup, le plus possib Point n'est besoin, ensuite, de vous en occuper. Serait-il établi q vous fûtes le plus indigne des pères, que vous avez abandonné v enfants, que, loin de les aider, vous avez volé et dissipé leur pat- moine, peu importe, dès l'instant que vous ne possédez rien, vos e- fants doivent vous entretenir.

Si tous les Français étaient des prévoyants, et surtout des P- voyants de l'Avenir (car il paraît qu'on peut prévoir autre chose),

commenceraient par s'assurer une nombreuse descendance. Qu'est-ce que cela coûte? L'hôpital n'est-il point là pour l'accouchement? et l'Assistance publique ne doit-elle pas nourrir les enfants dont les parents dédaignent de s'occuper de ces misérables questions? On sème gratuitement et la récolte est garantie par la loi. N'est-ce point admirable?

Il n'y a qu'un risque, c'est que les enfants soient insolvables; que la moisson ressemble au semeur. Mais pour remédier à ce risque, il suffit de franchir un pas: ajouter la garantie de la pension au droit à la pension.

C'était la vraie solution des retraites. La loi eût été fort simple. Elle eût déclaré par exemple que tout homme ayant soixante ans d'âge avait droit à une pension annuelle de 300 francs par enfant majeur. L'Etat servait lui-même les pensions et les recouvrait ensuite comme il pouvait, en totalité ou en partie. Alors les enfants, au lieu d'être accueillis comme des charges, étaient salués à leur naissance comme des promesses sur lesquelles il convenait de veiller précieusement. Et tout le monde était satisfait.

§

La 1re Chambre de la Cour d'Appel de Paris a rendu, le 13 juillet dernier, un arrêt qui crée une jurisprudence nouvelle sur **la propriété des lettres missives**. Jusqu'ici les tribunaux déclaraient qu'on pouvait déduire de certaines circonstances un abandon tacite du droit d'auteur; par exemple, lorsque l'écrivain n'avait pas conservé le brouillon ou le double de ses lettres. Apparemment, disait-on, il avait abandonné toute pensée de publier ces lettres puisqu'il ne s'en était pas réservé le moyen. C'était assez logique, et cette jurisprudence, surtout lorsqu'elle était appliquée aux héritiers de l'écrivain, apportait une heureuse restriction aux conséquences souvent excessives de la loi. Ainsi fut-il jugé pour la correspondance de George Sand, Sainte-Beuve, Lacordaire et Mérimée.

La Cour d'Appel de Paris revient à une application plus rigoureuse de la loi. L'abandon du droit d'auteur ne peut ainsi se présumer, déclare-t-elle; il faut qu'il soit formel. L'absence de brouillon ne prouve rien; y attacher une importance aboutirait à donner à l'épistolier qui compose péniblement, cherche ses phrases, un traitement plus favorable qu'à celui qui écrit facilement, sans avoir besoin de faire un brouillon.

Il s'agissait, en l'espèce, de lettres de Mérimée. M. Chambon, un lettré et un érudit, avait cru honorer la mémoire de Mérimée et rendre service aux admirateurs de l'écrivain en publiant des lettres inédites qu'il avait heureusement rassemblées. L'héritière de Mérimée surgit et interdit cette publication. Pourquoi? Elle ne le dit pas. Cela ne

lui plaît pas, voilà tout, et la loi la dispense de donner ses raisons ; elle est maîtresse absolue de l'œuvre de Mérimée.

Mais qui est donc cette héritière, détentrice d'un tel droit? Une dame Hémon, absolument étrangère à Mérimée, et que celui-ci n'a probablement jamais connue. Mérimée, en mourant, a institué pour ses légataires universelles deux vieilles Anglaises qui ensuite choisirent comme héritière cette dame Hémon. Et c'est ainsi que Mme Hénon est propriétaire de l'œuvre littéraire de Mérimée.

Cet exemple fera peut-être réfléchir les singuliers protecteurs des lettres qui, voici trois ans, réclamaient contre la durée actuelle du droit d'auteur qu'ils trouvaient insuffisante, finissant cinquante ans après le décès de l'écrivain. Ils redoutaient pour les vivants la concurrence des morts !

L'œuvre nécessaire serait au contraire de restreindre les droits des héritiers et représentants de l'auteur. Est-il admissible que, par le hasard des transmissions successorales, l'œuvre d'un écrivain puisse dépendre un jour du caprice ou de la passion d'un individu quelconque ?

§

Le Dr Wahl, médecin en chef des Asiles publics d'aliénés, était particulièrement qualifié pour étudier la criminologie au point de vue biologique. Dans un ouvrage : **le Crime devant la Science**, après avoir résumé les doctrines médicales en matière criminelle, il examine les questions suivantes : Causes et stigmates physiques de la dégénérescence ; — Physiologie et psychologie des dégénérés ; — Les criminels sont-ils tous des dégénérés ? — Théories des criminalistes sur les peines, etc.

Voici la conclusion du Dr Wahl :

> ... Nous insistons encore une fois sur le fait que c'est le dégénéré qui est le plus dangereux et que c'est contre lui que les mesures les plus énergiques doivent être prises ; donc, pour lui, point de circonstances atténuantes basées sur son état mental et surtout point de grâce qui interromprait le traitement des uns ou lâcherait sur la société des êtres indomptables dans d'autres cas. Tout individu qui ne peut pas être mis en état de gagner sa vie, est par là même des plus dangereux. Le vagabond éternel, le mendiant qui se transforme volontiers en voleur, le récidiviste des menus méfaits, sont beaucoup plus dangereux au point de vue social que l'homme normal qui peut commettre un fait grave sous l'influence d'une ivresse passagère et non habituelle ou d'une forte commotion morale.

Nous sommes heureux de trouver cette conclusion sous la plume d'un savant tel que le Dr Wahl. Il est grand temps de réagir contre certaines théories qui aboutiraient bientôt à assurer l'impunité à presque tous les criminels sous prétexte qu'ils présenteraient des indices de dégénérescence. Ces théories sont aussi anti-sociales que

l'indulgence pour les crimes dits « passionnels ». Comme si tous les crimes n'étaient point passionnels !

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

La Grande Revue : Stendhal, d'après M. André Suarès. — *Le Spectateur :* M. A. Joussain, sur la Psychologie des mentalités. — *La Revue du Mois :* l'expansion japonaise dans l'Amérique latine, par M. M. Labroue. — *La Revue :* Georges V est sobre et monogame. — Memento.

Ce *Voyage du condottière*, que publie M. André Suarès dans **la Grande Revue** (10 et 25 avril, 10 juin et 10 juillet), est un ouvrage d'une importance considérable. Son auteur aura plus tard, comme un Stendhal, des dévôts jaloux et passionnés. Je lui souhaite que quelqu'un de ceux-ci le dégage aussi heureusement de son œuvre qu'il vient de le faire pour notre Beyle. Sans doute, il ne satisfera pas tous les stendhaliens qui sont des gens d'humeur atrabilaire. Mais il eût gagné l'approbation de leur dieu ou, du moins, il me le semble autant que l'on puisse préjuger d'une sensibilité posthume.

Voici un coin du portrait de Stendhal par M. André Suarès :

L'homme le plus libre, et, comme Montaigne, un homme de tous les temps. Païen de raison, et de sens catholique, il ne souffre aucune contrainte. Telle est la règle de ce Moi parfait : tout ce qui fait obstacle au libre jeu du héros, il le déteste ; il tient pour bon tout ce qui aide l'homme à réaliser sa propre nature. L'homme enfin et le héros ne se séparent point à ses yeux. Pour Stendhal, un homme incapable de passion, ou sans énergie à s'y livrer, n'est rien du tout.

Il vit pour vivre. C'est pour être lui-même qu'il aime et qu'il écrit. L'Italie est son climat, lui ayant paru que l'Italie est le climat le plus favorable à la vie.

Tous les jougs lui sont odieux. Il les brise, à mesure qu'il les rencontre. Dans la religion, il exècre premièrement le joug de la raison. Il juge la famille, l'état, la province, le monde et les siècles. Il se fait une époque, et un lieu de ce qu'il rencontre de plus passionné et de plus libre dans tous les pays et dans tous les âges. Dupe de rien, il veut l'être de la passion.

Il a donc le sens profond de l'art : il sait que l'art est, d'abord, une ivresse de la vie. Il sait que, dans la douleur même, l'art cherche une volupté ; et que l'artiste est le héros de la jouissance. Ce monde-ci veut qu'on en jouisse à l'infini.

Il a ses fortes tristesses qu'il montre à ses amis ; et qu'il cache dans ses livres. L'esprit chez lui est le masque des passions. Il fait des bons mots pour qu'on le laisse en paix à ses grands sentiments.

Profond analyste de l'automate, il n'est pas homme de lettres, grâce au ciel. Il ne pense pas pour plaire à ceux qu'il méprise.

On apprend, avec M. André Suarès, de nouvelles raisons d'aimer Stendhal. Ici, nous le voyons porté à la juste place qu'il a su conquérir, et sur un faîte où il représente vraiment l'intelligence française :

Stendhal est le premier grand Européen depuis Montaigne. Et comme il fallait s'y attendre, c'est un Français. Gœthe est Européen, sans doute : mais son Europe est allemande.

Quelle en serait la cause, sinon que Stendhal est le grand homme de la Révolution, je veux dire le poète? Il l'est si pleinement, dans un esprit si fort, que seul, après tout, il vit et il pense en bon Européen. Il finit même par être Européen contre la France. Là encore, il a prévu les temps, et il se moque des théories qu'on devait faire sur lui. Cet homme de la Révolution, le plus opposé par l'esprit qui se puisse à Bossuet, écrit la langue la plus nette et la moins nouvelle. Plaidant contre Racine pour Shakespeare, il est plus classique que personne. Il détruit l'ancienne société avec les armes mêmes qui sont rouillées aux mains des royalistes : elles sont neuves entre les siennes. Il n'est pas un écrivain qui ne soit emphatique près de Stendhal.

On dit parfois qu'il n'a point de style, le prenant au mot quand il se donne pour maîtres les juristes du Code civil. Mais, d'abord, la langue du droit est belle, quand elle est pure, et Portalis en a le sens. Puis Stendhal n'aime pas faire ses confidences d'auteur, étant si au-dessus du métier. Stendhal, c'est le dessin le plus aigu presque sans ombre et sans couleur. Son style est d'acier, de la pointe la plus acérée et la plus fine. Ni images, ni périodes. Ni la lyre, ni l'éloquence. Il est nu comme la ligne. Il me rappelle Lysias et l'orateur attique, si les Athéniens, au lieu de plaider, faisaient l'analyse de l'homme. Pour tout dire, il est Grec. Chaque phrase de Stendhal est pleine de sens, et d'un feu clair, qui fait de la lumière sans chaleur. Toutes ces phrases ensemble tombent comme des étincelles : ceux qui ne sont pas sensibles à ce feu d'intelligence diront qu'elles tombent comme la pluie.

Pour terminer ces emprunts au fort chapitre de M. Suarès, nous recopions ce portrait définitif du *milanese* :

Un vieillard qui l'avait vu en 1840 me parlait de Stendhal, voilà quinze ans, et le peignait ainsi : Gros et court, un homme aux gestes trop vifs pour sa corpulence; l'air avantageux, le torse en avant, ne voulant pas perdre un pouce de sa taille; attentif par-dessus tout au ridicule de paraître vieux et de ne point consentir à l'être; hardi par timidité; franc railleur et d'humeur souvent chagrine; inquiet d'être à la mode, de faire belle figure, et préoccupé de sa laideur jusqu'au tourment. Il était laid pour la plupart des gens et prêtait à rire aux femmes. Il portait perruque et un toupet de cheveux bouclés, fort noirs. Il se vantait d'avoir toujours eu les cheveux d'encre, comme un Italien. Le sang près de la peau, un visage rouge. Le front et les yeux admirables, étincelants d'esprit ou, dans la mélancolie, pleins d'ombre. Il avait de belles mains, brunes et fines. Un rien d'accent, une légère pointe, un goût d'ail dans les voyelles, qu'il faisait un peu brèves, à la façon du Midi. La voix mordante, vive sur les R. Sa famille venait, pour une part, d'Avignon. En son âge mûr, Stendhal est tout pareil aux Provençaux de son temps; et son portrait rappelle maint Provençal, comme j'en ai connu dans mon enfance. A soixante ans, il eût donné toute la gloire du monde pour l'amour d'une jeune femme. Est-ce

une faiblesse d'y prétendre, en dépit d'elles et de soi? Ou n'est-ce pas plutôt le signe d'une force qui dure? Et pourtant, sans l'avoir beaucoup avoué, Stendhal jeune homme a chèrement aimé la gloire. Mais, certes, il a conquis une immortelle maîtresse, qui ne l'a point trahi, et qu'il nous a laissée : l'Italie tragique.

§

Dans **le Spectateur** (juillet), M. André Joussaint traite de la *Psychologie des mentalités*, avec un esprit d'observation très remarquable. Par la mentalité, il entend : « Une déformation que font subir à l'intelligence d'un être, ou d'un système d'êtres, ses habitudes, son état affectif, son vouloir profond. »

Par ce qui suit, on aura une notion de la manière de l'auteur :

Comme il y a des degrés d'intelligence et de culture, il y a des degrés entre les diverses mentalités. On dira couramment, par exemple, que celle du Chinois est supérieure à celle du nègre, et celle du paysan français à celle du moujik. Ce qui fonde objectivement ce jugement de valeur, c'est la possibilité pour un homme d'une mentalité dite supérieure de comprendre la mentalité dite inférieure, et l'impossibilité pour l'homme d'une mentalité dite inférieure de comprendre la mentalité dite supérieure. La supériorité consiste ici dans la faculté de pénétration et d'assimilation. En fait, d'ailleurs, la compréhension demeure souvent très imparfaite. L'homme civilisé comprendra plus facilement ce qui se passe dans l'esprit de l'homme primitif que l'homme primitif ce qui se passe dans l'esprit du civilisé. Il ne pénétrera cependant jamais entièrement l'homme primitif. Pour y parvenir en effet, il faudrait qu'il se fît une âme semblable à la sienne, ce qui est impossible. Comprendre un autre être c'est sympathiser avec lui. Mais en de certains cas la seule sympathie qui nous soit possible est purement intellectuelle ; or, pour pénétrer à fond l'âme d'autrui, une entière sympathie serait nécessaire. Mais notre sympathie se restreint aux choses que nous pouvons aimer sans cesser d'être nous-mêmes. Un homme vertueux qu cherche à comprendre les mobiles d'un criminel sympathise intellectuellement avec l'auteur du crime, mais il ne pourrait s'identifier avec lui sans cesser d'être lui-même. En sympathisant profondément avec le criminel, il cesserait de sympathiser profondément avec sa victime, et c'est vers la victime qu'il est porté par sa propre nature.

L'intention de M. André Joussain est d'analyser « la mentalité classique » et la « mentalité romantique » dans ses prochaines contributions au *Spectateur*.

§

M. H. Labroue étudie, dans **la Revue du mois** (10 juillet), *l'Expansion japonaise dans l'Amérique latine :*

Nos compatriotes, écrivait, en 1907, une revue japonaise, sont boycottés aux Etats-Unis. Ils ne peuvent se rendre en Australie. Exception faite de la Corée et de la Mandchourie, en quel pays peuvent-ils émigrer? Il est nécessaire qu'ils se portent vers l'Amérique du Sud, où les richesses abondent et où les bras manquent.

« L'immigrant japonais est attiré par les Sud-Américains », constate ailleurs M. H. Labroue. Le gouvernement japonais, d'autre part, « pousse ses émigrants » dans la plupart des grands Etats sud-américains.

Ils sont d'abord allés au Mexique, l'Etat latin d'Amérique le plus rapproché du Japon.

Déjà coolies et commerçants chinois les avaient devancés au Mexique, où on n'a cessé de leur faire bon accueil ; on y en compte actuellement quelque 25.000. Vinrent les Japonais, surtout à partir de 1906, quand les troubles de San-Francisco commencèrent à les détourner des Etats-Unis. Les uns entraient au Mexique, avec l'espoir de passer au plus tôt, subrepticement, la frontière de la Californie ou du Texas. Le plus grand nombre venaient pour s'y fixer comme agriculteurs, au moins pendant quelques années.

. . . .

De son côté, le gouvernement mexicain fait de son mieux pour attirer le commerce et les colons japonais. En 1909, il a accordé une subvention de 26.000 francs à la *Toyo Kisène Kaïcha* pour l'établissement d'un service régulier entre Yokohama et Salina Cruz. Aux immigrants, il octroie les avantages suivants : remboursement des frais de voyage, frais d'entretien pendant cinquante jours, sur le territoire choisi par l'immigrant, subvention aux entreprises agricoles ou industrielles, exemption du service militaire pendant les dix ans qui suivent la naturalisation, exemption d'impôts, sauf des impôts locaux, exemption de droit de douane sur celles des denrées alimentaires qui, comme le riz, ne sont guère ou ne sont point cultivées au Mexique.

Quel a été le résultat de ces efforts concordants au point de vue du commerce et de l'immigration ?

Si la « balance du commerce » est une vérité économique, les Japonais ont lieu de se féliciter de leurs échanges avec le Mexique. L'importation des produits mexicains au Japon est en effet de plus en plus restreinte : 417.000 francs en 1905 ; 11.000 francs en 1906 ; 810 francs en 1908. Par contre, l'exportation des produits japonais au Mexique s'est rapidement développée : 23.000 francs en 1899 ; 1.800.000 francs en 1908.

L'expansion japonaise se manifeste également au Pérou ; mais où elle promet, selon M. Labroue, l'avenir le plus brillant, c'est au Chili. Notre confrère signale d'étroites analogies entre le Japon et le Chili, tant au point de vue climatérique, à celui de la conformation du sol, et sous le rapport historique pareillement.

Similitudes encore dans l'histoire de ces deux pays, dans leur effort de modernisation politique et de galvanisation économique. En 1818, le Chili s'émancipait de l'Ancien régime espagnol, comme, cinquante ans plus tard, le Japon devait s'émanciper de l'Ancien régime chogounal. Grâce à l'impulsion donnée au commerce, à l'industrie, aux travaux publics, à l'instruction publique, à l'armée de terre et de mer, le Chili, quoique la plus humble des capitaineries du Nouveau-Monde, est devenu la plus industrieuse et la plus prospère des républiques andines. Dans le même demi-siècle et par les

mêmes moyens, le Japon devenait le plus puissant des empires asiatiques, quoiqu'il en fût le moins étendu. Et le Chili faisait la preuve de sa puissance matérielle en refoulant, au Nord, le Pérou, auquel il enlevait des territoires (1884), comme le Japon révélait sa force en mordant à l'Ouest, sur l'Empire chinois (1895).

En Argentine et au Brésil, l'immigration des Japonais, plus nouvelle, n'est pas moins intense.

Où qu'il débarque, le colon japonais apporte ses qualités de bel équilibre :

Contrairement à ce qui se pratique dans certains autres pays, le colon japonais ne part pas à l'aventure et ne s'installe pas au petit bonheur; il n'est point hanté par la manie des grandeurs ou par la perspective d'un coup de fortune qui lui épargnerait la peine d'un labeur intelligent et méthodique ; ses reportages ne sont point du *bluff*, et n'oscillent point de la vantardise éhontée au découragement hargneux ; sa conduite est probe et son esprit reste sain ; et ses administrateurs, ses consuls, où il ne voit point des ennemis, mais des tuteurs, ne voient point en lui un témoin gênant, mais un collaborateur permanent et indispensable.

Pourquoi avons-nous cité des fragments de cet article ? A peine pour rassurer notre Occident et montrer un dérivatif au péril jaune, par rapport à l'Europe. On nous répondra que le Nippon l'attaquera tout ensemble de l'Est et de l'Ouest. C'est bien possible. Tout est possible, même que cela ne soit pas. L'impossible serait de ne pas s'intéresser à l'éparpillement de ce peuple énergique à la conquête du globe. On penserait presque à une race dont la terre disparaîtra dans quelque cataclysme, qui le pressent et veut survivre.

§

Les « potins » font, paraît-il de Georges V d'Angleterre, un intempérant d'alcool et un bigame. Bigame, passe encore ; mais un souverain ne doit plutôt pas s'enivrer. M. W.-T. Stead a la bonne fortune de pouvoir rassurer sur ces deux points les lecteurs de **la Revue** (15 juillet) :

Je dirai qu'autant qu'on peut affirmer une chose, bien loin d'être adonné à l'intempérance, George V est probablement le roi le plus sobre qui ait jamais occupé le trône, en Angleterre. Je ne dis pas qu'il soit le contraire d'un Templier, ou un de ces anciens Rechabites, ayant fait vœu de tempérance, ni un abstinent. Mais je puis dire, en toute assurance, sous l'autorité des gens qui le connaissent intimement, qui ont vécu avec lui, dîné et soupé avec lui, que s'il boit de temps à autre un verre de vin, ses boissons habituelles sont de l'eau minérale ou du lait. Quelques-uns m'ont même assuré qu'il n'a pas touché à une goutte d'alcool depuis deux ans. C'est une exagération. D'autres déclarent l'avoir vu boire, le soir, un coup de *whisky-soda*. Mais ceux qui le connaissent le mieux affirment qu'il n'y a pas

d'homme plus modéré dans l'usage des boissons alcooliques, parmi ses millions de sujets.

Avec la même énergie, M. Stead dément que Georges V se soit jamais marié, à Malte, avec la fille d'un amiral, avant son mariage officiel.

Tant mieux! tant mieux!

Memento. — *La Revue* (15 juillet). M. A. Chuquet : « l'Armée de Sambre-et-Meuse, en 1796. »

La Revue de Paris (15 juillet) publie « la Faustin », pièce en 8 tableaux d'après le manuscrit original d'Edmond de Goncourt retrouvé dans ses papiers, par M. Léon Hennique.

La Nouvelle Revue (15 juillet). — Général M. C. : « Nos officiers brevetés. » — M. H. A. Forest, sur « Thackeray à Paris ». — M. Laurent Tailhade : « le Renoncement d'A. de Vigny. »

La Revue Critique (10 juillet). — Enquête sur les libertés régionales et la formation d'Etats provinciaux en Bretagne, par M. de Lantivy.

Les Documents du Progrès (juillet). — Réponses à une enquête relative au « Problème de la dépopulation ».

Revue du Temps Présent (2 juillet) publie deux lettres inédites du comte de Chambord et le deuxième acte du *Marius vaincu*, de M. Alfred Mortier.

Revue bleue (16 juillet). — « Yseult aux blanches mains », poème en prose de M. E. Lucka.

Le Divan (juillet-août). — M. A. Monéry : « la Femme dans la littérature ».

Nouvelles de la République des Lettres (n° 1, juillet). — C'est une revue qui naît sous la direction de M. André Salmon. MM. Vincent Muselli, J. de Gourmont, Guy-Charles Cros, Paul Nerval publient, avec M. André Salmon, d'excellentes pages dans ce numéro initial où « les scènes de la vie littéraire » ont pour mémorialiste Baju fils.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les Châtiments (*Le Petit Temps*, 24 juillet). — Alphonse Allais (*L'Opinion*, 23 juillet). — Statues (*La Dépêche*, 22 juillet).

Avant que M. Gustave Simon ne fasse paraître son édition complète des *Châtiments*, avec toutes les notes, variantes et fragments inédits, **le Petit Temps** en donne un aperçu :

Il est peu d'ouvrages de Victor Hugo qui aient retenu aussi longtemps que celui-ci l'esprit du poète, enflammé de colère, tourmenté de passions vengeresses.

Aussi les papiers de Victor Hugo abondaient-ils en strophes négligées, en poésies mises à l'écart comme insuffisamment expressives. Victor Hugo lui-même, en traçant ses notes, amassant les idées de pièces, dressant, selon son habitude, le dossier de son œuvre prochaine, avait classé les vers destinés aux *Châtiments*, puis inutilisés, en trois parties :

La *Boîte aux lettres,* fragments qui dataient de 1852 à 1860 ;
Les *Nouveaux châtiments,* qui contiennent les strophes de 1852 à 1870 ;
Après la guerre, fragments de poésies postérieures à 1871.

Dans ce reliquat, Victor Hugo projetait de puiser les éléments d'un second volume des *Châtiments*. Après la chute de l'Empire, il était prêt, et hésita jusqu'en 1876. Il préféra publier *l'Année terrible,* et, plus tard jugea que les événements ne justifieraient plus ces violentes attaques. On les retrouve, aujourd'hui, dans cette édition dernière.

Les vers qui composent ce reliquat sont donc tous des apostrophes virulentes aux hommes du coup d'Etat et de l'Empire. Ce sont des fragments dans ce genre :

Ah ! misérable ! n'espère pas m'échapper ; je vois le fond hideux de ta pensée, et je le démasque, et je le divulgue, et je le publie, et je le crie ; je lui arrache ses voiles.

. . . .

> Tu ferais envoler ta conscience en fuite,
> Tu mêlerais ton âme aux abîmes du vent
> Que je l'irais saisir, et par le Dieu vivant !
> Qu'au peuple regardant nos combats dans la nue,
> Je la montrerais noire, horrible, et toute nue !

Sur des bouts de papier, au dos d'enveloppes, des rimes, des projets :

> La victoire est venue à moi les yeux en pleurs,
> Et m'a dit à l'oreille : O poète, mon prêtre,
> J'ai honte, car demain j'épouserai peut-être,
> Ce capitaine de voleurs.

PLAN DE L'EXPIATION

Napoléon ! hélas ! où est ta gloire ?
Le 2 décembre a passé dessus et l'a couverte de sa fange.
Ecoute, c'est un châtiment ; c'est la justice de Dieu.
Tu as eu beau faire, être un homme de génie, te couvrir d'un manteau de gloire, devenir éblouissant, tomber à Waterloo, mourir à Sainte-Hélène ; les crimes de lèse-peuple sont des crimes de lèse-Dieu. Il faut toujours que ces crimes-là s'expient. Le 2 décembre a surgi. Tu es mort, ton crime vit.

> Ton crime — cinquante ans sont passés, chose amère !
> Sors de l'ombre. Ton crime, aujourd'hui ton effroi,
> Revient et te punit. C'est ton dix-huit brumaire
> Qui se jette sur toi.
> (1852).

Faire — ainsi que l'a voulu M. Gustave Simon — l'historique des *Châtiments*, c'est raconter ce que fut la vie de Victor Hugo proscrit et luttant de Bruxelles ou de Jersey contre l'Empire. Expulsé bientôt de Bruxelles, Hugo s'embarquait à Anvers en août 1852 et débarquait à Jersey le jour même où paraissait *Napoléon le Petit*. Il s'installe dans une aimable maison au bord de la mer. Alors il écrit à son éditeur Hetzel une série de lettres, encore inédites, et qui nous paraîtront aujourd'hui d'un véritable intérêt :

J'ai pensé — et autour de moi c'est l'avis unanime — qu'il m'était impossible de publier en ce moment un volume de poésie pure, cela ferait l'effet d'un désarmement, et je suis plus armé et plus combattant que jamais. *Les Contemplations*, en conséquence, se composeront de deux volumes. Premier volume : *Autrefois*, poésie pure. Deuxième volume : *Aujourd'hui*, flagellation de tous ces drôles et du

drôle en chef. On pourrait vendre les deux volumes séparément ou ensemble, au choix de l'acheteur. Qu'en dites-vous ?

Ainsi donc *les Châtiments* devaient primitivement, dans la pensée de Victor Hugo, former le second volume des *Contemplations.*

Victor Hugo était bien en effet, comme il le disait, « plus armé et plus combattant que jamais ».Il veut d'abord appeler son œuvre *les Vengeresses*. Il écrit en décembre 1852 à Hetzel :

J'ai lu ici quelques pièces à plusieurs de mes amis, et j'ai été content de l'effet. Je reviens à *Vengeresses*. *Rimes* est parfaitement inutile et ôterait du sérieux. On s'attendra à Judith, à Ch. Corday, etc. Eh bien, qu'importe? Avec *les Orientales* ne pouvait-on pas s'attendre aussi à des femmes comme celles de Byron, à des Haydée, à des Recca, etc. Cela n'a rien fait. — On saura bien vite qu'il n'est pas question d'Holopherne ni de Marat, mais de Louis Bonaparte. — Somme toute, je reviens à mon titre et je m'y cramponne.

Mais un mois après il a trouvé mieux et fixe son titre définitif ;

23 janvier (1853).

D'après l'avis unanime, je m'arrête à ce titre :

CHATIMENTS
par
etc.

Ce titre est menaçant et simple, c'est-à-dire beau. Je fais force de voiles pour finir vite. Il faut se presser, car le Bonaparte me fait l'effet de se faisander. Il n'en a pas pour longtemps. L'Empire l'a avancé, le mariage Montijo l'achève. Si le pape le sacrait, tout irait bien. Donc il faut nous hâter. Je voudrais pouvoir vous envoyer le manuscrit en bloc. Indiquez-moi le moyen. — Envoyez-moi le spécimen du livre.

Mais qui s'intéresse encore aux *Châtiments ?* Peut-être les Victimes du 2 décembre, qui émargent toujours au budget pour près de 2 millions. Leur intérêt serait une sorte de justification.

§

M. Carlos Fischer nous donne dans **l'Opinion** un petit essai sur Alphonse Allais, qui n'est pas désagréable. Le voici presque tout :

Ses airs placides, ses manières correctes, son parler tranquille, ses réflexions précises « marquées au coin du bon sens » auraient pu le faire passer, comme vous et moi, pour un pharmacien de première classe. Seulement, lui, il l'était. Il sortait de l'officine paternelle, où il avait roulé des pilules — c'est pour cela qu'on rencontre tant de « potards » dans sa « Vie drôle » — et il était si docte chimiste que l'illustre Moissan le prit pour collaborateur. C'est du four à diamants de Faust en personne que s'est échappé cet homunculus méphistophélique appelé l'esprit d'Alphonse Allais. Voilà un phénomène de laboratoire qui laissera éternellement ébahis et vexés tous les savants du pays de Gœthe. Il ne nous blesse pas et nous étonne bien moins, nous autres, parce que nous savons aujourd'hui, pour en avoir vu plusieurs exemples, que la meilleure fantaisie se fait, souvent, avec les plus riches humanités, une culture de sorbonien et des idées générales cristallisées sur de patientes observations. L'humoriste parfait cache volontiers un savant ou un philosophe. Mais il ressemble au gourmet de Monselet qui, de la caille, du perdreau, du faisan et du cochon de lait rôtis,

un dans l'autre, selon des règles exactes, gardait seulement une olive uite au creux de ces viandes choisies : il condense sa psychologie ou sa ritique de doctrine dans un mot barbelé ou une image bouffonne, pour en omposer un régal plus délicat et inoubliable.

A ses mérites de technicien, Allais, né en face des côtes anglaises, joi- nait un flegme merveilleusement britannique. En mettant tout cela, étu- es et tempérament, dans sa fantaisie, on sait ce qu'il en fit, dès son pre- nier numéro du *Chat noir :* un genre triomphant. Sans doute, nous pos- édions déjà, à cette époque mémorable, des princes de l'humour qui le alaient, et dont l'esprit n'était pas, d'ailleurs, très éloigné du sien. I. Jules Lemaître, dès 1886, avait proclamé son admiration pour le talent 'un Grosclaude, qui, disait-il, faisait des percées dans l'absurde « avec des nstruments de précision ». Mais Alphonse Allais, voué à la chimie et aux ciences naturelles, développait ses raisonnements burlesques avec une igueur si impitoyable et si impressionnante qu'on connut, oserai-je dire, omme une sorte de frisson nouveau. Il combinait les seuls éléments du nonde positif, comme le rappelait ces jours-ci M. Alfred Capus, et soudain abandonnait, par un tour gracieux, la ferme réalité — mais non pas raisemblance — ainsi « qu'un aéroplane quitte le sol ». Et l'on était con- uit, de la sorte, sur une autre dimension... C'était une exquise et vertigi- euse « attraction » de quelque Luna-Park spirituel, bien différent de celui ù, vers ces années encore, Armand Silvestre bornait sa promenade quo- idienne.

Et la France, ravie, se passionna, ainsi distraite, pour l'histoire fameuse es concombres migrateurs, qui, partis on ne sait comment, arrivaient on e sait où, pour l'aventure du poisson docile qui, dressé à se passer d'eau, nit par se noyer, pour l'exploit darwinien de ce caniche blanc nommé *lack* qui, afin de s'adapter à son nom, se salit consciencieusement jusqu'à evenir noir... La logique aboutissant à la folie, c'est évidemment une ource du Rire qui n'a pas moins de violence que l'automatisme de la pen- ée ou du mouvement. (Cf. Bergson, dans son *Traité sur Alphonse Allais*, ome IV, p. 323, et sa *Thèse sur Etienne Grosclaude*, in-folio aujourd'hui ntrouvable.) La satire des hypothèses scientifiques, résumée avec cette elle humeur, est un ragoût qui plaît à tout le monde, excepté, bien entendu, ceux qui les ont lancées. A partir de 1890, le pays entier (c'est une façon e parler, il va de soi) correspondait avec Alphonse Allais et chacun refaisait » joyeusement sa chimie en lisant de savoureux exposés tels que elui-ci :

A sec, l'acide tartrique et le bicarbonate de soude ne réagissent point l'un sur autre. Dissous, ils se décomposent : l'acide tartrique se jette sur la soude avec ne brutalité sans exemple, chassant le pauvre bougre d'acide carbonique, qui se etire avec une vive effervescence, a l'instar de ces maris trompés qui claquent les ortes pour faire voir qu'ils ne sont pas contents.

On sait que le mélancolique Honfleur n'a pas voulu donner un oin de ses rues escarpées pour le buste de cet homme trop spirituel. aurait cru faire injure à feu M. Sorel, homme compact. L'ombre égère d'Alphonse Allais n'a nul besoin d'ailleurs de ces commémo- ations pesantes. On le lit encore, on le lira longtemps, peut-être tou- ours, et cela vaut mieux.

§

M. Gustave Geffroy est un partisan déterminé des statues d'hommes célèbres, pourvu qu'elle soient belles et expressives. Il trouve que Paris n'a pas encore élevé toutes celles qu'il devrait, surtout parmi les poètes. Après Hugo et Musset, écrit-il dans **la Dépêche**,

...Ne faudrait-il pas songer au grand Théophile Gautier ? J'ai essayé, je l'avoue, de trouver un emplacement pour un buste du poète d'*Emaux et Camées* à Neuilly, où il est mort, ou bien au Luxembourg, parmi les poètes déjà rassemblés. Les négociations commencées ont été interrompues, mais je m'empresse de faire savoir à ceux que le monument de Gautier intéresse que le sculpteur Dejean a modelé de lui un magnifique buste qui a enthousiasmé, pour sa ressemblance, ceux qui ont connu Théophile Gautier, et pour sa beauté olympienne ceux qui le voient ainsi à travers son œuvre.

Non loin de Gautier, ne devrait-on pas placer l'exquis Gérard de Nerval, l'auteur immortel de quelques beaux vers imagés et profonds, de ce chef-d'œuvre de *Sylvie*, de cet autre chef-d'œuvre du *Voyage en Orient ?* Et Alfred de Vigny, qui a un monument à Tours, comme Rabelais et Balzac, ne doit-il pas en avoir un à Paris ? et Baudelaire? et Verlaine ? et Mallarmé ? Pour Leconte de Lisle, pour Banville, c'est fait, ils attendent au Luxembourg leurs frères de poésie.

J'ai nommé Rabelais. C'est un des grands noms de la France, semble-t-il. Il n'a pas de statue à Paris. Et si nous faisons l'appel des gloires du passé, combien manquent sur le pavé de notre ville ! Corneille et Racine, La Fontaine et La Bruyère, — et Saint-Simon, que Versailles, tout au moins, devrait accueillir. (Je ne parle pas, bien entendu, des statues haut placées du Louvre et de l'Hôtel-de-Ville.)

Il y en a bien d'autres. Je ne fais pas ici une revue des gloires de la littérature et de l'art. Je veux seulement ramener en conclusion l'observation que m'a fait faire tout d'abord le projet de nos conseillers municipaux. S'ils veulent dire que nous avons trop de mauvaises statues, d'accord. S'ils trouvent qu'il peut y avoir, à Paris et ailleurs, *trop* de bonnes statues, je ne saurais être de cet avis.

Sans doute, mais si toutes les statues de Paris étaient belles et toutes justifiées, on n'eût jamais protesté.

Un article de M. Octave Uzanne sur le même sujet, dans le même journal, et tout contraire, nous vient trop tard pour être cité ici. Ce sera pour la prochaine fois.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

MAISONS-LAFFITTE. THÉATRE DE M. DE CLERMONT-TONNERRE : *Joconde*, comédie de M. Fernand Nozière (8 et 9 juillet). —THÉATRE ANTIQUE DE LA CITÉ DE CARCASSONNE (31 juillet et 1er août) : *Charles VII chez ses grands Vassaux*, tragédie en cinq actes et en vers, d'Alexandre Dumas.— *Hamlet*, drame en cinq actes et en vers, de A. Dumas et Paul Meurice. — Memento.

Cette année nous aurons un peu moins de *premières*, en plein

air, et nul ne s'en plaindra, car, depuis quelques saisons, sur certains de ces théâtres, nous assistions à une sorte d'exposition des tragédies refusées par les scènes régulières. L'*amateurisme* a, dès le début, gâté la belle initiative des spectacles de plein air, et quelle sorte d'amateurisme, un amateurisme à très bon marché ! Pour quelque vingt-cinq louis on peut être joué devant un vieux mur ou un rideau d'arbres. Pour ce même prix, on peut même fonder un théâtre de la Nature. Tout est nature et à la nature dans ce genre de représentations. En réalité, le Théâtre de plein air exige des pièces spécialement écrites pour lui, des acteurs spécialement doués d'une voix claire et d'une *articulation* nette, des auteurs soucieux de belles idées générales, des impresarii très riches, assurés d'un crédit solide, une figuration imposante. En plein air, il faut de l'expérience, de l'autorité et beaucoup plus de talent que partout ailleurs. Or c'est peut-être là qu'on dépense le moins de ces choses, généralement, et en dehors des scènes d'Orange et de Béziers, dont les chorégies dépassent en importance toutes les entreprises similaires.

Joconde, de M. Nozière, joué sur le petit théâtre du Comte de Clermont-Tonnerre, n'est point un spectacle de plein air, mais c'est bien un spectacle d'été et de campagne. Rien de plus spirituel et de plus amusant et aussi de plus vif. M. Fernand Nozière ne ressemble plus guère au Fernand Weyl qui collaborait à *l'Art et la Vie*, au temps où une certaine jeunesse professait un culte envers M. Gabriel Séailles. On pontifiait beaucoup en cette saison-là dans les cénacles qui voulaient aller vers la Vie (avec un grand V). Depuis M. Weyl ayant pris pseudonyme d'un héros d'Anatole France a rédigé, au *Temps* des chroniques d'un humour désenchanté et d'une philosophie souriante et décevante. Critique dramatique sévère au genre dit « parisien », indulgent aux audaces, et même aux tentations dites « révolutionnaires », M. Nozière s'est montré manifestement l'ennemi de l'art traditionnel.

Moraliste, M. Nozière l'est à la façon de Crébillon fils, du Diderot des *Bijoux indiscrets* et du Choderlos de Laclos des contes plus encore que du Laclos des *Liaisons*. Tous les petits auteurs du XVIIIe siècle sont familiers à M. Nozière. Je ne doute point de lui voir un jour porter à la scène la *Felicia* d'Andréa de Nerciat ou quelque récit de Nogaret, de Gudin, de Baculard d'Arnaud ou de Robbé de Beauveset. Mais M. Nozière a le talent plus léger que ceux-ci. Il sait conter avec grâce. Il porte dans les sujets les plus badins la plus grande pureté de style. *Summa lasciva, summa verba* !

Aujourd'hui M. Nozière a puisé son sujet au delà de son époque préférée. L'aventure de Joconde figure pour la première fois dans *le Roland Furieux* de l'Arioste et en occupe le XXVIIIe chant, qui débute ainsi :

— Femmes aimables ! et vous dont le bonheur est de les adorer, de grâce n'écoutez pas l'histoire que l'hôte de Rodomont se prépare à conter ! etc...

Benchè nè macchia vi puô dar ne fregio
Lingua si vile; e sia l'uzancha vecchia,
Che il volgare ignorante ognùn riprenda,
E parlè di quel che meno intenda.

La Fontaine a mis cette histoire en vers légers. Il ne semble pas que M. Nozière se soit davantage souvenu de celui-ci que de celui-là, et il a developpé la donnée des deux auteurs de manière originale.

Astolphe, roi de Lombardie, joignait « aux fleurs de la jeunesse une si parfaite beauté » que les dames de sa cour n'avaient pas à faire effort pour l'aimer et le lui prouver. Elles le lui prouvaient si facilement que, las de tant d'hommages et ayant appris par le discours d'un gentilhomme de Rome que n'étonnait pas le faste de sa cour —, que le jeune cavalier romain Joconde lui pouvait être opposé en rival, le prince mande Joconde auprès de lui.

Toutefois, le gentilhomme tant vanté arrive à Milan avec une allure déconfite. Avant de quitter son château, n'a-t-il pas découvert que Béatrice, sa femme, le trompait avec le page Lélio ? Astolphe se raille de sa mésaventure et « assez semblable aux jolies femmes, qui louent facilement celles dont elles ne craignent pas la supériorité », le comble de caresses et d'attention. Hélas ! pour être roi on n'en est moins autant qu'un autre expose à porter la coiffure de Sganarelle ! Astolphe s'aperçoit que la reine de Lombardie, sa femme, est la maîtresse de son bouffon. Un même destin réunit Joconde et le Roi. Mais à l'encontre du Sultan des *Mille nuits et une nuit*, ils ne tireront pas vengeance des infidèles. Ils décident seulement de quitter la cour et de courir l'Italie à la recherche d'une femme vertueuse et jolie et emmènent avec eux le Fou et le Page qui les ont trompés. Comme la chemise d'un homme heureux du conte arabe, la femme vertueuse et jolie est introuvable. Après bien des déceptions, ils croient avoir rencontré l'oiseau rare sous les espèces d'une accorte paysanne, Isabelle, fille du fermier Léonard, jolie comme l'amour et sage comme un ange.

Déjà Astolphe et Joconde entament la louange de la vertu. Ils déchanteront bientôt en apprenant que Léonard et Isabelle ne sont que deux comédiens dressés par Béatrice et la Reine qui ont voulu ainsi décourager les maris présomptueux. L'infidélité des femmes est une réalité, mais leur vertu n'est qu'un mensonge de comédie. Tous les hommes sont trompés. Ils n'ont qu'à se résigner à l'être. Assagis et philosophant, Joconde et le Roi, désormais sans jalousie ni passion, rentreront chez eux vivre le reste de leur âge.

Dunque possiamo creder que più felle
Non sien le nostre, o wen dell'altre caste ;
Et se son come tutte l'altre sono,
Che torniame o godércele fia buono.

Cette morale était déjà celle du Demetrios d'*Aphrodite* après celle des petits lyriques grecs et celle de Molière. On devine sous quel ton ironique M. Nozière la présente ; comment il raille la jalousie, l'amour-passion, la vanité de la possession unique. Avec quelle nonchalance il vante l'indulgence et conseille de prendre le plaisir qui passe. Couronne-toi de rose, ne t'embarrasse pas de l'avenir. La sagesse épicurienne s'exprime dans sa pièce en une prose rythmée, ocellée d'alexandrins, parfois rimée, très savoureuse, très achevée...

Mais le meilleur commentaire des théories de M. Nozière, on le puisa beaucoup dans l'interprétation de *Joconde*. Mlle Ventura, fine et alerte sous le pourpoint noir et or d'Astolphe, Mlle Duluc rieuse, mélancolique, charmante sous le travesti de Joconde, Mlle Marthe Mellot en Bouffon, Mlles Dorziat et Colonna, les épouses infidèles, Mlles Devimeur, Lucienne Roger, Pascal, Georgette Armand ajoutaient à la prose de M. Nozière la glose souriante de leurs beautés diverses et également entraînantes. Il y eut des danses et Mlle Gabrielle Dorziat rappela la Danse des sept Voiles de Salomé avec infiniment de charme, de sensualité et d'élégance.

Dans le cadre médiéval de la Cité de Carcassonne, on a joué le **Charles VII** d'Alexandre Dumas, qui prêtait facilement à une heureuse reconstitution d'un cortège seigneurial et royal. Ce fut là la partie la plus intéressante de ce spectacle que suivit, le lendemain, une représentation d'**Hamlet**.

Memento.— En outre de quelques prologues d'ouverture et de quelques pièces de circonstance, il faut noter, dans les spectacles de plein air autour de Paris, la tentative intéressante de M. Darmont, directeur du théâtre Antique de la Nature de Champigny-la-Bataille, qui a mis à la scène *les Marrons du Feu*, d'A. de Musset. Tentative intéressante qui a été très goûtée et parfaitement réussie !... Mais pourquoi M. Darmont ne joue-t-il plus des jeunes ?...

ERNEST GAUBERT.

LETTRES ANGLAISES

Alexander Irvine : *From the Bottom Up*, 6 s., Heinemann. — Lady Beatrix Gatacre : *General Gatacre*, The Story of the Life and Services of Sir William Forbes Gatacre, K. C. B., D. S. O., 1843-1906, 10 s. 6 d., John Murray. — Alcister Crowley : *Ambergris*, 3 s. 6 d., Elkin Mathews. — William Watson : *Sable and Purple*, 2 s. 6 d., Eveleigh Nash.— Frederic Manning : *Poems*, 3 s. 6 d., John Murray.— Douglas Goldring : *A Country Boy and other Poems*, 1 s., The Adelphi Press. — Memento.

On n'a guère, dans notre ancien continent, d'exemples d'existences

semblables à celle que Mr Alexander Irvine raconte dans son livre **From the Bottom Up**. C'est seulement dans les pays neufs qu'on peut gravir autant d'échelons sociaux en partant des bas-fonds. Aux Etats-Unis, beaucoup d'individus sont parvenus à de hautes situations ou ont acquis des richesses colossales, soit qu'ils aient été favorisés par des chances extraordinaires, soit que leur labeur et leur ténacité leur aient permis de se sortir de la cohue anonyme et de faire plus ou moins figure dans le monde. Mr Irvine a eu une carrière mouvementée dans laquelle il a fait preuve, au cours d'une suite invraisemblable d'avatars, d'une constance remarquable. Il y a dans son livre un mélange déconcertant de réalisme et de religion, — de mysticisme même. A l'heure actuelle, Mr Irvine est, croyons-nous, pasteur d'une importante paroisse de New-York, et, comme un bon nombre d'Américains de mérite, il a commencé sa vie en Irlande où son père était savetier. Avant même de songer à l'école, il vendait des journaux dans les rues d'Antrim ; puis, étant gardien d'un champ de pommes de terre, il prend conscience de lui-même, en une série de « visions » auxquelles il attache un sens religieux, qu'elles n'ont pas nécessairement, et qui décident cependant de la vocation qu'il suivra pendant toute sa vie. Tout cela est narré avec une intensité de conviction qui n'a d'égale que la naïveté des sentiments. Ensuite, il se place comme aide-palefrenier et il éprouve une grande joie à posséder enfin un chapeau solide. Depuis deux ans, dit-il, j'avais instinctivement désiré avoir sur la tête quelque chose avec quoi je pusse saluer une dame. Après une série de déplacements et de mésaventures qui le mènent en Ecosse, il s'engage, à dix-huit ans, dans la marine où il peut enfin « être propre » et « apprendre à lire », ce pour quoi il priait ardemment chaque jour. Libéré en 1888, il s'embarque pour l'Amérique, et ce sont ses expériences aux Etats-Unis qu'il relate dans les deux derniers tiers de son livre. Il serait trop long d'énumérer tous les emplois qu'il remplit. Entre autres choses, il est laitier-livreur, et il apprend sa grammaire grecque, au cours de ses tournées, en la fixant sur une boîte vide. Naturellement un certain nombre de bévues, au cours de ses pages, révèlent bien des lacunes dans le savoir de cet autodidacte ; mais qu'importe ? Ces méprises mêmes sont intéressantes, et ce qui nous captive, dans cette autobiographie peu banale, c'est l'observation intelligente dont fait preuve l'auteur, ce sont ses descriptions des milieux les plus divers qu'il a connus et qu'il révèle, dans tout leur pittoresque, dans toute leur hideur.

§

Les souvenirs de la guerre sud-africaine ne sont pas encore effacés, surtout en Angleterre, et l'on se rappelle le rôle que joua au début de la campagne le général Gatacre. La malchance le poursuivit tout

à coup, après une carrière honorable des mieux remplies. Ses deux échecs consécutifs à Stormberg et Dewetsdorp lui valurent d'être privé de son commandement et de passer devant une commission d'enquête. On est facilement injuste pour un soldat malheureux, et il semble bien que le général Gatacre fut le bouc émissaire chargé de toutes les fautes commises, même par d'autres. Il accepta son sort avec une dignité fière, sans protestations bruyantes, se contentant de ces simples mots : « Je ne me plains jamais », alors qu'il aurait sans doute pu parler et révéler bien des hontes. Son silence et sa réserve lui valurent l'estime et le respect de tous. Aux Indes, en Birmanie, au Soudan, il s'était acquis une réputation d'officier de premier ordre et il la perdit dans la guerre contre les Boers, alors que d'autres, responsables de pires désastres et d'erreurs répétées, n'étaient aucunement inquiétés. C'était une tâche difficile qu'entreprenait Lady Gatacre de relater **The Story of the Life and Services of Sir William Forbes Gatacre, K. C. B., D. S. O.**, 1843-1906. Sans amertume, avec une dignité parfaite, une simplicité admirable, la veuve du sacrifié raconte la carrière du gentilhomme qui avait donné toute son activité et tout son cœur au service de son pays. C'est une remarquable biographie.

§

Le volume dans lequel, sous le titre d'**Ambergris**, Mr Aleister Crowley a réuni un choix de ses vers, contient des œuvres de vrai poète. Jadis, Marcel Schwob faisait grand cas des poèmes qu'il connaissait de Mr Crowley, et nous en admirâmes souvent depuis lors dans divers périodiques, *Vanity Fair*, par exemple. Dans la poésie anglaise actuelle, il faut, quoi qu'on en ait, reconnaître une place importante à Mr Crowley, et le ranger parmi les meilleurs poètes. Il chante, avec une musique singulièrement originale et belle, avec une richesse verbale surprenante, avec une rare splendeur d'images. Il est maître de son art et de sa technique, et il emploie avec une parfaite aisance les plus anciennes prosodies comme les plus hardies, en les renouvelant. Nous voudrions citer; mais comment traduire avec d'autres mots cette beauté supportée par des mots, par des rythmes, par des images inséparables de la langue dont se sert le poète ? En outre, Mr Crowley professe une sorte de mysticisme ésotérique, embrassant toutes les divinités occultes de l'Orient et de l'Occident, avec un remarquable éclectisme ; la Rose-Croix, le Bouddhisme, l'Egypte, tout y passe, et le poète y adjoint même le symbolisme des pierres précieuses. Il semble tenir beaucoup à cet étrange système composite, et nous avouons que ce côté spécial de son œuvre ne nous paraît pas le meilleur : cependant, il faut avouer que le poète en exprime admirablement le symbolique, comme dans sa superbe *In*

vocation of Hecate, ou dans *The Reaper*, où il dit toute la fougueuse violence de l'irrésistible amour qui conjoint les êtres et les choses.

§

Mr William Watson est considéré par certains comme un grand poète : c'est une honorable opinion, mais nous n'avons jamais pu la partager. Nos sympathies et nos admirations vont ailleurs. Certes nous reconnaissons tout le mérite de la versification de Mr Watson ; mais nous ne parvenons pas à trouver une beauté vraiment poétique dans ses « pièces de vers » à sujets patriotiques et dans ses odes sur le couronnement, la mort ou l'accession d'un roi. Les allégories en sont usées jusqu'à la corde, les épithètes sont vieilles et démodées, et l'on dirait en français que tout cela est du plus pur « style pompier ». Il y a dans **Sable and Purple**, *with other poems*, quatre poèmes qui ne font pas cinq cents vers en tout. Le dialogue entre King Alfred et Asser le Gallois est le plus long et le plus ennuyeux. Mais il faut répéter, comme on le fait pour chacun des nouveaux recueils de Mr William Watson, que la versification est impeccable, que les idées sont simples et claires, que le ton est élevé et noble — pompeux et guindé, assurerait un grincheux. Plus tard, quand Mr William Watson publiera un nouveau volume, on emploiera les mêmes épithètes, car nous serons aussi persévérant que le poète, si nous sommes encore de ce monde.

§

En parcourant les **Poems** de Mr Frederic Manning, il semble qu'on entende, ici et là, une note évoquant le souvenir de Tennyson, de Swinburne, et de Meredith aussi. Mais l'imitation ne va pas au delà de ces quelques réminiscences verbales et rythmiques. Ce que Mr Manning a à dire est à lui et bien à lui ; il l'exprime avec une limpide simplicité et avec une sincérité émue, et il sait habilement unir la pensée et la forme. La dernière partie de son volume, qui contient quelques-unes des plus belles pièces réunies là, s'appelle *les Heures isolées*, d'après cette épigraphe empruntée à Henri de Régnier : « Tout homme à s'expliquer se diminue. On se doit son propre secret. Toute belle vie se compose d'heures isolées. »

§

Mr Douglas Goldring est un poète à l'inspiration capricieuse et jolie. Ses « modes » sont d'une diversité très agréable et, à lire le recueil qu'il appelle **A Country Boy** *and other Poems*, on va de surprise en surprise, de la joie à la mélancolie et du rire aux larmes. De ravissantes descriptions alternent avec des élans lyriques et des fragments d'une note personnelle émue et émouvante.

Memento. — On sait que Mr Andrew Lang est l'un des écrivains les plus féconds d'aujourd'hui et il n'y a guère d'actualité, de questions historiques, littéraires, philosophiques, de problèmes d'érudition sur lesquels il n'écrive tout aussitôt un article, un essai, un volume et même plusieurs. Dans toute cette production, il y a beaucoup de choses qui sont injustement oubliées, par exemple, cet amusant persiflage, sous forme de conférence, *How to Fail in Literature*, « a lecture delivered at the South Kensington Museum, in aid of the College for Working Men and Women ». Cette conférence, imprimée en un format in-16, en 1890, est devenue une rareté, et il est heureux que Mr Thomas B. Mosher la réimprime dans *The Bibelot*, où elle occupe les numéros de juillet et d'août, avec un article spirituel sur cette question : *Does Ridicule kill ?*

Le numéro de juillet du *Bookman* est en partie consacré à une authoress américaine, Kate Douglas Wiggins, dont l'œuvre est analysée par Mr Ashley Gibson ; l'article est accompagné de nombreuses photographies.

Le dernier numéro de l'*Edinburgh Review* contient une excellente étude sur la vie cléricale dans le roman français, un article sur quelques essayistes contemporains : A.-C. Benson. G.-K. Chesterton, H. Belloc, E.-V. Lucas ; des études sur les voyages en Italie, sur la pensée grecque et la vie moderne, sur la jeunesse de Chatham, sur le rôle de la Grande-Bretagne dans la politique internationale au cours des cent dernières années, sur la campagne de Bourbaki, sur le développement de l'économie politique en tant que science, sur l'Histoire de Malte de 1798 à 1815 par William Hardman, et sur les six volumes de l'Histoire de la poésie anglaise par W.-J. Courthope.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Giulio de Frenzi : *Un Eroe : Alfredo Oriani*, Bibl. della Rivista di Roma. — R. Torrefranca : *La vita musicale dello Spirito*, Boca, Turin. — Emil Zilliacus : *Giovanni Pascoli et l'Antiquité*, Helsingfors Centraltryckéri, Helsingfors. — Cosimo Noto : *Giulio Nelli ossia l'Atanismo nella Iede Socialista*, Préface de Guido Pœdrecca, Mongini, Rane. — Memento.

L'étude, rapide et émue, que M. Giulio de Frenzi a consacrée au dernier grand disparu de l'Italie intellectuelle, à **Alfredo Oriani**, a un double caractère pour ainsi dire national, qui en accroît considérablement la force spirituelle dont elle est animée. C'est un hommage pieux et c'est une révélation. L'hommage est rendu par un jeune écrivain à un mort trop longtemps méconnu, un mort à peine illustre, et par la plume de M. de Frenzi toute une jeunesse pensive et attristée semble exprimer non un deuil, mais une conscience critique qui sait admirer; la révélation est celle d'un des plus purs et des plus forts lettrés de l'Italie contemporaine. Et l'ouvrage de M. de Frenzi ne s'adresse pas seulement au gros public entraîné par les vicissitudes de la mode, mais aussi à la phalange d'écrivains et d'artistes qui ne savent honorer un des leurs que si la suggestion collective de la renommée le leur impose.

Alfredo Oriani est mort, ai-je dit, à peine illustre. C'était un grand solitaire, un ermite des Romagnes, enfermé dans le vigoureux silence d'un pays rude et puissant, au milieu d'une race de laboureurs, dont l'esprit et les mœurs apparaissent toujours à ceux qui les approchent comme des indomptables expressions de fierté aux reliefs bibliques. Tourmenté par la plus intime, la plus profonde des luttes contre les engouements de son temps, avec la conscience de plus en plus nette d'une mission idéale à accomplir dans la vie renouvelée de sa nation, Alfredo Oriani, homme de lettres et surtout homme d'idées, fut amené par l'intolérance de son caractère, et par le caractère de celle qu'il crut et qui devait être sa mission, à se retirer dans la solitude. Il s'enferma loin des manifestations par trop bruyantes d'une littérature et d'une philosophie qui se voulaient nouvelles, mais qui subissaient sans cesse les ondoiements de la pensée étrangère. Les œuvres d'Alfredo Oriani furent toutes saluées par le silence; et ce n'étaient pas non plus le silence respectueux qu'on garde devant les morts, ni le silence hostile par lequel souvent on brise les efforts des vivants qu'on n'agrée point ; c'était le silence indifférent, aux apparences involontaires, qu'on accorde aux hommes et aux choses sans signification.

Cependant l'écrivain qui dès ses débuts avait su s'élever au rôle de contempteur de toutes les orientations du sentiment et de la pensée communs et surannés, y compris la morale, a toujours ému quelques esprits dignes. Vers la fin de sa vie, ceux-ci forcèrent les regards d'un plus large nombre d'admirateurs à se tourner vers le puissant écrivain méconnu. Et aujourd'hui M. de Frenzi peut écrire cette phrase qui s'impose à la réflexion de tous les lettrés : « Dans le nom et par l'œuvre d'Alfredo Oriani se ferme, pour l'histoire de la pensée et de la littérature italiennes, un cycle de cent ans, qu'un autre grand fils des Romagnes avait ouvert : Vincent Monti. »

Monti apparaît à l'auteur de cette vibrante et synthétique étude comme le poète italien représentatif des tâtonnements, des affaissements et des docilités du commencement du siècle dernier, comme l'expression de toute la multitude enthousiaste ou découragée des artistes et des politiciens de son temps, et des flottements du sentiment de l'Europe sous la violence de la houle napoléonienne. Oriani, au contraire, se montre « dans un moment où triomphent le scepticisme et le classicisme, et il élabore de nouveau en une synthèse personnelle les éléments même les plus troubles du romantisme poétique et philosophique de tout le siècle ».

Arrivé à Bologne alors que sur les ruines des châteaux romantiques Giosué Carducci restaure prodigieusement le temple de la beauté païenne, Alfredo Oriani respecte, admire, mais ne s'approche pas : il demeure dans son coin, certes plus orgueilleux de la solitude qu'il ne soit satisfait

le la pénombre. Il s'essaie à une poésie différente, il réalise une esthétique liverse, il présente une autre politique. Les premiers éclats de sa voix sonnent âpres et violents, comme des défis. — Il débute avec des négations, les contradictions, des injures : il est pessimiste et obscène, méphistophélique et blasphémateur. Il soulève un scandale parmi les sages manzoniens, et il ne plaît pas aux néo-classiques qui ne peuvent pas approuver ce que lans ses audaces il y a d'incorrect, de sans mesure, de brutal, de sponané. Ensuite, sa négation s'assombrit dans une étrange nostalgie de doute t d'espoirs, de laquelle peu de gens s'expliquent le pourquoi. Une fois almée la clameur des indignations, l'écrivain est peu à peu oublié ; le pulic le repousse, le silence l'absorbe de nouveau, la solitude le reprend.

Autour de lui, on fait le désert. Lui-même semble s'y plaire, s'enivrer resque de l'isolement où sa personnalité devient plus forte, se purifie, cquiert la conscience d'elle-même. On le dirait content de briser ses deriers liens avec les hommes. Il voit peut-être dans l'impossibilité d'être ompris la preuve de sa supériorité. Et de son mélancolique ermitage, le édaigneux anachorète voit lentement passer les longues années de l'oubli. Par une invincible nécessité de son esprit, il continue, point écouté, à dire a parole. Et tandis que sa vision du monde et des âmes devient toujours plus oulouremment aiguë, l'indifférence se condense autour de lui comme un ourd brouillard. Alfredo Oriani semble se survivre. Il reste de lui une renommée vague de romancier bizarre et satanique, dont les livres — le terrible *Von* et le très immoral *Au delà* — ne sont plus recherchés que par quelques écheurs platoniques abonnés à des bibliothèques circulaires de province. De ces pages on ne rappelle que l'impudeur bravante et l'impiété ; on n'oberve pas l'anxieuse méditation qui les féconde, la fièvre de la pensée qui es brûle, le spasme d'originalité qui les tourmente. Il importe peu que sur es caractères les plus évidents, parce que extérieurs, de ces premières œuvres de Oriani, prévalent désormais les qualités essentielles de la nature e penseur et d'artiste. Qu'il donne le collier des quatre plus profonds omans italiens modernes, *Jalousie*, *la Défaite*, *Tourbillon*, *Holocauste* ; u'il affirme et qu'il illustre sa conception morale et philosophique de la amille dans ce livre fondamental qui est *Mariage et Divorce* ; qu'il élève a construction spéculative de l'histoire dans la puissante architecture de *utte politique* ; il ne trouve personne qui fasse attention à lui. « Je suis écrivain le moins lu de l'Italie », dit-il avec une ironie amère et vraie. La oule des gens cultivés, ou de ceux qui se croient tels, se nourrit de galantes istoriettes françaises et de bavardes sociologies démagogiques, et applaudit ux poètes qui l'étourdissent avec le vide sonore de leurs rimes précieuses. 'ne génération est déjà passée : pour celle qui lui succède, même le nom 'Alfredo Oriani est inconnu ; une lourde pierre semble baissée pour toujours ır son tombeau d'homme vivant.

Alfredo Oriani était enfin sorti de cet exil. Mais la faveur de ı grande renommée n'a pas rendu moins amère la dernière période e sa vie. Les princes aussi, jouets insignifiants de la mode au même tre que toute la foule, lui refusèrent leur attention. Peu d'anecdotes e la vie des grands esprits nous émeuvent et nous révoltent plus que

celle qui nous montre Oriani demandant à un prince de la mais[on]
régnante de le laisser prendre part *comme poète* à une expéditi[on]
au Pôle Nord que ce prince allait tenter. Oriani aurait chanté [la]
gloire du grand effort humain accompli par un prince de sa ra[ce]
tandis que les savants de l'expédition se seraient attardés dans leu[rs]
observations. Pendant des jours et des nuits pleins d'anxiété, per[du]
dans sa retraite en pleine campagne, le poète attendit le messager q[ui]
devait lui apporter la plus grande, et peut-être la seule, joie de [sa]
vie. Mais les puissants, princes ou ministres, « amis des artistes »
ne sont que des pharisiens amis des plus « arrivés » ; le prince [ne]
répondit même pas au solitaire ; il le dédaigna comme l'avait f[ait]
la foule, avec laquelle il peut partager aujourd'hui le mépris de to[us]
ceux qui sont enfin capables d'apprécier l'écrivain mort que M.
Frenzi appelle savamment : un héros.

§

M. R. Torrefranca vient de publier une œuvre sur **la Vie mu-
sicale de l'Esprit**. Depuis quelques siècles, la Musique s'est [af-]
firmée comme l'art suprême, en continuelle et toujours étonnante év[o-]
lution ; depuis un siècle environ les philosophes en reconnaissent [la]
puissance idéologique et sa suprématie dans tout le dynamisme s[pi-]
rituel du monde. M. Torrefranca essaie de créer un système esth[é-]
tique où la musique garderait le secret matériel de toute inspirati[on].
Il met la musique à la base de toute l'architecture esthétique [où]
sont représentés les fantômes millénaires et éternels de l'œuvre spi[ri-]
tuel. Il comprend la musique comme le paradigme parfait de l'h[ar-]
monie universelle, ainsi que l'entendirent Schopenhauer et Sch[el-]
ling.

M. Torrefranca conçoit cependant, entre les arts et la musiq[ue,]
une différence essentielle, qui serait semblable à celle que la gran[de]
école occultiste accorde à *l'idée pure* du triangle qui peut être con[çu]
sans forme, et à l'*image* triangulaire des côtés et des sommets. [La]
musique serait l'intuition pure de l'harmonie ; les autres arts [se-]
raient l'intuition manifestée en image. M. Torrefranca accepte l'erre[ur]
extrêmement répandue même parmi les musiciens, qui voit la m[u-]
sique comme essentiellement indéfinie, et exempte de toute précis[ion]
de langage, qu'il soit poétique ou plastique. Tandis que la musiq[ue]
a la phraséologie très nette de ses rythmes, qui expriment des « ét[ats]
spirituels », parfaitement reconnaissables, ce langage, sans do[ute]
très large, et qui suggère plus qu'il ne définit, est en quelque so[rte]
arrêté au fur et à mesure que les grands musiciens enrichissent [de]
leurs apports la tradition expressive musicale. Ensuite, le processus [de]
la manifestation esthétique s'accomplit chez un musicien comme c[hez]
tout autre artiste. L'art ne consiste que dans l'arrêt sensible et i[n-]

nuable d'une harmonie, saisie par l'artiste à travers l'émotion particulière, involontaire sinon inconsciente, qu'il en a ressentie, et qu'on ppelle l'inspiration. Et par la diversité des tempéraments physio-psyhiques, résultant de la culture des possibilités originaires de chaque rtiste, la même harmonie des êtres et des choses se manifeste à chaun dans un rythme particulier. Il est indifférent qu'un artiste soit orté à l'arrêter en une vision de forme, ou de couleur, ou à l'évoquer ar des signes qui expriment des tons rudimentaires asservis à la éométrie de la parole syllabique, ou à de vastes combinaisons de tons ervis à l'arithmétique de la parole rythmique.

Les modes de manifestation esthétique ne varient d'ailleurs que ort peu dans les deux catégories pratiques : la Musique (et son complémentaire : la Poésie) et l'Architecture (et ses complémentaires : Sculpture et la Peinture), qui répondent aux deux catégories théoiques : des Rythmes du Temps et des Rythmes de l'Espace.

Cependant, la Musique est l'Art suprême, en tant qu'elle permet es plus larges expressions de toute l'émotion que les hommes peuent ressentir devant ces révélations incessantes de l' « équilibre » niversel qu'on considère comme des « harmonies », et que chaque rtiste veut et peut arrêter pour tous. C'est pour cela que la musique nfluence en même temps les hommes et les animaux ; l'expression nimale autant que l'expression humaine est contenue dans ses « révéations ». Elle est, par cela même, le seul art qui soit à la fois aniique, de la manière la plus étendue, et physiologique de la manière a plus entraînante.

Le livre de M. Torrefranca a une importance certaine dans les echerches des exégètes contemporains que l'incroyable et incessante volution de la musique — le seul art, ai-je démontré ailleurs, qui e complique *progressivement*, dans le sens de l'accroissement du nombre humain — étonne et fait réfléchir.

§

Dans une étude des plus remarquables sur **Giovanni Pascoli et l'Antiquité** M. Emil Zilliacus étudie les réminiscences plus que es rapports qui lient le grand poète italien aux poètes méditerranéens. M. Zilliacus a parfaitement compris le sens de la poésie de Pascoli, i diverse de celle de d'Annunzio et aussi puissante. Cette poésie est un des plus étranges mélanges de l'esprit moderne, de l'inquiétude et de la subtilité psychologiques modernes, avec les grands paradignes antiques, où les sentiments généraux de l'humanité sont arrêtés à amais dans les symboles anthropomorphes du mythe ou de la légende. M. Zilliacus saisit les rapports étroits qui réunissent Pascoli à Hésiode, à Homère, à Pausanias, à Virgile, et en montre les emprunts nombreux faits par le poète contemporain aux antiques. Mais ayant

saisi aussi le caractère profondément et spontanément panthéiste lyrisme pascolien, l'auteur sait donner à ces emprunts une val toute particulière « d'éléments de culture » qui ont servi à « dé lopper » l'esprit du poète italien, même alors que telles strophes sont que de pures et simples « traductions ». Cette sorte de cont direct avec le passé lyrique de la race, on peut le remarquer au pour la chanson de Roland « transposée » dans l'admirable *Ch son de l'Olifant* de Pascoli.

M. Luigi Siciliani, un des meilleurs disciples de Pascoli, a con cré à son maître, il y a quelques années, une importante étude c M. Zilliacus cite souvent. Et ce volume sur les rapports plus profonds d'un grand poète avec les Antiques est une étude littérature comparée, qui est à la fois l'œuvre remarquable d esthéticien et d'un savant.

§

Une forte volonté de renaissance idéaliste, un grand élan d'esprit v des synthèses nouvelles sont si généralisés parmi les artistes et penseurs, et tendent tellement à ébranler la conscience de ma savant qu'on peut signaler avec joie des ouvrages et des gestes nous paraissent dans ce sens symptomatiques. Sir Olivier Lo lui-même a bien pu s'écrier dernièrement que l'université de Birm gham a besoin d'une chaire de littérature grecque, puisque les ho mes ne sont pas nés pour construire des machines, mais que la intellectuelle repose sur la poésie... On n'avait pas encore te jusqu'ici une synthèse tout idéaliste de la sentimentalité huma taire et du besoin de croyance en un bonheur ultra-terrest M. Cosimo Noto vient de publier **Giulio Nelli ou l'Atavism dans la Foi socialiste**, un livre assez singulier sur ce suj Quoique conçu dans la forme et selon l'affabulation sentiment des lettres du goethien Werther ou du foscolien Ortis, ce livre révèle moderne dans la large part que dans la vie et dans l'évoluti spirituelle du protagoniste l'auteur accorde à la science.

Le style n'en est point littéraire. La pensée n'en est point profon ni neuve. Une très grande naïveté d'écriture et d'argumentation n'a teint pas le charme d'une très grande ingénuité. La compréhensi du dogme chrétien, de la divine fable chrétienne, est celle simpleme bornée et anticléricale des Tribuns qui s'acharnent à montrer l'a surde d'un monde bâti en « six jours » et qui ne comprennent p le sublime légendaire de la longue agonie du Christ aboutissant a premier grand geste de solidarité humaine exprimé par les mots : pa donne-leur... Mais la belle qualité du livre de M. Cosimo Noto, q préface fort savamment Guido Podrecca, est dans l'évolution du pr tagoniste. M. Giulio Nelli, de son ardent et implacable matérialism

élance à travers la douleur de la perte de la femme aimée, vers les ›éculations progressives de son esprit qui l'amèneront à concevoir foi socialiste comme la foi de l'humanité nouvelle amoureuse de ımour universel, en lui donnant comme suprême élévation la croyance ı l'immortalité de l'âme.

C'est un livre de vulgarisation populaire de la science. Mais ce qui 'importait de signaler, c'est, malgré tout ce qu'il contient de relatif de sectaire, l'effort spiritualiste, ardent et réel qui l'anime.

Memento. — Ceccardo Roccatagliata Ceccardi : *Sonetti e Poemi*, Soc. l. Ligure Apuana, Gênes. — G. P. Lucini : *Revolverate*, avec une préface : F.-T. Marinetti, Ed. de « Poesia », Milan. — G. P. Lucini : *La Solita anzone del Melibeo*, Ed. de « Poesia ».— Omero Vecchi : *Fiammeggiando Aurora*, Ed. de l'Auteur, Rome. — Corrado Corradino : *La Buona Nolla*, poème, Trèves, Milan.

Enrico Corradini : *La patria lontana*, Trèves, Milan. — Giulio Caprin : *torie di poveri diavoli*, Quintieri, Milan.

Luigi Valli : *Dionysoplaton*, Formiggini, Modena. — Arturo Labriola : *toria di dieci anni*, « Viandante », Milan.

Guelfo Civinini : *La Regina*, Rivista di Roma, Rome.

Achille Loria : *Malthus*, Formiggini, Modena. — Emilio del Cerro : *Giuppe Mazzini et Giuditta Sidoli*, S. T. E. N., Turin.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES PORTUGAISES

José de Figueiredo : *Arte portuguêza primitiva (O Pintor Nuno Gonçalvez)* ; ۥp. do Annuario commercial, Lisbonne. — Galice et Portugal. — Alberto Osorio Castro : *Flores de Coral, poemeto se impressoês da Oceania portuguêza* : Imensa nacional, Timor-Dilli.

Voici un problème d'art, dont la solution peut intéresser certains spects ethnologiques de l'histoire littéraire lusitanienne.

Y eut-il réellement en Portugal une école de **Peintres primifs** ? Telle est la question que pose après tant d'autres l'un des plus onsciencieux historiens d'art contemporain, l'érudit José de Figueiido. Emule et successeur des Joaquim de Vasconcellos et des Souza iterbo, il connaît à fond son terroir et sa race, dont il excelle à dé-ager les caractéristiques en opposition avec la Castille voisine. Si ırvent toutefois que soit son culte pour les réalisations d'art dont sa atrie peut à bon droit s'enorgueillir, le critique est trop perspicace our nier la prépondérance souvent excessive, en sol portugais, des pports étrangers. Il ne se fût pas risqué, sans preuves décisives, à ésoudre par l'affirmative le problème en question, et ce sera sa gloire e les avoir non seulement attendues, ces preuves, mais patiemment ecueillies, et échafaudées avant d'énoncer une opinion ferme.

Dans le magistral exposé qu'il écrivit pour *le Portugal Contemorain* en 1905, concernant les Artistes portugais d'aujourd'hui,

José de Figueiredo se laisse même aller à constater la vanité proclamations prématurées en faveur d'une antique peinture na nale. Eclose, pensait-il, d'une influence flamande et restée imp sante à s'émanciper, la Peinture portugaise, malgré ses caractéri ques très nettes d'émotion, de suavité, de calme, d'harmonie nuanc dut accepter jusqu'aujourd'hui d'être en tutelle.

Mais voici qu'un fait nouveau, capital, intervient dans le procè

Il s'agit des deux triptyques de l'Adoration de Saint Vincent, tableaux de rare valeur que l'habileté de Luciano Freire est par nue à replacer dans leur état primitif, et dont les patientes recherc de José de Figueiredo ont pu avec certitude déterminer l'auteur, certain **Nuno Gonçalvez**, ayant vécu de 1450 à 1471 à la C d'Affonso V de Portugal, à titre de peintre attaché à la person Ce nom doit dorénavant prendre place parmi les plus grands de Peinture. C'est le chaînon manquant qui se retrouve. C'est l'ex mation d'une gloire, et il est certain que les six panneaux de Sai Vincent, déposés au Musée du Patriarcat de Lisbonne, possèd aujourd'hui des pièces d'identité beaucoup mieux authentifiées qu plupart des tableaux du xve siècle. Rares étaient à cette date c qui signaient leurs tableaux. L'artiste vivait en commun avec ses d ciples et ne visait qu'à la perfection de l'œuvre d'art. Beaucoup peintures portent ainsi, non pas la griffe de leur auteur, mais marque de l'atelier. L'œuvre seule importait à l'artiste, non le pub Le peintre recherchait moins l'originalité que la perfection; et tradition ne lui était jamais une entrave. Ceux qui de nos jours c créé les engins compliqués du machinisme moderne nous offrent même exemple de modestie dans l'effort. Ne prétendant pas à qu que titre supérieur, ils se vouent tout entiers à leurs inventions, q chacun s'ingénie à perfectionner.

— Le hasard protégea les tableaux de Saint-Vincent, dit l'éminent h torien et critique d'art. Ainsi les eléments amoncelés par la ténacité quelques investigateurs, MM. Sousa Viterbo, le vicomte de Casthilo, Co Lobo, joints à ceux que notre initiative parvint à mettre au jour, nous c permis de constituer une documentation, qui précise non seulement date des tableaux, mais aussi le nom de leur auteur, et les péripéties leur destinée à travers les siècles. On peut dorénavant les suivre pas à p depuis l'heure où Nuno Gonçalvez les signa et les plaça dans la chapelle Saint-Vincent, jusqu'au jour où Luciano Freire et moi sommes allés prendre dans les galeries du Patriarche.

La haute importance artistique et historique d'une telle découve n'est pas contestable. Comme un philologue soucieux d'écarter interpolations d'un texte précieux, José de Figueiredo et Lucia Freire ont pu faire disparaître les restaurations intempestives qui, plusieurs reprises, s'étaient superposées à l'œuvre initiale et en ma

uaient la splendeur. La date même de chacune de ces restaurations maladroites est désormais connue. José de Figueiredo est allé plus loin ; il a identifié les personnages des tableaux, et c'est toute une époque de l'histoire portugaise qui renaît vivante sous nos yeux. Les six panneaux que certains détails de sujet ont permis de désigner comme suit : Tableau des *Religieux*, tableau de *l'Infant*, tableau de *la Relique*, tableau des *Pêcheurs*, tableau de *l'Archevêque*, tableau des *Chevaliers*, illustrent de portraits pris sur le vif les vieilles chroniques du temps, et aident par endroits à en rectifier les significations. Les types principaux d'une société disparue sont là : le moine coudoie l'homme de guerre, les pêcheurs sont auprès des princes.

La figure la plus captivante est à coup sûr celle de l'Infant D. Henrique, célèbre par l'impulsion qu'il sut donner aux grands voyages de découvertes. Nous sommes en effet au XV[e] siècle, à l'heure des gloires portugaises.

Cette figure est légèrement différente de celle que l'histoire consacre, observe José de Figueiredo. Ce n'est pas l'homme implacable, aux traits durs, incapable d'un sourire que tous les chroniqueurs, depuis Azurara jusques Oliveira Martins, nous ont représenté. Il y a ici dans le masque une spiritualité qui adoucit les arêtes en les baignant de lumière suave.

Fidèle observateur de chacun de ses modèles, et soucieux de ne rien laisser échapper de ce que l'acuité de son œil lui fait découvrir, Nuno Gonçalvez ne néglige aucun détail. La vision directe et précise est sa seule méthode. C'est un réaliste. D'autre part, l'étude attentive de sa manière montre qu'il semble avoir pressenti le clair-obscur. Ce n'est déjà plus un miniaturiste ; car ses personnages sont de grandeur naturelle.

Il continue la tradition des artistes nationaux et étrangers qui travaillèrent en Portugal avant la venue de Jean Van Eyck. Très probablement, c'est à maître Antonio Florentin que l'on doit l'orientation naturaliste de la Peinture portugaise ; mais les origines de celle-ci sont néanmoins tout autres. Il faut les aller chercher, comme celles de la monarchie elle-même, en terre de Galice. L'art portugais, en son principe, ne se peut séparer de l'art *gallego*.

La **Galice** et le **Portugal** sont les deux parties intégrantes d'une même race organisée par le même climat marin, parlant la même langue et se transmettant les mêmes traditions, vivant les mêmes mœurs.

Pendant des siècles, le Portugal vécut dans la communion artistique la plus intime avec ses frères d'au-delà du Minho, et sa peinture primitive, avec le goût des premières constructions religieuses, vint fatalement de là.

Dès la période romane, la peinture à fresque florissait en Gali et les recherches du Dr Eladio Arce ont mis récemment ce fait pleine lumière.

La construction de la cathédrale de Saint-Jacques de Composte dut grouper une multitude d'artistes, dont l'influence s'éparpilla p tard à travers toute la péninsule.

En Portugal, les artistes que sollicitaient des spectacles analog à ceux de Galice et qu'impressionnaient les mêmes tonalités nuanc de lumière à travers la brume durent constituer une école uniqu

La conclusion de l'éminent critique est celle-ci :

La primitive peinture portugaise évolue d'abord à travers l' *gallego*, et conjointement avec lui, sous l'influence byzantine deme rée prépondérante en Catalogne.

Puis la double influence de la France et de l'Italie se fait jour, les artistes lusitaniens prennent conscience, au sein d'un réalism que les exemples flamands ne devaient plus tard qu'accentuer.

Les préceptes de Giotto leur furent particulièrement précieux ; lorsque plus tard le canon classique, restrictif de toute expressiv spontanée, domina l'art occidental, ce fut la destruction de l'ori nalité lusitanienne.

La peinture portugaise vise essentiellement à l'émotion ; elle se d férencie essentiellement de la peinture espagnole par une sorte sentiment racique, qui se traduit par la façon de voir la couleur, mouvementer la ligne et de caractériser les figures. Les artistes lu taniens ignorent les attitudes contorsionnées qui semblent le co mentaire chorégraphique de toutes chansons espagnoles. C'est q le soleil castillan brûlant en un ciel toujours bleu et réfléchissant s rayons sur un sol rocheux noie tous les demi-tons. Aussi le peint espagnol n'est-il pas un coloriste au sens rigoureux du mot. La co leur est brillante, mais non pas harmonieuse. Les tons sont heurt et durs.

En art comme en littérature, l'individualité du Portugal est man feste. Telle est notre excuse d'avoir si longuement insisté sur un tr vail dont l'objet dépasse notre compétence, mais dont l'organisati et la mise en œuvre témoignent d'un esprit hautement cultivé, fervе et clair. Derrière l'érudit, il y a, chez José de Figueiredo, une âm de poète.

Cette individualité du Portugal comporte ses raisons naturelle Là comme ailleurs, le milieu a fomenté le tempérament ethniq avec toutes ses manifestations.

La suavité, caractéristique essentielle de l'art portugais, la grâ émue et nuancée des tons, la spiritualité jaillie de la nature mêm tout cela fait le charme du lyrisme lusitanien, du lyrisme populai surtout, et le plus sûr mérite d'un poète comme Alberto Osorio d

iastro est d'avoir su imprimer à chacun de ses poèmes, cueillis sous es cieux les plus divers, le cachet inimitablement profond de sa nosalgie portugaise.

Cette nostalgie, que motive son exil de magistrat colonial, tourne esprit du poète vers les mystères de l'Inconnaissable, et le rend acessible aux plus modernes préoccupations scientifiques. En elle, l'aueur des **Fleurs de Corail** découvre un précieux secret; il y marie angoisse contemporaine au sentiment élégiaque, dont s'imprègne e folklore portugais.

Averti des plus récentes techniques, il écrit des « chansons » et des *trovas* » que le peuple pourrait chanter ; il compose des sonnets t des poèmes où l'art de Gonçalvez Crespo et de Leconte de Lisle est galé ; il s'exerce à incruster un peu de son âme ondoyante et cuieuse aux formes exotiques les plus variées, depuis le ghazel jusu'au pantoum. L'exubérante nature de l'Inde et de Timor, les mœurs, histoire et les spectacles de ces pays ont fait tout à la fois de ce poète n savant et un philosophe, apte à fouiller chacune de ses impresions, dont il extrait d'abord, lyriquement, l'essentiel. Il se rend ompte des mystérieux atavismes qui dirigent ses plus intimes açons d'être et, dans *l'Auto de Niniane*, il reprend, sur un oème celtique, la vieille idée hindoue de Maya. Son *Ode à la Lutte*, afluencée de Nietzsche, fait songer à un Sébastien Charles Leconte lus souple.

L'ensemble du recueil, tout imprégné d'une atmosphère de Malaiie, rappelle par le contenu des poèmes parus naguère sous le même itre et signés Maurice Olivaint.

Alberto de Castro Osorio a vécu toute sa poésie ; de tous ceux que e symbolisme portugais aida à prendre conscience il n'est peut-être as le plus puissant, mais il est l'un des plus personnels. Parmi les oloniaux de tous pays, il tient une place d'élite : il ne voit pas u'avec les yeux du corps.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

Le Journal d'Anna, par Nadejda Sandjar, Saint-Pétersbourg, ed. Antée, 1 rouble. — *Les Légendes d'Amour*, par Mme Chtchapkina-Koupernik, Saint-Pétersbourg, r. 50. — *Caractéristiques Littéraires*, par Z. Wengueroff, éd. Chipovnik, Saint-Pétersbourg, 1 r. 50. — *Récits*, par A. Avertchenko, éd. Chipovnik, Saint-Pétersbourg, 1 rouble 25 kop.

J'ai déjà signalé le livre le plus lu et le plus recommandé de l'anıée, *Notre Crime*, par M. Rodionoff, et qui ne vaut ni les éloges es uns ni la réclame des journaux.

Je dois mentionner aujourd'hui un petit livre qui a fait beaucoup le bruit déjà avant son apparition, car quelques chapitres en urent publiés auparavant dans une revue. Il s'appelle : *le Journal*

d'Anna et continue le genre du *Journal d'une Femme de Cham*
(moins la maîtrise et le talent littéraires de Mirbeau), *Journal d'*
Déchue, etc., et même *les Mémoires de Wanda de Sacher-Maso*
car *le Journal d'Anna* n'est autre chose qu'une autobiographie
en croire l'éditeur qui le dit dans son avertissement — et est écri
signé par une femme, Nadejda Sandjar.

Anna est une fille de paysans; le père est un cosaque du D
fort, actif, entreprenant, mais indiscipliné et esclave de ses sens
mère est une petite-russienne, belle, débordante de vie et de p
sion. Trahie d'abord, abandonnée ensuite par son mari, elle se la
aller à son tempérament, d'abord par dépit et vengeance et ens
par les appels de sa chair. La petite Anna, témoin inconscient
drame, assiste aux orgies de sa mère avec ses amants de passa
Un jour, se rappelle Anna, elle était toute petite encore, sa m
était rentrée en compagnie d'un soldat, chargés tous les deux
bouteilles, gâteaux et autres friandises et douceurs. La petite An
comme toujours dans ces occasions, se cacha dans un coin du gr
lit sous la couverture et regarda, par un petit trou pratiqué ad h
la scène de la *fête*. Elle voyait la mère et le soldat s'embras
boire et manger, la mère sur les genoux du soldat. Tout d'un c
le soldat saisit la mère, la jette sur le lit et « se met à l'étouffe
Anna d'un bond saute de sa cachette par terre et s'accroche au sol
en l'injuriant — avec de gros mots qu'elle entendait pendant les
gies auxquelles elle assistait — et en essayant de le retirer de
mère... Mais en ce moment sa mère, la face rouge, crispée, les ye
en feu, lui donne « avec sa jambe libre » un coup de pied formida
et qui rejette la pauvre petite loin du lit. L'enfant, terrifiée, ensa
glantée, reste accroupie, repliée sur elle-même sans bouger dans
petit coin sombre, ne comprenant rien au geste « et à la conduite
la mère qu'elle voulait secourir » ! Elle comprit dans la suite.
jour son père, rentré ivre, faillit la violer... Dieu sait ce qui ser
arrivé à la petite Anna sans son grand-père maternel. Type de *I*
Lear villageois, caractère noble, esprit profond et grand cœur,
grand-père, trompé dans ses espérances entre ses fils et son gend
ayant tout perdu, se fit dans ses vieux jours berger du village.
s'en éloigna et alla habiter une cabane loin du village, en ple
champs. C'est là qu'il recueillit la petite Anna, la sauvant ainsi d'
désastre certain. Le séjour chez « grand-papa », c'est le rêve d
de la fillette et qui restera le paradis terrestre pour toute sa v
Tout : amour maternel, tendresse, caresses, bonheur de fami
éducation, contes d'enfants, l'aurore joyeuse, le soleil vivifiant, t
se concentre dans la figure du grand-père et devient la source
lumière, la chaleur qui soutiennent l'épouvantable vie de la petite An
et qui lui donnent la faculté et la force de rester pure et intellige
dans la boue et la folie de l'existence à laquelle elle est destinée.

A six ans elle est déjà obligée de gagner sa vie, et s'engage, dans une boulangerie, comme « fille à tout faire ». Elle y voit l'exploitation éhontée de ses semblables, filles malheureuses travaillant 14, 16 et 18 heures et plus par jour pour un salaire insignifiant, et obligées, pour se vêtir et aider les leurs, de se vendre aux premiers venus même avant l'âge de la puberté, au risque d'être jetées à la porte en cas de résistance !...

La petite Anna se sauve à temps et change de places et de villes. Entre temps elle apprend d'elle-même à lire et écrire. D'une intelligence vive, ouverte à tout, elle sait tout de la vie et à 16 ans elle est déjà première bonne dans une maison riche et aristocratique à Kieff. Toute à son service, elle s'aperçoit cependant des « regards de ces Messieurs », « mâles de tous les âges », qui sont de la famille ou qui fréquentent la maison. Ce fut surtout un général qui l'agaçait, la fixant toujours et la « déshabillant des yeux ». Lors d'une soirée, Anna préparait la table pour le souper pendant que tout le monde se trouvait dans les salons. Le général se trouva, comme par hasard, dans la salle à manger, à fixer et à déshabiller Anna, qui portait un corsage d'une étoffe fine et laissant deviner ses formes. Ne pouvant plus tenir, Anna saisit d'une main le général et de l'autre se met à déboutonner, à déchirer son corsage et, au paroxysme de la fureur, à crier au général : « Ah ! vous voulez voir mon corps, le voilà, vous allez le voir, tout nu, attendez, mais attendez donc, vous avez peur du scandale, mais ayez le courage d'aller jusqu'au bout et de regarder, lorsqu'on vous montre !... » Et impitoyable, déchaînée, Anna poursuivait sa vengeance, ne lâchant pas le général, déchirant convulsivement son pauvre vêtement, qui lui avait coûté tant de labeur et d'insomnie !

Ce fait peint, plus que ne le feraient force descriptions, le caractère et le tempérament d'Anna. On comprendra de même comment et pourquoi Anna gardera longtemps une véritable horreur pour les rapports sexuels où la femme joue toujours un rôle soumis, humilié, inférieur.

Elle change de place, et avance, montant toujours en grade. La voilà bientôt bonne d'enfant, dans une famille d'intellectuels, toujours à Kieff. Elle impose aux femmes de la famille de lui confier l'éducation des enfants à elle sans s'en mêler : la condition est acceptée. La petite paysanne malheureuse, grâce à ses dons naturels et aux circonstances de l'existence qu'elle créait elle-même, est devenue une jeune fille distinguée et instruite, mais toujours volontaire et indomptée. La race des cosaques et le sang de sa mère qui coulait avec abondance et impétuosité dans ses veines se faisaient sentir à tout instant. Le grand-père dans le passé, le soleil au firmament, les éléments de la Nature, grande et belle, lui inspiraient des sentiments et des règles de vie d'un absolu catégorique et impératif qu'on ne rencontre guère,

« même dans les meilleures familles ». De là les désappointements, le mécontentement éternel d'Anna, même contre les intellectuels, ce « sel de la terre russe ». Elle ne voit nulle part d'absolue vérité, d'absolue égalité, d'absolue justice. Et elle s'en va, ayant ramassé par petites économies 150 roubles, à Saint-Péterbourg, au centre de la vie russe, où l'appellent des voix intérieures inconscientes, l'espoir d'arriver à quelque chose, de trouver sa voie... A quoi ? Laquelle ? Elle n'en savait rien. Dans cette grande ville, perdue, déconcertée, ayant dépensé son petit pécule, elle est obligée de recommencer sa vie épouvantable de petite fillette, vie de labeur au-dessus de ses forces contre des salaires de famine !

Et elle lit des livres, et elle attend et espère toujours. Elle s'adresse à des personnes connues. Une d'elles, éditeur et rédacteur d'un grand organe de la presse, écrivain connu, la reçoit, l'écoute et, frappé par ses discours et sa biographie, lui conseille d'*écrire*. Ce fut l'éclair dans les ténèbres. Le mot est enfin prononcé, la voie indiquée. C'est la révolution si longtemps pressentie, attendue. Et, fidèle à son caractère indompté, elle écrit un récit, mais avec tant de véhémence, de crudité et de vérité que l'écrivain en est non seulement effrayé, mais même scandalisé ! Anna ne retourne plus chez lui. La misère cependant continue, et Anna succombe aux privations et à la faim et tombe malade. Elle échoue dans un hôpital. Là, des gens charitables s'intéressent à elle. Elle y noue des connaissances utiles, et lorsqu'elle en sort guérie, elle pénètre enfin dans un milieu d'intellectuels, médecins, publicistes, avocats, où elle trouve du travail d'abord désagréable, mais ensuit plus agréable et intelligent. Elle place ses contes d'enfants qu'elle compose facilement et qu'on lui commande même.

Sa vie devient plus consciente et régulière. Toute nature ordinaire disciplinée et ordonnée serait, à sa place, heureuse et contente.

Mais ce n'est pas le cas d'Anna. Si maîtresse d'elle-même, si consciente et autoritaire qu'elle soit, elle est cependant dominée par son tempérament. La nature, le sexe avec ses besoins, avec ses appels et réclamations, entre en scène. Le mépris, la haine du mâle disparaît d'abord sous l'impulsion de l'instinct de la maternité. Anna imagine toute une philosophie de relations des sexes. La femme doit choisir celui de qui elle pourrait avoir un enfant... Et elle veut appliquer cette philosophie. Elle cherche l'homme, le mâle, le père de son futur enfant. Elle le cherche et le trouve dans la personne d'un professeur, très populaire, très beau, bon et intelligent. Elle vient chez lui, lui expose ses vues, son *cas* et lui demande de la féconder, d'être le père de son enfant. Tête du professeur, figure de sa femme qui a entendu en écoutant derrière la porte !

La philosophie croule dès la première velléité de l'appliquer. La philosophie croule, mais l'instinct parle et de plus en plus fort. Et

Anna, si retenue, si fière, si inaccessible, est en train de succomber misérablement...

Il y a des moments où elle ne peut plus lutter, et elle décide de se donner avec éclat, de vendre son corps publiquement dans un restaurant ou dans un foyer de théâtre. Un acheteur se trouve et l'emmène d'abord dans un restaurant de nuit. Là se passe une scène que Mme Sandjar a déjà décrite ailleurs, dans une pièce d'un acte qu'aucun théâtre n'a encore osé présenter au public, tellement la question féministe y est traitée *courageusement* et logiquement...

L'heureux compagnon d'Anna, effrayé par les discours et les reproches de sa compagne, s'enfuit, laissant Anna fière et satisfaite... moralement, sa chair restant aussi vierge et aussi passionnée qu'auparavant. Une autre expérience est encore plus mouvementée et dramatique. Elle sort d'une représentation. Dans le hall du théâtre et dans les portes, la poussée est très forte : hommes, femmes se bousculent, se touchent, se pressent les uns contre les autres. Anna est fortement serrée contre un homme, l'instinct s'éveille en elle, elle devient sa proie facile, elle est toute contre le mâle, qu'elle frôle, qu'elle pousse et presse davantage, se donnant tout entière. L'autre la veut, mais, malgré ses efforts, ne peut pas se dégager pour se retourner et voir celle qui se livre ainsi.

La vague humaine se déroule enfin librement, et au premier moment ils sont séparés ; il cherche, lui, celle qui se donnait à lui tout à l'heure et ne la reconnaît pas tout d'abord, car elle se ressaisit à l'air frais. Elle prend un izvochtchik et s'en va. Mais déjà il l'a devinée et reconnue, il en prend un autre et se met à sa poursuite. Les voitures étant ouvertes à Saint-Pétersbourg, il lui crie qu'il la reconnaît, qu'il ne la lâchera pas, qu'elle doit être à lui. Ils arrivent chez elle. Il monte avec elle. Il la tient, il la presse, elle ne résiste pas. Mais une fois dans l'appartement, la porte fermée, toute à un désir violent, elle se rappelle sa fierté féminine, la pureté virginale à donner à *l'homme choisi* et pousse l'homme dans une chambre qu'elle referme à clef. Lui proteste et hurle et force la porte. Elle, au paroxysme du désir, lui crie qu'elle est à lui, qu'il faut qu'il vienne, qu'il la prenne, mais qu'elle le tuera ou se tuera après... Elle se traîne par terre, elle lutte contre le désir, elle lui crie tantôt de s'en aller, tantôt de la prendre, elle se donne et menace en même temps, si bien qu'effrayé l'autre se sauve. Et elle, ouvrant la porte, le voit qui s'enfuit...

Anna est toute fière. La victoire est là, mais la lutte n'est pas finie, quoi qu'elle en pense.

Elle croit avoir trouvé la paix dans l'amour de l'humanité, sorte de tolstoïsme laïque et social...

Le cerveau s'en console peut-être, mais la chair, la physiologie, comme dit Anna elle-même, n'est pas consolée et tant que la jeunesse durera, tant que la physiologie *criera*, Anna souffrira toujours, lut-

tera toujours, malgré la voie trouvée, malgré même les succès littéraires. Et son *journal* en est un, encore que le style soit inégal, la conception ingénue et brutale en même temps. Mais que de tempérament, que d'audace et que de force élémentaire, mais considérable, se cache dans le personnage d'Anna ou de Nadéjda Sandjar.

§

J'aurais voulu parler encore de deux livres écrits par deux femmes que nos lecteurs connaissent : *Légendes d'Amour*, par Chtchepkina Koupernik, poétesse et traductrice à ses heures, unique traductrice de Rostand en Russie, et *Caractéristiques Littéraires*, de Zinaïde Wengueroff, femme de lettres de beaucoup de talent, de savoir et de probité. Qu'il me suffise de dire que le livre de Mme Chepkina-Koupernik n'est qu'une suite d'épisodes amoureux tirés des meilleures sources telles que *la Divine Comédie* de Dante et écrite dans une langue de maître. Quant aux études littéraires de Mlle Wengueroff sur d'Annunzio, Anatole France, Octave Mirbeau et autres, elles méritent une chronique à part et je les renvoie à la prochaine.

§

La maison d'Edition du « Chipovnik » publie le premier volume d'un nouvel humoriste russe, le jeune A. Avertchenko, sorte d'Alphonse Allais pétersbourgeois, très en vogue à l'heure qu'il est. Rédacteur en chef du journal hebdomadaire illustré et satirique, *le Satiricon*, M. Avertchenko excelle dans les petits récits fantaisistes très goûtés du gros public des restaurants, cafés et tramways. Le premier volume en donne toute une série. Lorsqu'on les lit, on sourit, et le livre fermé, on les oublie. C'est court, bien écrit et cela ne fait de mal à personne, mais ce n'est pas de la littérature et ne peut pas être comparé aux premiers récits fantaisistes, par exemple, de Tchekhoff. Mais la vogue et les succès d'Avertchenko, qui, d'ailleurs, est très spirituel, obligent à le présenter au public.

E. SÉMÉNOFF.

LETTRES SCANDINAVES

Sophus Claussen : *De Thulé à Ecbatane*, poèmes traduits par Guy-Charles Cros, Paris, « Vers et prose ».— Johan Bojer : *Kjærlighetens œjne*, les Yeux de l'Amour, pièce en 4 actes, Kristiania, Gyldendal. — Johan Bojer : *Sous le ciel vide*, roman, traduit par P. G. la Chesnais, Paris, Calmann-Lévy. — Holger Drachmann : *Venezias Nat*, la nuit de Venise, Copenhague, Gyldendal. — P. Lykke-Seest : *Moder-Maanes Bœrn*, les Enfants de Mère Lune, Kristiania, Aschehoug.

M. Guy-Charles Cros a traduit un choix des poèmes de M. Sophus Claussen, que la plupart des écrivains danois, dans l'enquête littéraire publiée en 1906 par M. Chr. Rimestad, ont salué comme le plus grand poète lyrique de leur pays. Ce petit recueil, sous le titre **De Thulé à Ecbatane**, comprend des pièces choisies par l'auteur lui-

même, d'époques diverses et d'inspiration variée, qui pourront donner quelque idée de son art subtil, assez rebelle à l'analyse. On peut y trouver une grande simplicité, un sens très vif du réel, ainsi que de la vanité de toutes choses, et une douceur qui s'harmonise à la nature danoise. Mais ce n'est pas là ce qui apparaît tout d'abord : ces poèmes courts et nerveux sont d'un impressionnisme parfois chatoyant ; souvent, sur un fond gris, se détachent de brusques éclats ; tantôt simplement descriptif, et tantôt philosophe, M. Sophus Claussen passe et repasse sans transition d'une manière à l'autre. Il était difficile de faire sentir dans une traduction la complexité de ce lyrisme. Il convient de louer M. Guy-Charles Cros, qui a entrepris ce travail difficile, et, on peut même dire, ingrat, nulle méthode ne permettant d'espérer un résultat pleinement satisfaisant. Sa traduction, très fidèle, et, le plus souvent, presque littérale, est, il me semble, assez inégale, mais toujours très convenable, et parfois très heureuse.

§

Je dois également signaler ici la traduction que j'ai faite d'un roman de M. Johan Bojer. **Sous le ciel vide** — *Vort rige* — a paru d'abord dans la *Revue de Paris*, de même que les deux romans de M. Johan Bojer précédemment traduits en français : *la Puissance du mensonge* et *Maternité*. J'en ai déjà parlé à cette place, lorsque ce volume a paru en norvégien, voici près de deux ans, et j'ai dit les tourments d'Erik Evje, ce triste héros qui a le malheur de n'avoir pas la « conscience robuste », et qui, pour panser sa conscience blessée, imagine des idéals fragiles et successifs, au grand détriment des gens auxquels il impose, à leur insu, de donner quelque réalité à son idéal de chaque moment. Plusieurs scènes, notamment celles d'Erik Evje avec l'ingénieur Rein, sont parmi les plus fortes que M. Johan Bojer ait écrites, et dépassent, à mon avis, les meilleures de *la Puissance du Mensonge*.

§

M. Johan Bojer est maintenant assez connu en France, et pourtant il ne l'est pas tellement qu'une œuvre d'un caractère trop nettement différent de ce qui a été jusqu'ici publié de lui en français puisse déconcerter. Il vient d'obtenir un succès considérable avec son dernier ouvrage : **les Yeux de l'Amour**, pièce en quatre actes tirée d'un conte qu'il a écrit il y a cinq ou six ans, et qui figure en tête de son recueil : *Oiseaux blancs*. La pièce est un conte dramatique, à la fois réaliste par le souci du détail précis, et lyrique par la nature du sujet et la manière dont il est conçu. La jeune Ovidia, heureuse de vivre et d'être belle, est aimable, aimée, et répand la joie, comme sans y penser, tout autour d'elle. Et la voici défigurée dans un incendie. Dès lors elle se cache, interprète comme des moqueries de vagues propos entendus, devient dure, méchante, répand la tristesse et en

pâtit. Elle retrouve cependant un de ses anciens danseurs, qui ava demandé sa main, puis était parti pour la guerre. Blessé, il e devenu aveugle, et pour lui seul, Ovidia est toujours la charman jeune fille d'autrefois. Elle l'évite d'abord, puis, s'apercevant qu'il n sait rien, elle cause avec lui plus librement qu'elle n'a fait avec pe sonne depuis des années, elle lui décrit le paysage tel qu'il l'imagin et le désire, et une intimité s'établit. Elle redevient alors aimable bonne, et, d'une manière moins naïve, plus consciente, elle répa dra de nouveau désormais le bonheur autour d'elle.

On peut retrouver dans cette pièce les thèses essentielles des œu vres antérieures de M. Johan Bojer, mais sous une forme toute nou velle. Ses romans et ses pièces sont en général sombres et austères Cette fois, sans rien perdre de son réalisme psychologique, voici d la fraîcheur, des couleurs claires, des gens heureux malgré le malheurs qui les ont frappés. Et dans l'analyse même de ce bonheu de cette bonté qui se répand, on trouve toujours la même subtilité la même habileté dans le maniement des forces morales, que l'au teur a jusqu'ici appliquées à des histoires moins agréables et d'ap parence plus profonde.

Est-ce le commencement d'une période nouvelle dans l'œuvre d M. Johan Bojer? C'est fort possible. Son talent est désormais recon nu, internationalement consacré, et il est naturel que le fait d'attein dre à une telle situation dans le monde des lettres ait une répercus sion sur l'auteur. Il devient ainsi plus libre d'écrire ce qu'il veut, e sous la forme qu'il préfère. L'enthousiasme des critiques dramati ques les plus autorisés, comme M. Herman Bang, à la lecture d *les Yeux de l'Amour*, encouragera sans doute M. Johan Bojer à s consacrer de plus en plus au théâtre, pour lequel il semble avoir e toujours une prédilection. Et peut-être, après avoir si puissammen affirmé, surtout dans *Sous le ciel vide*, la vanité des idées morale que l'homme se forge pour ses besoins personnels, donnera-t-il de œuvres où les examens de conscience et les préoccupations morales c'est-à-dire tout ce qui paraît à des lecteurs méridionaux trop ibsénie ou trop spécifiquement scandinave, ne tiendra plus que peu de place

§

Du poète Holger Drachmann, qui est mort en 1908, on a publi une grande nouvelle presque achevée, **la Nuit de Venise**. C'es une œuvre romantique et lyrique, où l'artiste s'isole et recherche de sensations d'art pur, idéal, absolu. C'est l'affirmation d'une concep tion mystique de l'art, qu'il convient de maintenir aussi éloigné qu possible de la vie quotidienne, de toute réalité ordinaire, par crainte de le souiller. Venise est un cadre tout indiqué, et, si l'on peut dire naturel, pour un tel isolement. Et encore la ville même rappelle trop par les gens que l'on y rencontre, la réalité présente. C'est dans ur

ilôt de la lagune, ancien cloître oublié par Bædeker, que le jeune peintre Adelsværd se réfugie. Chacun sait qu'il n'y a pas d'art sans amour, il faut du sensualisme et du nu. Chacun sait également qu'il n'y a pas d'idéal absolu sans chasteté. Aussi Adelsværd se prend d'une sorte d'amour à la fois sensuel et chaste pour une toute jeune fille, presque une enfant, et l'instant culminant, dans la nouvelle, est celui où, la nuit tombant, parmi les arbres et les ruines, le peintre compose une enthousiaste esquisse de la jeune fille, qui, timide, s'est dévoilée spontanément devant lui.

Certes, tout cela est assez factice, et l'on s'aperçoit que Holger Drachmann est un poète d'une autre époque. Dans l'enquête littéraire de M. Chr. Rimestad, il n'a presque pas été question de lui, qui fut, autrefois, incontestablement, le plus grand des écrivains danois du moment. Il était né en 1846. Il n'était donc pas bien vieux lorsqu'il est mort, et il était déjà un survivant. Son allure, son style, ses conceptions de la vie et de l'art, tout en lui était un peu démodé. Il était dépassé. Aussi risquerait-on facilement d'être injuste envers lui, si l'on essayait de porter un jugement d'ensemble sur lui. C'est trop tôt, il est d'une époque littéraire à la fois trop différente et trop voisine de celle d'aujourd'hui. Il faut attendre que l'on ait un peu plus de recul. Il est, aujourd'hui, trop négligé. On le retrouvera plus tard, et l'on sentira mieux tout ce qu'il y a de poésie, de joie, et de charme, dans son œuvre. Et bien des pages de cette *Nuit de Venise,* malgré le vain décor et la fâcheuse influence d'idées théoriques vieillottes et naïves sur l'art, compteront parmi les plus délicates de son œuvre.

§

Les Norvégiens ne voyagent pas seulement au pôle nord. On les trouve partout. M. P. Lykke-Seest, retour du Mexique, où il a séjourné longtemps, nous raconte les mésaventures de Huichono, jeune indien des tribus sauvages, des **Enfants de la Mère Lune**, au contact de la vie civilisée. Pauvre Huichono ! La civilisation lui enlève les terres sur lesquelles sa tribu vivait à la manière sauvage, et il est incapable de s'adapter à une autre vie. Il n'y a donc plus aucune forme de vie possible pour lui. Il est un irrégulier partout, hors la loi, ou plutôt hors les lois, l'une et l'autre, l'indienne et l'européenne, il ne comprend rien, il est ballotté au hasard, triste épave humaine. C'est un livre triste et comique où l'auteur est parvenu à donner une sensation singulièrement forte que Huichono, à mesure qu'il approche de Mexico, devient un corps étranger, dont la présence est impossible et absurde là, dans ce milieu. Quelques autres personnages sont plus ou moins adaptés à la civilisation, ou du moins, comme Marténez, y vivent de façon assez précaire en parasites sociaux. Ceux-là sont curieux et pittoresques, mais Huichono me paraît être vraiment nouveau dans la littérature.

M. Lykke-Seest a, paraît-il, l'intention de retourner au Mexique et de poursuivre l'étude psychologique des effets produits par les « progrès de la civilisation » dans un pays neuf. On sait que ces progrès ont été rarement obtenus de façon aussi brutale que sous le régime de M. Porfirio Diaz, et s'il raconte maintenant les atrocités du travail indien sur les haciendas ou dans les usines mexicaines, il saura donner une valeur littéraire à une étude intéressante sur un sujet presque inconnu.

P.-G. LA CHESNAIS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Edmond Pilon : *Dans les Jardins et dans les Villes;* Sansot. 3 50

Arts plastiques

Pierre d'Achiardi : *Les Dessins de D. Francis Goya y Lucientes au Musée du Prado à Madrid*, 1re livraison, Rome, D. Anderson. 35 »

Esotérisme.

Jean Mavéric : *La Lumière Astrale;* Daragon. 2 »

Histoire

Les Origines diplomatiques de la Guerre de 1870-1871, Recueil de documents publiés par le Ministère des Affaires étrangères; 2 vol. Ficker. » »

Hector Fleischmann : *Les Coulisses du Tribunal Révolutionnaire;* Société d'Editions. 5 »

L. de Richemond : *Les Rochelais à travers les siècles;* Jouve. 4 »

Philosophie

Eugène Bernier : *Coups d'œil métaphysique;* Falque. 4 »

Poésie

Alexandre Raymond Barrieu : *Musiques lointaines...*; Daragon. 3 »

Isabelle Dudit : *L'Agonie des Sexes;* Sansot. 3 50

Georges Girard : *Au Pays de la Merveille;* « Revue des Poètes ». 2 »

Renée Vivien : *Dans un coin de Violettes;* Sansot. 3 »

Renée Vivien : *Haillons;* Sansot. 3 »

Renée Vivien : *Le Vent des Vaisseaux;* Sansot. 3 »

Questions coloniales

J. A. F. E. : *Impressions d'Indo-Chine;* Imprimerie V. Polgar. » »

Questions militaires

Dr Sieffermann : *Souvenirs de l'Année Terrible, 1870-1871;* « Messager d'Alsace-Lorraine ». 2 50

Roman

F. Anstey : *Vice Versa*, trad. de l'anglais par Ch. Bernard-Derosme; Stock. 3 50

Albert Boissière : *Z le Tueur à la corde;* Lafitte et Cie. 3 50

Jeanne Broussan-Gaubert : *L'Amour Jardinier;* Sansot. 3 »

A. Capus : *Robinson;* Fasquelle. 3 50

Marc Donat : *Le Mort Vivant;* Albin Michel. 3 50

Henri Falk : *Le Cadre volé;* Falque. 3 50

Fergus Hume : *La Romance fatale;* trad. de l'anglais par C. Heywood; Hachette. 1 »

Selma Lagerlöf : *Le Livre des Légendes*, trad. du suédois par Fritiof Palmér, Perrin. 3 50

Jeanne Landre : *Contes de Montmartre et d'ailleurs;* Lib. Univ. 1 50

Maurice de la Perrière : *Le Jeu de l'Amour et de la Vie;* Sansot. 3 50

Sociologie

Michel Bakounine : *Œuvres*, tome IV. Stock. 3 50

Théâtre

iguel Zamacoïs : *La Fleur Merveilleuse* ; Fasquelle. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Alfred Fouillée. — Une lettre de M. Emile Bernard. — Langage aritime. — Leurs occupations. — En attendant la Voie sacrée. — Un mot de an Moréas. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Alfred Fouillée.

Monsieur,

Permettez-moi de signaler aux lecteurs du *Mercure de France* la méise de la page 215 dans le récent article de M. Marcel Coulon sur *les ssises de Remy de Gourmont.*

Ranger parmi les défenseurs du libre arbitre et des commencements de ries sans antécédents un philosophe qui a passé sa vie à combattre préciment l'idée du libre arbitre vulgaire et des commencements absolus, c'est ie erreur par trop grosse. Je me permets simplement de rappeler à ce jet les chapitres de *la Liberté et le Déterminisme* et de *la Critique des stèmes de morale contemporains* où les notions courantes de libre arbitre de responsabilité absolue sont soumises à une critique que je ne crois s avoir été réfutée.

Quant à voir dans l'expression *idée-force* l'affirmation « absurde » du re arbitre comme « création d'un nouveau monde, d'une nouvelle série actes entièrement indépendante des séries précédentes », c'est confondre négation avec l'affirmation. L'idée-force implique précisément que nos étendus actes de libre arbitre sont déterminés par les éléments sentimenux, actifs et impulsifs que nos idées renferment. Seulement, dans l'action ercée par nos idées, j'ai établi qu'il ne fallait pas oublier (comme on vait fait jusque-là) l'action qu'exerce l'idée même de notre indépendance ssible et désirable, qui tend à nous rendre en effet de plus en plus indendants et à se réaliser ainsi elle-même par une approximation croissante. ı être qui agit sous l'idée de sa *maîtrise* individuelle n'agira jamais mme un être qui ne conçoit même pas le contraire de ce à quoi il est ussé par ses instincts aveugles. L'idée exerce donc une *pression intéeure, directrice, novatrice* et parfois, en un certains sens, *créatrice.* etzsche lui-même m'a concédé ce point, qu'il a déclaré capital. Et j'atıds toujours qu'on me réfute.

Mais je ne veux pas ennuyer vos lecteurs de dissertations philosophies ; j'ai seulement voulu, comme il était légitime, relever la confusion nt la philosophie des idées-forces a été l'objet.

Veuillez agréez, monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments s plus distingués.

ALFRED FOUILLÉE.

§

Une lettre de M. Emile Bernard.

Je vous demande l'insertion de la lettre suivante en réponse à l'article M. Michel Puy, frère du peintre Jean Puy: *Le dernier état de la peinre,* lequel me semble tout simplement *un détournement de mots* propre à arer vos lecteurs.

A en croire l'auteur de cet écrit, MM. Emile Bernard, Armand Poin[t] Louis Anquetin ne seraient que des *pasticheurs* des anciens, et tous l[es] autres artistes, ou plutôt peintres, cités au long de l'essai de M. Puy, d[es] gens fort originaux représentant *l'avant-garde* de l'art actuel.

Je ne prendrai pas la défense de mes honorables confrères, Point et An[-]quetin (parmi lesquels je regrette de ne point lire le nom de Zuloaga) ; ils so[nt] assez indifférents, je crois, à tout ce que peuvent dire ou écrire sur eu[x] des jeunes gens encore inexprimentés dans leur art et qui croient que l'a[-]narchie et l'insolence sont la route de la science et du génie.

Je me défendrai seul, d'abord contre des insinuations dont je mets e[n] doute la bonne foi, ensuite contre un détournement dont je crois devo[ir] informer.

« On rapporte que, dès cette époque, écrit M. Puy (après m'avoir ci[té] comme *suiveur* des novateurs, alors que j'étais novateur moi-même), Gau[-]guin disait de lui : « Vous verrez que Bernard fera un jour du Benjami[n] Constant. » Quoique je ne prenne pas les paroles de Gauguin pour des pro[-]phéties comme le font sans doute les naïfs soldats de l'avant-garde de M. Pu[y], je n'aime pas que des propos amers, rapportés par la malveillance de t[a] critique sans valeur parce que sans compétence, circulent dans le publi[c] des peintres. Je démentirai donc l'opinion que *l'on veut* que Paul Gaugui[n] ait tenue sur moi, par les termes de ses propres lettres que je tiens en me[s] mains. Je copie sur une missive de 1888.

Vous avez tous les atouts en main ; de bonne heure le pied à l'étrier, vou[s] arriverez tout armé, en pleine force de jeunesse, au moment où le chemin a ét[é] dégagé d'une grande partie de ses ronces. *Vous êtes extraordinairement doué, e[t] vous seriez arrivé quand même, mais à une autre époque.*

Plus tard, en 1889, le même Gauguin m'écrivait :

Vous savez que j'aime beaucoup *vos intentions d'art et leur résultat*, donc j[e] souhaite de tout cœur que vous réussissiez ; *je crie sur les toits : Faites attentio[n] au petit Bernard, c'est quelqu'un.*

J'étais bien en effet, à cette époque, le petit Bernard, car Gauguin avai[t] quarante-deux ans et moi vingt et un.

Ces fragments seront persuasifs, je pense, de l'opinion de Gauguin su[r] moi : Quant à une prétendue parole dite plus tard, alors que j'avais rom[-]pu avec Gauguin, cela n'a l'importance que d'une boutade, d'une amer[-]tume. N'a-t'on pas écrit de lui qu'il promenait l'art de Cézanne dans tous les paquebots, et la parole serait — ce qui est pire — de Cézanne lui-même[.]

Qu'importent donc les opinions d'un artiste sur un autre ! Ne sont-elles pas, le plus souvent, inspirées par la passion, le sentiment immédiat ?..

Assez indépendant pour respecter le talent de tout le monde, je ne mé[-]prise aujourd'hui ni l'art de Gauguin ni celui de Benjamin Constant ; je me contente d'admirer et d'apprendre, auprès de plus grands maîtres, ceux de l'art véritable, voilà tout. Quant à la prétention énorme de tout le groupe que M. Puy nous cite de représenter *l'avant-garde* de l'art, il me plairait assez de la combattre, toujours en tenant compte du talent de cha[-]cun. J'ai là des amis que j'estime et j'y vois des artistes que j'aime ; mais quand donc les littérateurs auront-ils fini de faire des classements et de vouloir régir l'art de la peinture ? Qu'ils se contentent donc de produire dans leur branche d'expression !

M. Puy croit-il sincèrement que des idées qui ont déjà trente ans de date

oient des idées d'avant-garde? Le culte exclusif de la personnalité, innové a-t-on jamais rien innové ?) par l'Ecole naturaliste est une erreur dont ous voyons les cadavres autour de nous. Elle a sucé le meilleur de nos eines. L'ignorance prétentieuse en est le dernier résultat, elle mène à eur ruine la poésie et la musique comme les arts plastiques. Les grands nodèles — ainsi que le disait Delacroix lui-même — sont de nouveau requis our la justice d'une cause qui reparaît de nos jours et reparaîtra éternellement devant le tribunal des arts, celle de la beauté, de la perfection, de la cience.

Je le sais, il suffit de dire ces mots, de parler avec sagesse, de désirer ue le talent s'élève au-dessus de lui-même, au lieu de flotter dans un ague *rien*, dans un *je ne sais quoi*, pour se faire assommer du titre e dogmatique, de pédant. Eh bien ! osons cela. Bravons un mot, pour voir le bénéfice d'une œuvre. Il ne reste que l'œuvre après nous.

L'avant-garde de l'art, j'en ai la ferme conviction, n'est pas cette portion e peintres qui triomphe aujourd'hui *dans ce chemin qui a été dégagé 'une grande partie de ses ronces*, dont me parlait Gauguin ; c'est celle qui marche dans le sentier de la douleur, de l'incompréhension et du mépris, elle qui supporte le mensonge, la calomnie et la perversité et qui dit chaque our à l'art :

Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance !

On répétait à Michel-Ange que Bandinelli, qui l'imitait, l'avait surpassé ans son dernier ouvrage.

« On ne saurait dépasser un homme que l'on suit, » répondit ce génie.

L'avant-garde dont nous parle M. Puy nous semble bien dans le même as.

On n'est pas plus personnel parce qu'on imite Cézanne que parce qu'on mite Raphaël. L'imitation de Raphaël a ceci de bon qu'elle fait les Ingres t les Delacroix, qu'elle féconde le génie et ne peut guère s'adresser qu'à ui seul. L'Ecole des Beaux-Arts, de laquelle voudrait malicieusement me approcher M. Puy, n'a jamais eu cette sagesse, elle suit la mode ; et, à la onfusion de la tradition, elle donne aujourd'hui raison aux impressionnis-es. Presque toute *l'avant-garde* de M. Puy ne sort-elle pas de chez elle ?

C'est donc là une avant-garde qui est de vingt ans au moins en arrière.

La véritable avant-garde c'est le Louvre, lien réel des traditionnistes et le la tradition.

Veuillez agréer, cher monsieur Vallette, mes cordiales sympathies.

EMILE BERNARD.

§

Langage maritime. — Les marins parlent un langage spécial, c'est un fait connu même des personnes les plus étrangères aux questions nautiues. Plusieurs auteurs ont célébré la richesse du vocabulaire, le coloris des nétaphores, la hardiesse des tropes de l'idiome naval. Mais ces auteurs, se imitant à cette simple indication, n'ont montré qu'un médiocre empressement . employer des expressions qui leur étaient peu familières ; d'autre part, la najorité de nos compatriotes, il faut bien le reconnaître, n'éprouvent pour a marine qu'un intérêt fort resteint. Il en résulte que la langue maritime 'este hermétique pour la plupart des Français.

Aussi, lorsqu'un audacieux traducteur veut faire partager à ses compatriotes la légitime admiration que lui inspirent les œuvres d'un auteur tel que Kipling, il se trouve cruellement embarrassé; cet écrivain, n'ayant pas de raisons pour éviter les locutions maritimes, techniques ou familières que beaucoup d'Anglais sont à même de comprendre et d'apprécier, en use largement. Et cela donne à l'œuvre un grand charme, pour le lecteur averti. M. Albert Savine a dû, en conséquence, se trouver grandement gêné lorsqu'il a entrepris de traduire la nouvelle intitulée « Judson and the Empire » (1).

Dans le but probable de rendre sa traduction accessible aux personnes peu familiarisées avec les choses de la mer, M. Savine a remplacé, en bien des cas, les mots techniques par des termes usités en poésie, mais beaucoup moins à bord d'un navire. C'est ainsi que « a compass »(un compas) devient *une boussole* ; « the bow-anchor » (l'ancre de bossoir), *l'ancre de l'avant* ; the wheel (la barre), *le timon* ; « the bows » (l'avant), *la poupe* (?) ; « to be by the head » (être sur le nez), *piquer de l'avant* ; « to slack off a rope » (donner du mou dans une manœuvre), *détendre un câble ;* « to heel » (prendre de la gîte), *être calé.*

Dans les précédents exemples, le sens général du terme est conservé. Mais la chose s'aggrave lorsque le traducteur, ignorant complètement de quoi il s'agissait, s'est efforcé, par un mot-à-mot dépourvu de sens, ou par l'exercice de ses facultés divinatoires, de réaliser l'équivalent français du texte de Kipling. C'est ainsi que nous trouvons : « top-mast » (mât de hune) : *mât d'avant* ; « dockyard » (arsenal) : *cales* ; « top-hamper » (fardage) : *poignée* ; « to sleep below every night » (avoir toutes les nuits franches, ne pas faire de quart), *dormir à bord chaque nuit* ; « to tumble home » (avoir de la rentrée) : *rouler ;* « done over with white sennit » (recouvert de tresse blanche) : *nettoyé au paillet blanc ;*— « what can you shake out of her ? — ..... — Ten point four. » (Quelle vitesse pouvez-vous bien lui faire donner ? — ..... — Dix virgule quatre (dix nœuds quatre dixièmes) : *Que pouvez-vous bien en faire ? — ..... — Dix points, quatre.*

Les grades de la Marine britannique se trouvent étrangement travestis : « bo'sun » (pour boatswain : maître d'équipage) : *quartier-maître ;* « second-class engine-room artificer » (littéralement : ouvrier mécanicien de seconde classe ; dans la Marine française : quartier-maître mécanicien) : *mécanicien de seconde classe de la chambre aux machines* (ouf !) ; « midshipman » (aspirant) : *enseigne* ; « chief engineer » (chef mécanicien) : *ingénieur.* Enfin, M. Savine a découvert que « dockyard-tender » (bateau-mouche de l'arsenal) désignait *un surveillant des cales.*

Il serait amusant de contempler la stupéfaction des matelots qui s'entendraient donner des ordres tels que : *Veillez à mouliner son ancre d'attache !* « (« Stand by to slip her moorings » : Pare à filer la chaîne !) — *Démanillez à l'arrière le cabestan !!!* (« Unshackle abaft the windlass » : démaillez sur l'arrière du guindeau !). — *Doucement à l'arrière !* (« Easy astern » : en arrière doucement !)

Enfin, il convient de citer, sans s'y arrêter autrement, des contresens variés, comme : *foyer*, traduction... libre de « fo'c'sle » pour « forecastle » :

(1) Publiée avec d'autres nouvelles sous le titre « Many Inventions ». The English Library, éd. 1905. Traduction publiée dans le volume intitulé « Autres troupiers ». Stock, éd. 1908.

gaillard d'avant) ; *colorer sa tenue officielle d'une guirlande à feuilles d'or* (« to enliven her dismal official gray with a line of gold leaf » : égayer d'un liston doré sa lugubre peinture grise officielle) ; *il avait bousillé la garniture d'un canot* (he had so managed to bungle the slinging-in of a boat » : il avait dirigé d'une façon si déplorable la mise à poste d'une embarcation) ; *être prêt à jeter l'ancre* (« with a slip-rope on the anchor » : avec une amarre passée en double sur l'ancre.)... etc.

Il serait fastidieux de prolonger cette énumération. Une dernière citation la terminera : *il était vexé de cette atteinte faite à sa compétence en marine à vapeur* (« he resented the slur on his steamship » : il était vexé du reproche adressé à son navire). L'instructive lecture de cette brillante traduction déterminera sans doute de nombreuses vocations maritimes. Mais M. Albert Savine aurait avantage à consulter les dictionnaires de termes nautiques de Webster, Paasch, Donady et autres, ces ouvrages étant de nature à étendre sa « compétence en marine à vapeur » — pour parler comme lui, sa *steamship*.

PIERRE OLGIATI,
Lieutenant au Long Cours.

§

Leurs occupations. — De quoi peut bien s'occuper le directeur d'un quotidien? Un de nos amis alla rendre visite dernièrement au directeur d'un journal dont la rédaction fut autrefois brillante, qui peut-être le redeviendra, auquel d'ailleurs la grandeur de son format, le prix de son numéro et les locaux qu'il occupe donnent quelque importance.

Il attendit près d'une heure avant d'être reçu. Quand il eut enfin ce grand honneur, il fut introduit dans un cabinet somptueux où il vit derrière une table aux bois rehaussés de faux ors, qui semblait une réplique du fameux bureau de Colbert, ce directeur en grande effervescence qui soufflait dans un téléphone. Il criait :

— Monsieur, je vous écoute !

Notre ami observa naturellement un silence discret. Le directeur répéta :

— Je vous écoute !

Enfin quittant sa trompe, il dit à notre ami :

— Mais, Monsieur, c'est à vous que je parle !

Notre ami avoua qu'il ne s'en doutait pas :

— Je croyais, observa-t-il, que c'était à votre appareil.

— Je suis si occupé, reprit le directeur, qu'il m'arrive de soutenir ainsi deux ou trois conversations à la fois.

Notre ami donna la raison de sa visite.

— Mais, Monsieur, s'écria le directeur de ce quotidien, je n'ai pas le temps de m'occuper de la rédaction de mon journal ! Un directeur ne s'inquiète pas de ces questions.

§

En attendant la voie sacrée. — M. Le Corbeiller, conseiller municipal, a proposé de créer autour de Paris un vaste jardin où l'on reléguerait toutes les statues de la capitale. Ce projet a soulevé les colères des fournisseurs ordinaires des monuments de nos places et de nos jardins. MM. de Saint-Marceaux, Injalbert, Denis Puech sont dans la désolation. En attendant que soit réalisée la proposition de M. Le Corbeiller, on se dis-

pose à continuer d'abîmer le Jardin des Tuileries, où décidément on song à hospitaliser les effigies de tous les hommes politiques. Et quelles effigies Un poète ou un écrivain a ordinairement un modeste buste ; son œuvr écrite constitue malgré tout son véritable monument. Il n'en est pas d même d'un homme politique. Aussi lui élève-t-on après sa mort des hommages de pierre en rapport avec le tapage qu'il mena durant sa vie. N'est ce pas le seul moyen de le rappeler à la mémoire des hommes ? C'est ains que nous avions déjà l'extraordinaire et ridicule Gambetta de la place d Carrousel, d'un romantisme bourgeois ; ce fut ensuite le monument Waldeck-Rousseau, qui pourrait avoir été élevé à la gloire du notariat ; nou allons voir maintenant le monument Jules Ferry. On nous y montrera Jule Ferry prononçant un discours entouré des Colonies, de l'Enseignement, d la Presse et des Arts symbolisés par quatre Femmes, la France appuyé sur une mappemonde, les Colonies lisant la liste des possessions françaises, etc.

§

Un mot de Jean Moréas. — Jean Moréas récitait un soir des vers de Racine devant un directeur de jeune revue qui passe pour fort bavard et exagère volontiers l'importance de sa personne.

— Il n'y a dans la poésie de Racine que des mots, dit-il, quand Moréas eut terminé.

— C'est vous, reprit Moréas, qui n'êtes qu'un mot.

§

Le Sottisier universel.

La sœur mariée de miss Le Neve, interviewée cet après-midi, a dit :

— Elle est arrêtée, j'en suis contente. C'est pour moi un véritable soulagement de la savoir désormais en sûreté. — *Le Journal*, 1er août.

... Ils ont dîné ensemble à l'hôtel Savoy-Westend. M. Decrais, ancien ambassadeur de France à Vienne, y prenait part. — *Le Temps*, 3 août.

Shakespeare ignore ces préparations ; ses drames lui semblent sans doute assez revêtus et cuirassés de leur beauté pour s'offrir à nous tout nus. — JULES GUILLEMOT : *L'Evolution de l'idée dramatique chez les maîtres du théâtre.*

... elle laissait instinctivement pointer, sur le rouge des lèvres, le blanc des canines incisives. — LÉON SAZIE : *La Femme rousse. Le Matin*, 17 juillet.

Coquilles et bourdon.

A Pillkallen, la femme d'un soiffeur faisait, au village, fonctions de dentiste. — *Le Journal*, 11 juillet.

La comète de Halley — qu'on commençait à publier — se rappelle à notre souvenir. — *La France*, 12 avril.

Le vicomte Amaury de Lavarène épousera prochainement le lieutenant-colonel de Cadoudal. — *Les Nouvelles*, 11 juillet.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCURE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Soulpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Éditions du *Mercure de France.*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.